

N° 8 | 2018

1943
en traductions
dans l'espace francophone européen

sous la direction de Christine Lombez

<http://atlantide.univ-nantes.fr>
Université de Nantes

The logo for Atlantide is located at the bottom center of the page. It consists of a light blue square with a thin dark blue border. Inside the square, the word "Atlantide" is written in a dark blue serif font. Behind the text is a faint, circular graphic element that resembles a globe or a stylized sun with horizontal lines.

Atlantide

Table des matières



• AVANT-PROPOS – CHRISTINE LOMBEZ	3
• STEFANIE BRAENDLI	6
<i>Traduire depuis la Suisse en 1943. Le cas de la revue genevoise Lettres</i>	
• MICHAELA ENDERLE-RISTORI	28
<i>1943, un tournant pour l'Aktion Übersetzung ? Otto Abetz et l'organisation des traductions de l'allemand</i>	
• SYLVIE HUMBERT-MOUGIN	43
<i>Les Troyennes de Sénèque dans la traduction de Gabriel Boissy (1943) Une tragédie antique de circonstance</i>	
• CHRISTINE LOMBEZ	55
<i>1943 au miroir de la traduction poétique en français : pour un état des lieux</i>	
• ALEXIS TAUTOU	65
<i>1943, « l'année Hölderlin » vue de France</i>	
• FRANÇOIS VIGNALE	88
<i>La revue Fontaine et ses réseaux en 1943</i>	

Avant-propos

Christine Lombez

À l'occasion de ce volume paru dans le cadre du programme international TSOcc (Traductions sous l'Occupation. France-Belgique 1940-44 www.tsocc.univ-nantes.fr) soutenu par l'Institut Universitaire de France, nous avons souhaité interroger au prisme des traductions l'année 1943, dans laquelle de nombreux historiens ont pu voir un tournant de la Seconde Guerre mondiale. En effet, après les débarquements alliés en Afrique du Nord (novembre 1942) et en Sicile (juillet 1943), après la défaite allemande devant Stalingrad (février 1943), les cartes semblent rebattues entre les belligérants européens. De plus en plus, l'idée que l'Allemagne puisse finalement perdre la guerre fait son chemin dans les pays occupés. L'espoir renaît, amenant avec lui de nouveaux positionnements, l'empressement à collaborer décroît¹. Ainsi, lors de la publication de la 3^e liste de censure allemande dite « Otto » (mai 1943), et à la différence notoire de ce qui avait eu lieu en 1940 par exemple, le syndicat des éditeurs français prend cette fois nettement ses distances en refusant toute responsabilité dans son établissement. Inversement, dans les milieux clandestins ou résistants, l'action s'intensifie d'autant afin de préparer la voie de la victoire prochaine espérée.

1943 est-elle également une année charnière dans la vie intellectuelle française et francophone, notamment en ce qui concerne la pratique de la traduction ? Ce type de coupe temporelle a déjà prouvé son intérêt pour l'historiographie des traductions (plusieurs sondages ont déjà récemment été effectués pour les années 1830², 1886³, 1936⁴) afin de faire ressortir des convergences spécifiques ou des tendances plus fines pouvant échapper à une approche diachronique. Le choix de sonder ici en synchronie non seulement les publications enregistrées au dépôt légal mais aussi d'autres supports tels que les journaux ou les périodiques (dont le contenu, par définition, n'est pas indexé) apporte de nouvelles données susceptibles de modifier notre regard sur les événements. Les contributions rassemblées dans ce volume ont permis, par le coup de projecteur effectué sur certains aspects de l'année 1943 dans l'espace francophone européen, de mettre au

¹ C'est à cette période que René Bousquet, chef de la police de Vichy et principal organisateur de la rafle du Vel d'Hiv en juillet 1942, commence lui-même à prendre ses distances avec le régime en faisant passer des faux papiers à des membres de la Résistance, ce qui lui vaudra d'être ensuite acquitté à la Libération.

² *Traduire en langue française en 1830*, textes réunis par C. Lombez, Artois Presses Université, collection « Traductologie », 2012.

³ *L'appel de l'étranger. Traduire en langue française en 1886 (Belgique, France, Québec, Suisse)*, sous la direction de S. Humbert-Mouglin et L. Arnoux-Farnoux, Presses de l'Université François Rabelais de Tours, collection « TraHis », 2015.

⁴ *L'Année 1936. Traductions et retraductions vers le français*, actes du colloque organisé les 21-23 mars 2013 à l'Université de Tours par M. Enderle-Ristori et B. Banoun, à paraître.

jour ou de souligner des éléments jusqu'ici insuffisamment relevés et discutés par la critique.

Travaillant sur l'importante revue *Lettres* lancée à Genève en janvier 1943, S. Braendli (« Traduire depuis la Suisse en 1943. Le cas de la revue genevoise *Lettres* ») met ainsi en évidence l'existence d'une stratégie éditoriale de relais culturel assumé, fortement impactée par les développements de la guerre dans la France voisine. À un moment où la défaite allemande devant Stalingrad semble faire de nouveau souffler un vent d'optimisme parmi les intellectuels suisses antifascistes (on oublie trop souvent que la Suisse romande avait été initialement favorable aux idées du maréchal Pétain), ce changement va précisément trouver son expression dans une augmentation frappante du volume de traductions publiées dans la revue genevoise, avec un intérêt particulier pour la poésie et sa dimension spirituelle.

M. Enderle-Ristori (« 1943, un tournant pour l'*Aktion Übersetzung* ? Otto Abetz et l'organisation des traductions de l'allemand ») s'interroge pour sa part sur la coupure que l'année 1943 a pu constituer pour l'*Aktion Übersetzung*, ce programme prioritaire de traductions de l'allemand lancé dès la fin de l'année 1940 sous l'égide de l'ambassade et de l'Institut allemands de Paris. Elle montre que la situation conflictuelle existant entre l'Institut allemand et les services de la propagande a eu pour effet la parution d'ouvrages en traduction considérés comme « indésirables » par ces derniers, amenant par la suite des mesures de rétorsion à l'encontre de l'ambassadeur du Reich O. Abetz et de son affidé K. Epting, directeur de l'Institut allemand et une redéfinition de la politique de traduction menée par l'Occupant.

Les Classiques gréco-latins ont été l'objet de multiples attentions durant l'Occupation (traductions, représentations théâtrales). 1943 voit notamment la publication d'une version française des *Troyennes* de Sénèque, procurée par un fervent pétainiste, Gabriel Boissy. S. Humbert-Mougin (« *Les Troyennes* de Sénèque dans la traduction de Gabriel Boissy. Une tragédie antique de circonstance ») étudie les raisons de ce choix (en particulier celui de la version de Sénèque et non de celle d'Euripide) où politique et visée idéologique sont loin d'être absentes, et montre, exemples à l'appui, à quel point la sensibilité politique du traducteur est susceptible d'orienter sa lecture du texte, et donc, par ricochet, sa traduction.

Dans son panorama de la poésie traduite en français en 1943, C. Lombez (« 1943 au miroir de la traduction poétique en français : pour un état des lieux ») souligne la forte actualité poétique en traduction cette année-là, notamment à la faveur de plusieurs événements spécifiques commémorés officiellement (centenaire de la mort du poète F. Hölderlin, sortie d'une anthologie bilingue de poésie allemande soutenue par l'Occupant), et fait apparaître que cette activité traductive, loin d'être anodine, s'accompagne alors d'une réflexion de plus en plus nourrie sur le sens et la manière de bien traduire la poésie en français.

Les événements organisés en France pour commémorer le centenaire de la mort de F. Hölderlin en 1843 donnent à A. Tautou (« 1943, 'l'année Hölderlin' vue de France ») l'occasion de faire le bilan de la (non)réception du poète en France et de souligner à quel point la poésie allemande en général était alors utilisée comme un véritable cheval de Troie culturel. Quant à Hölderlin, il fut à cette période aussi bien revendiqué par la propagande des Occupants (pour son soi-disant patriotisme guerrier) que par les opposants (pour qui il incarnait la pureté d'un humanisme allemand dévoyé

par le nazisme). Néanmoins, la difficulté de son écriture condamnait d'avance tout projet d'importation forcée en France par le biais de la traduction.

Enfin, F. Vignale (« La revue *Fontaine* et ses réseaux en 1943 ») nous offre avec *Fontaine* (publiée à Alger) un exemple de choix du rôle de propagande et du « soft power » que peut jouer une revue littéraire de référence en temps de guerre, tout particulièrement ici en vue de rapprocher culturellement des futurs vainqueurs du conflit, par la littérature traduite et via des réseaux spécifiques de haut niveau implantés aux États-Unis et en Angleterre, une France encore très profondément divisée.

Ainsi, encore une fois, se trouvent mis en évidence les liens puissants qui unissent traduction, politique, (petite ou grande) Histoire. Cette relation se vérifie d'autant plus en période de guerre qui déstabilise profondément les échanges entre pays, hommes, langues et cultures. En plus d'être les témoins d'une époque par leur choix, souvent surdéterminé, d'auteurs ou de langues à traduire (un fait particulièrement visible lors de l'Occupation allemande où la traduction faisait l'objet d'une politique parfaitement concertée en amont⁵), traducteurs et traductions se révèlent également des pièces de choix sur l'ensemble de l'échiquier culturel et géopolitique de leur temps, confirmant en cela les propos de Barbara Cassin, pour qui « la traduction est d'abord un fait d'histoire. Les routes de la traduction [...] sont celles de la transmission du savoir et du pouvoir »⁶. De ce dernier point, la période de l'Occupation allemande en France est une très convaincante illustration, bien que peu connue jusqu'ici. Nous espérons donc avoir contribué, par les travaux de l'équipe TSOcc, à la replacer dans une plus juste lumière.

⁵ Cf. ici Christine Lombez, « Translating German Poetry into French under the Occupation: the example of R. Lasne's and G. Rabuse's anthology (1943) », *19th - and 20th - Century Anthologies and Collections* (L. D'hulst, T. Seruya, A. Assis-Rosa, M. L. Moniz dir.), John Benjamins, 2013, p. 205-216 ; « Critique, traduction et propagande dans la presse française de l'Occupation : l'exemple de *Comoedia* (1941-44) », *Expériences croisées de la guerre*, actes du colloque de la SFLGC (Strasbourg 2014), <http://sflgc.org>

⁶ Barbara Cassin, <http://www.mucem.org>

TRADUIRE DEPUIS LA SUISSE EN 1943.
LE CAS DE LA REVUE GENEVOISE *LETTRES*

Stefanie Braendli

Université de Lausanne



Résumé : Durant l'Occupation, la Suisse romande fonctionne temporairement comme relais éditorial pour la production littéraire parisienne et comme refuge pour de nombreux intellectuels et artistes européens. C'est dans ce contexte que se crée en 1943 la revue de poésie *Lettres*, initiée par le couple Pierre et Pierrette Courthion et un groupe d'hommes de lettres réunis à Genève autour de la figure de Pierre-Jean Jouve. La revue se démarque non seulement par la publication de nombreux textes de poètes résistants et par sa francophilie marquée, mais aussi par la place qu'elle accorde aux traductions dès sa première année de parution. Cette contribution se propose donc d'explorer les raisons de la création, en 1943, à Genève, d'une revue de poésie à vocation internationale, de retracer les traductions parues dans le cadre de cette publication et leur signification pour la revue, ainsi que le rayonnement de ces textes en France, où de nombreux auteurs publiés par *Lettres* sont alors interdits en vertu des listes Otto.

Mots-clés : Suisse, relais éditorial, *Lettres*, Genève, circulation des traductions.

Abstract: During the Occupation of France by Nazi Germany, Switzerland temporarily offered an important alternative for the French-speaking publishing industry and welcomed numerous artists and intellectuals from all over Europe. As one of the consequences of this extraordinary situation, a new poetry journal was created in Geneva in 1943: *Lettres*. It was launched by Pierre and Pierrette Courthion and a group of critics and intellectuals that regularly met at the home of French poet Pierre-Jean Jouve. The new journal distinguished itself by publishing, not only renowned literary voices from the Résistance, but also numerous translations. This paper seeks to explore the reasons behind creating an international poetry journal in Geneva in 1943, to establish which translations it published and the parts they played in the periodical's success. It will also look at the way *Lettres* inscribes itself within a wider network of publishers and journals who defied German censorship by supporting the circulation of forbidden texts and translation in occupied France.

Keywords: Switzerland, publishing, *Lettres*, Geneva, circulation of translations.

« *Le poète ne peut plus se placer au-dessus du tumulte* ». Tel est le constat formulé par Jean Starobinski en 1943, dans le premier numéro de *Lettres*. En détournant le célèbre titre de Romain Rolland¹, Starobinski revendique une implication de la poésie dans l'actualité et pose le programme de la revue nouvellement créée à Genève. *Lettres* sera en effet l'un des relais de la Résistance artistique et intellectuelle en Suisse – au même titre que d'autres revues de l'époque, telles que *Traits* et *Suisse contemporaine*, ou *Formes et Couleurs* et *Labyrinthes*, pour les revues d'art. Son engagement passe par la publication de poètes résistants et de textes-manifestes, mais aussi par les nombreuses traductions qu'elle donne, et qui la distinguent de ses consœurs. En effet, si *Lettres* peut être qualifiée de « revue littéraire légale à intention subversive », pour reprendre la formule d'Olivier Cariguel², cette dimension subversive s'exprime autant à travers la publication de textes clandestins de Guy Lévis Mano (sous le pseudonyme de Jean Garamond), Paul Eluard, ou Pierre Emmanuel, qu'à travers la publication de traductions de Kafka, d'Eliot, ou encore de Montale.

La présente contribution se propose de partir d'une analyse des traductions parues dans la revue dès 1943, afin de cerner le rôle de cette publication suisse au sein du paysage littéraire et éditorial de l'époque. La première partie présente la revue et le contexte de sa création en mobilisant des éléments du contexte politique et institutionnel, et en revenant sur les configurations interpersonnelles à l'origine de cette entreprise. La deuxième partie est consacrée à la présentation des traductions publiées au cours de l'année 1943 et au début de l'année 1944, et cherche à dégager l'influence de la revue en matière de traduction et de transferts culturels en Suisse et à l'étranger. Dans la troisième partie enfin, il s'agit de retracer la diffusion de *Lettres* et son insertion dans les réseaux franco-suisses de circulation des textes sous l'Occupation. Pour ce faire, nous basons sur les exemplaires originaux de la revue conservés à la Bibliothèque universitaire cantonale de Lausanne (BCUL) ainsi que sur des fonds d'archives : sur la correspondance entre le couple Courthion et Jean-Rodolphe de Salis d'une part, et, d'autre part, sur le fonds de la famille Courthion, conservé aux archives cantonales du Valais, et jusqu'ici resté inexploité.

1943, ANNÉE DE NAISSANCE DE *LETTRES*

Lettres est fondée en 1943, à Genève, par Pierre et Pierrette Courthion. Pierre Courthion, après être « monté » à Paris en 1923 pour y achever ses études aux Beaux-Arts, abandonne rapidement la peinture et devient critique d'art³. Il rejoint les surréalistes et fréquente assidûment les cercles artistiques et littéraires du Paris de l'Entre-deux-guerres⁴.

¹ Celui-ci avait publié en 1914 un manifeste pacifiste portant le titre « Au-dessus de la mêlée » dans le *Journal de Genève*. Rolland, Romain, « Au-dessus de la mêlée », *Journal de Genève*, 22 septembre 1914.

² Pour reprendre la définition proposée par Olivier Cariguel. Cf. Olivier Cariguel, « Panorama et typologie des revues légales françaises sous l'Occupation » in *La revue des revues*, no. 24, 1997, p. 14.

³ Pour les informations sur la vie et l'œuvre de Pierre Courthion, cf. Pierre Courthion, *D'une palette à l'autre : mémoires d'un critique d'art*, Genève, La Baconnière, 2004, et Bernard Wyder, « Courthion, Pierre », in *Dictionnaire Historique de la Suisse*, 16.03.2004, accessible en ligne, <http://www.hls-dhs-dss.ch>, dernière consultation le 04.09.2018.

⁴ Pierre Courthion, *op. cit.*, p. 49-119.

Il publie de nombreux articles et monographies consacrées à des artistes majeurs du XIX^e et XX^e siècles⁵, dirige la première série de la collection « Cahiers des Douze » (1935-36) chez Guy Lévis Mano⁶, et s'occupe, entre 1933 et 1939, de la direction de la Maison Suisse de la Cité universitaire conjointement avec sa femme Pierrette, une Suissesse rencontrée à Paris. Après la Débâcle, le couple passe en Suisse et s'installe à Genève. Pierre Courthion y travaille dans l'édition, notamment avec Albert Skira et Walter Egloff, continue de publier des ouvrages consacrés à l'histoire de l'art, et dirige la collection « Le Cri de la France » lancée en 1943 à la Librairie Universitaire de Fribourg (LUF). Il reçoit aussi des commandes ponctuelles d'articles et de conférences⁷, tandis que Pierrette Courthion est bénévole au sein de la Croix-Rouge et se déplace régulièrement à Lyon pour le compte d'un des réseaux Buckmaster rejoint grâce à Robert Lacoste, résistant et ami du couple installé à Thonon⁸.

C'est Pierrette qui a l'idée de la revue et qui regroupe les fonds nécessaires à sa création⁹. C'est elle qui en est le « rédacteur en chef » – titre qui figure toujours au masculin dans l'impressum – et qui s'occupe de la gestion des affaires courantes : elle contacte les auteurs, réunit les textes, gère les rapports avec l'imprimeur et organise la diffusion. Mais *Lettres* est aussi le fruit de l'amitié entre Pierre Courthion et Pierre-Jean Jouve. Le critique et le poète s'étaient déjà rencontrés à Paris, et Jouve se trouvant lui aussi en exil involontaire à Genève, il devient l'un des piliers du comité et une sorte de maître spirituel pour la revue. Son nom et sa réputation sont des atouts précieux pour cette jeune publication et contribuent à en asseoir la légitimité. Le comité de *Lettres* émerge ainsi d'une constellation d'intellectuels français et suisses que les circonstances ont réunis à Genève, et qui se retrouvent régulièrement chez les Jouve. On y trouve, outre Jouve et les Courthion, Jean Starobinski, alors jeune étudiant, et Jean-Rodolphe de Salis, homme de lettres suisse et journaliste influent, célèbre pour sa chronique radiophonique hebdomadaire, la « Weltchronik », dans laquelle il analyse l'actualité du conflit¹⁰. Après le départ de Jouve à la fin de la première année suite à des différends avec Pierrette

⁵ Pendant ses années parisiennes paraissent ainsi : *L'évolution de l'art moderne*, Paris, C. Bernard, 1925 ; *La vie de Delacroix*, Paris, Gallimard, 1927 ; *Panorama de la peinture française contemporaine*, Paris, S. Kra, 1927 ; *Nicolas Poussin*, Paris, Plon, 1929 ; *Giorgio de Chirico*, Anvers, Sélection, 1929 ; *Courbet*, Paris, Floury, 1931 ; *Claude Gellée dit Le Lorrain*, Paris, Floury, 1932 ; *Gargallo : sculptures et dessins*, Paris, A. Skira, 1937 ; *David, Ingres, Gros, Géricault*, Paris, A. Skira, 1940.

⁶ Catalogue général des éditions GLM, accessible en ligne, <http://www.guylevismano.com>

⁷ Conférences lors desquelles il donne à entendre les textes de Péguy, Eluard, Aragon et Saint-John-Perse. Cf. Pierre Courthion, *op. cit.*, p. 140.

⁸ *Ibid.*, p. 141-142.

⁹ *Ibid.*, p. 146.

¹⁰ Jean-Rodolphe de Salis (1901-1996). D'origine suisse-allemande, il poursuit une bonne partie de ses études d'histoire à l'étranger, à Montpellier et Berlin entre autres, avant de soutenir une thèse à la Sorbonne en 1932. Il est également correspondant de divers journaux suisses à Paris, et, à partir de 1940, il présente à la radio une chronique sur l'évolution du monde en guerre, la « Weltchronik », ce qui lui vaut le surnom de « voix de la nation ». Après la guerre, il s'engage pour une ouverture de la Suisse vers l'Europe et l'ONU, participe aux Rencontres internationales de Genève et assure la présidence de la fondation suisse pour la culture Pro Helvetia. Cf. Sibylle Birrer, « Salis, Jean-Rodolphe de » in *Dictionnaire Historique de la Suisse*, version en ligne, consultée le 02.08.2018, <http://www.hls-dhs-dss.ch/F11679.php>

Courthion, c'est Marcel Raymond¹¹, professeur à l'université de Genève, critique de renom et ami proche d'Albert Béguin, qui y fait son entrée.

Genève, à l'instar de toute la Suisse romande, constitue alors un îlot de paix où les idées circulent de façon relativement libre. La région devient un relais pour l'édition parisienne mise à mal par l'Occupation, et notamment pour les voix résistantes. L'édition romande connaît un essor inattendu, qui retombera rapidement à la fin du conflit¹², mais qui, dans l'intervalle, voit se créer de nombreuses revues et maisons d'édition qui peuvent accueillir des textes d'Eluard, de Pierre Emmanuel, de Seghers, de Jouve, et d'Aragon, auteurs jusque-là restés inaccessibles pour les éditeurs suisses¹³. À Neuchâtel, Albert Béguin lance avec Hermann Hauser « Les Cahiers du Rhône » aux éditions de La Baconnière, la collection « Le Cri de la France » voit le jour à la LUF, et une myriade de maisons se créent un peu partout : Véronique Papilloud dénombre pas moins de soixante-six labels éditoriaux nés durant cette période, dont 70% publieront plus de cinq volumes¹⁴. Pierre Emmanuel résume parfaitement la position à la fois privilégiée et absurde de Genève au milieu d'une Europe en guerre, lorsqu'il écrit en avril 1943 : « Travaillez bien dans ce petit Genève si paradoxalement civilisé dans un monde où l'homme joue son va-tout... »¹⁵. Pierre Courthion quant à lui affiche une certaine déception face à cette ville, devenue à ses yeux trop embourgeoisée, trop paresseuse. Il note dans ses mémoires : « Genève n'était plus alors, comme en 1917, la ville des internés français, de Hodler, des Pitoëff, d'Ansermet, la ville de notre bohème et du voisinage vaudois et lacustre, de Stravinsky et de Romain Rolland. C'était une Genève moins internationale, plus délaissée intellectuellement [...] À Genève, on s'ennuyait un peu, dans la prudente retenue de la bonne société »¹⁶. La création de *Lettres* semble donc répondre à une certaine frustration face à ce qui est ressenti comme une grande inertie au sein de la société civile et artistique, et à un besoin de raviver l'esprit de la Genève internationale.

L'année 1943 est d'ailleurs perçue comme un tournant. En effet, jusqu'au milieu de l'année 1942, malgré l'engagement antifasciste de nombreux intellectuels, de larges pans de la presse et de l'opinion publique suisses sont favorables à Pétain et voient en lui

¹¹ Marcel Raymond (1887-1981), critique et professeur d'université genevois. Après des études à Genève et à Paris, où il soutient en 1927 une thèse intitulée « L'influence de Ronsard sur la poésie française », il enseigne dans plusieurs universités en Allemagne, à Bâle et à Genève. Spécialiste de Rousseau, il s'est également beaucoup intéressé à la poésie, ainsi qu'aux relations entre littérature et spiritualité. Il compte parmi les plus grands critiques de la littérature française au XX^e siècle. Cf. Arnaud Tripet, « Raymond, Marcel », in *Dictionnaire Historique de la Suisse*, version en ligne, consultée le 03.08.2018, <http://www.hls-dhs-dss.ch/F16158.php>

¹² Pour une analyse détaillée de la fonction de relais éditorial de la Suisse romande durant la Seconde Guerre, voir Alain Clavier, Hervé Gullotti et Pierre Marti, « La province n'est plus la province » : *Les relations culturelles franco-suisses à l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale (1935-1950)*, Lausanne, Antipodes, 2003 et Claude Hauser, *Aux origines intellectuelles de la question jurassienne : culture et politique entre la France et la Suisse Romande (1910-1950)*, Courrendlin, Communication jurassienne et européenne (CJE), 1997.

¹³ Simon Roth et François Vallotton, « L'édition romande de 1920 à 1970 » in *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Genève, Zoé, 2015, p. 775.

¹⁴ Véronique Papilloud, *L'édition romande pendant la Deuxième Guerre mondiale*, Fribourg, Mémoire de licence non publié (polycopié), 1991, citée par Simon Roth et François Vallotton, *art. cit.*, note 9, p. 785.

¹⁵ Carte postale de Pierre Emmanuel à Pierrette Courthion, 16 avril 1943. Archives d'État du Valais, Ms. Litt. 2, 11, Pierre Emmanuel.

¹⁶ Pierre Courthion, *op. cit.*, p. 145.

le seul salut possible pour la France¹⁷. La défaite de la France et l'entrée en guerre de l'Italie en 1940 avaient placé la Suisse dans une position délicate, puisqu'elle se retrouve encerclée par les forces de l'Axe¹⁸. Des accords économiques sont alors passés avec l'Allemagne afin de garantir l'approvisionnement du pays, tandis qu'en parallèle, la Division Presse et Radio (DPR) est créée, afin de veiller à la mise en œuvre des mesures de censure¹⁹ et d'éviter toute irritation chez les régimes voisins. Cependant, la défaite des Allemands à Stalingrad et le débarquement allié en Italie changent la donne : la préparation de l'après-guerre et la normalisation des rapports avec les Alliés deviennent l'une des priorités du gouvernement suisse²⁰, la presse change de ton²¹, et les sympathies tendent à se porter du côté du Général de Gaulle. Un regain d'optimisme se fait alors sentir parmi les intellectuels antifascistes. Les rédacteurs de *Traits*, revue très critique à l'égard des autorités helvétiques, constatent ainsi dans une rétrospective consacrée à l'année 1943 :

Hitler recule devant Stalingrad. Les Alliés débarquent en Sicile et en Italie. Le sort tourne. La carte allemande ne semble plus jouable. Pourtant le Conseil fédéral refoule encore des milliers de réfugiés qui vont alimenter les fours crématoires de Pologne, tandis que l'industrie – y compris celle des armements – travaille à plein rendement pour l'Allemagne et que la Censure et la police veillent à ce que cette politique de ne soit par critiquée, attitude qui serait éminemment contraire à la neutralité ! Mais en dépit de la répression, les forces démocratiques se regroupent, une littérature abondante se moque des autorisations et de la Bupo²². [...] De fait, la Censure, dès 1943, nous laisse plus tranquilles, nous considérant un peu – le mot est d'un colonel – comme un mal inévitable.²³

Si la création de *Lettres* en 1943 intervient de manière relativement tardive par rapport à d'autres revues françaises et suisses²⁴, elle témoigne du regain d'espoir parmi les acteurs engagés dans la lutte intellectuelle et répond à une volonté de préparer l'après-guerre, soudain devenu une réalité tangible. C'est ce qui ressort d'une lettre de Pierre Emmanuel à Pierrette Courthion, datée de mars 1943 : « Ce qui est tout de même exaltant, c'est de savoir qu'il nous appartient de déterminer l'avenir : et *Lettres* en est un

¹⁷ Roger Francillon, « La Suisse romande de la Seconde Guerre mondiale à la création du canton du Jura » in Roger Francillon (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Genève, Zoé, 2015, p. 763.

¹⁸ *Ibid.*, p. 762.

¹⁹ Au sujet de la censure en Suisse, voir p. ex. Alain Clavien et al., *op. cit.*, p. 88 à 94.

²⁰ Roger Francillon, *art. cit.*, p. 763.

²¹ Clavien livre l'exemple frappant de la Gazette de Lausanne, qui suit jusqu'en automne 1942 une ligne pétainiste nette, pour ensuite changer de ton et exprimer ouvertement son soutien à de Gaulle, sous la plume du journaliste Raymond Silva. Cf. Alain Clavien et al., *op. cit.*, p. 100-108.

²² La « Bundespolizei », ou Police fédérale en français, chargée du maintien de la sûreté intérieure et extérieure du pays et, pendant la guerre, de surveiller les « agents provocateurs » susceptibles de menacer cette sûreté. Cf. Therese Berger Steffen et Martin Keller, « Police fédérale », in *Dictionnaire historique de la Suisse*, version en ligne, consultée le 01.08.2018. <http://www.hls-dhs-dss.ch>

²³ « Histoire de la revue *Traits* », in *Traits*, 1945/6.

²⁴ Cariguel compte en effet peu de nouvelles publications après 1941. Cf. Olivier Cariguel, *art. cit.*, p. 11.

solide témoignage. »²⁵ Dès la fin de l'année et le départ de Pierre-Jean Jouve, le comité s'interroge d'ailleurs sur la suite à donner à la revue, et Jean-Rodolphe de Salis insiste sur la nécessité de se projeter : « Il faut voir loin et songer dès maintenant à l'après-guerre, à la France libérée, et alors il sera beau qu'en Suisse une revue littéraire franco-suisse et internationale continue de paraître... »²⁶

Le choix de publier des traductions répond à cette vocation « internationale » et à la volonté du comité de préparer le terrain pour l'avenir. La revue est pensée comme un espace de dialogue intellectuel et artistique européen, un dialogue jugé essentiel pour la construction commune de l'Europe à venir.

LES TRADUCTIONS 1943-1944 : UN ENGAGEMENT ESTHÉTIQUE, MORAL ET POLITIQUE

Les sommaires des six numéros parus durant première année d'existence de la revue donnent un bon aperçu des ambitions et des sensibilités du comité (voir *annexe 1*). Les traductions y côtoient des poèmes de Paul Eluard, Pierre Emmanuel, Pierre-Jean Jouve et Jean Garamond (le poète et éditeur Guy Lévis Mano, qui fait parvenir ses textes au comité via la *Gefangenenpost*), et les premiers textes de jeunes auteurs romands comme Maurice Chappaz, qui vient de publier son premier livre²⁷, Aloys Bataillard, ou Anne Perrier.

Au cours de l'année 1943 on compte ainsi six textes traduits, soit en moyenne un par numéro. Le premier numéro, qui paraît en janvier 1943, s'ouvre sur quelques sonnets de Don Luis de Góngora y Argote, traduits par Rolland-Simon et Pierre-Jean Jouve, et qui seront repris dans la revue *Fontaine* l'année suivante²⁸. Après la guerre, ils paraissent dans la revue littéraire *La Licorne* en 1947, et font l'objet d'une nouvelle traduction par Guy Lévis Mano, qui les publie en 1959 dans une édition bilingue²⁹. Pour le deuxième numéro le comité choisit de donner des extraits de la pièce *Meurtre dans la cathédrale* de T. S. Eliot, dans la traduction de Henri Fluchère, principal artisan de la réception de l'auteur américain en France, ainsi que des poèmes de Ventura Gassol, regroupés sous le titre de *Fleurs*³⁰, qui semblent être des autotraductions³¹. La correspondance nous

²⁵ Lettre de Pierre Emmanuel à Pierrette Courthion, 19 mars 1943. Archives d'État du Valais, Ms. Litt. 2, 11, Pierre Emmanuel.

²⁶ Lettre de Jean-Rodolphe de Salis à Pierre et Pierrette Courthion, 9 novembre 1943. Archives d'État du Valais Ms Litt 2, 27, Jean-Rodolphe de Salis.

²⁷ « Un homme qui vivait couché sur un banc » paraît sous le nom de « Pierre » Chappaz dans la revue *Suisse Romande* en janvier 1940 et est primé par cette revue. C'est ensuite par l'entremise de Gustave Roud, enthousiasmé par le talent du jeune poète, que Chappaz peut publier dans la revue *Lettres*. Lettre de Gustave Roud à Pierrette Courthion, 31 août 1943. Archives d'État du Valais, Ms. Litt. 2, 25, Gustave Roud.

²⁸ Répertoire des sommaires de la revue *Fontaine*, accessible en ligne <http://www.revues-litteraires.com>, consulté le 04.09.2018.

²⁹ Don Luis Góngora y Argote, *Trente sonnets*, trad. par Guy Lévis Mano, Paris, éd. GLM, 1959.

³⁰ Lettre de Ventura Gassol à Pierre Courthion, 2 décembre 1942. Archives d'État du Valais, Ms. Litt. 2, 12, Ventura Gassol.

³¹ Ils ne sont pas signalés comme des traductions dans la revue, mais la publication dont ils font l'objet aux Cahiers du Rhône en septembre 1943, est répertoriée comme une traduction du catalan dans le catalogue de la Bibliothèque universitaire cantonale. Dans le livre, on ne trouve aucune information à ce sujet, si ce n'est le premier poème, « Les tombeaux flamboyants » qui fait office d'incipit et est donné en catalan et en français. Ventura Gassol, *Fleurs*, Neuchâtel, 1943 (Cahiers du Rhône, série rouge).

apprend que le choix de publier ces textes, initialement prévus pour le premier numéro, dans la deuxième livraison de la revue répond à une nécessité stratégique : Pierrette mentionne en décembre 1942 dans une lettre à Jean-Rodolphe de Salis que les textes de Gassol ne pourront pas figurer au sommaire du premier numéro, puisque la situation du Catalan n'a pas encore été régularisée par la Police fédérale³². Elle promet cependant un sommaire plus « nerveux » pour le deuxième numéro, une fois les autorités rassurées par la première édition³³. Les poèmes de Gassol ainsi que le texte *Meurtre dans la cathédrale* d'Eliot paraissent la même année dans les Cahiers du Rhône édités par La Baconnière, l'un dans la série rouge, l'autre dans la série blanche³⁴. La publication du texte d'Eliot dans cette collection dans une version « revue et autorisée par l'Auteur (sic) », est d'ailleurs annoncée à la suite des extraits publiés dans la revue³⁵, puisqu'il s'agit d'un auteur célèbre et de la première traduction de ce texte en français. Le troisième numéro ne comporte pas de traductions. Le numéro de juillet 1943 en revanche, s'ouvre sur des extraits de la *Glose* de Sainte-Thérèse d'Avila, traduite elle aussi par Rolland-Simon et Pierre-Jean Jouve. Cette version, déjà parue chez GLM en 1939, ainsi que dans le cadre du numéro spécial de *Fontaine* « De la poésie comme exercice spirituel » de mars-avril 1942, sera encore reprise par les éditons Charlot dans la « Collection Fontaine » en 1943. Dans le même numéro paraissent deux textes de Kafka traduits par Jean Starobinski et qui sont parmi les premières traductions du jeune critique : « La muraille de Chine » et « A cheval sur le seau à charbon ». Ils sont précédés d'une étude sur l'œuvre de l'auteur elle aussi signée par Starobinski. L'année 1943 se clôt sur la publication d'extraits des notes autobiographiques de l'auteur autrichien Hugo von Hofmannsthal, intitulées *Ad me ipsum*, dans une traduction de Germaine de Tonnac-Villeneuve.

Ce survol des traductions parues en 1943 suscite plusieurs observations. D'une part, il laisse transparaître l'intérêt du comité pour la dimension spirituelle de la poésie, une dimension présente à la fois dans les poèmes de Sainte-Thérèse, dans le texte de T.S. Eliot et dans les extraits de *Ad me ipsum* de Hofmannsthal. Dans le texte qu'il consacre à la poésie de l'évènement dans le premier numéro de l'année, Jean Starobinski aborde le rapport entre « le moi du poète, l'évènement présent, et un troisième terme, divin ou surnaturel, en fonction duquel toute grande poésie acquiert son intensité »³⁶ afin de tenter de cerner les contours d'une « nouvelle poésie née de l'évènement »³⁷, qui chercherait à « élever l'évènement historique à la dignité d'évènement intérieur »³⁸.

³² Lettre de Pierrette Courthion à Jean-Rodolphe de Salis, 4 décembre 1942. *Archives littéraires suisses*, Jouve, Pierre-Jean à von Salis, Jean Rudolf. Correspondance, 1942, JRS B-2-JOU, XVII.

³³ Lettre de Pierrette Courthion à Jean-Rodolphe de Salis, 22 janvier 1943. *Archives littéraires suisses*, Jouve, Pierre-Jean à von Salis, Jean Rudolf. Correspondance, 1942, JRS B-2-JOU, XVIII. Le sommaire du deuxième numéro tiendra ses promesses, puisqu'il contiendra outre les poèmes de Gassol, le poème « A une soie » de Jouve et un texte de Guy Lévis Mano intitulé « Captif de ton jour et captif de ta nuit ».

³⁴ Olivier Cariguel, *Les Cahiers du Rhône dans la guerre (1941-1945) : la résistance du "glaive de l'esprit"*, Fribourg, Chaire d'histoire contemporaine de l'Université de Fribourg, 1999 (Aux sources du temps présent, vol. 4), annexe « Liste des Cahiers du Rhône de 1941 à 1945 », p. 167-169.

³⁵ « La traduction de *Murder in the Cathedral* (Meurtre dans la cathédrale) par Henri Fluchère, revue et autorisée par l'Auteur (sic), paraîtra intégralement dans la Collection des Cahiers du Rhône », cf. « Notes », in *Lettres*, 1943/2, p. 66.

³⁶ Jean Starobinski, « Introduction à la poésie de l'évènement », *Lettres*, 1943/1, p. 13.

³⁷ *Ibid.*, p. 14.

³⁸ *Ibid.*, p. 18.

L'expérience du poète est ainsi rapprochée de l'expérience spirituelle, puisque le poète doit interioriser la tragédie afin de parvenir à une expression lyrique à la fois profondément personnelle et, pour cette raison même, universelle, de l'évènement. Ces considérations rappellent le dépassement de l'individualisme en faveur de la « personne » et la primauté du spirituel prônées par la pensée personnaliste d'Emmanuel Mounier, dont Marcel Raymond et Albert Béguin notamment s'étaient fait les relais en Suisse dans les années 1930³⁹. L'expérience et la création poétiques apparaissent dès lors comme indissociables d'un engagement éthique du poète et de considérations spirituelles et existentielles⁴⁰. Les traductions publiées semblent avoir été retenues pour leur capacité à nourrir cette réflexion autour du rôle spirituel et existentiel de la poésie, soit parce que les textes eux-mêmes constituent une expression de cette réflexion, soit parce qu'ils se prêtent à être relus en ce sens. Dans l'étude sur Kafka qui précède ses traductions, Starobinski ne cherche ainsi pas à présenter l'auteur, déjà bien connu, aux lecteurs francophones, mais à proposer une relecture de Kafka à la lumière de la poésie de l'évènement.

Au-delà de leur signification pour le double engagement esthétique et moral du poète, certains textes sont également retenus pour le potentiel subversif de leur contenu. Que ce soit le martyre de St-Thomas chez Eliot ou la critique de la « Commanderie » dans *La muraille de Chine* de Kafka, il s'agit de textes dont la charge politique, passée inaperçue auprès de la censure en vertu de leur forme littéraire, aurait sans doute valu au comité une remise à l'ordre si elle s'était exprimée dans un article polémique. Si la critique de l'autorité contenue dans ces textes n'est pas directement dirigée contre les régimes fascistes en place, elle prend néanmoins une portée politique très explicite dans le contexte de l'Occupation. Cette actualisation du message est d'ailleurs avancée par Pierre Courthion comme l'un des critères de sélection des textes donnés en traduction. Ainsi, lorsque Jean-Rodolphe de Salis critique assez vertement le manque d'originalité dans le choix des traductions données la première année⁴¹, il lui répond par l'argument suivant :

Les textes d'Eliot, de Kafka, de Hofmannsthal parus dans « Lettres » n'y figuraient pas tellement à cause des auteurs déjà connus, qu'en raison de leur contenu. Ces textes nous ont paru avoir une signification pour l'heure présente.⁴²

Par ailleurs, il faut souligner que le fait de publier des textes d'Eliot et de Kafka en 1943 constitue un acte politique non seulement en raison de leur contenu, mais également au vu de l'interdiction de vente dont ils font l'objet en France en vertu des listes Otto. Eliot tombe sous l'interdiction frappant les traductions de l'anglais et Kafka sous celle frappant les textes d'auteurs juifs.

³⁹ Alain Clavier et al., *op. cit.*, p. 54-59.

⁴⁰ En ce sens, l'« Introduction à la poésie de l'évènement » semble annoncer dans les grandes lignes le texte « La poésie de la présence » que Béguin fera paraître en 1957. Cf. Marion Graf, « La poésie en Suisse romande », in Roger Francillon (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Genève, Zoé, 2015, p. 813.

⁴¹ « ...en ce qui concerne par exemple les Allemands, vous avez présenté des hommes d'avant-hier, très connus, Kafka et Hofmannsthal, et un Anglais de la même génération, Eliot » Lettre de Jean-Rodolphe de Salis à Pierrette, 09.01.1944. *Archives littéraires suisses*, Pierre-Jean Jouve à Jean Rudolf von Salis. Correspondance, 1942, JRS B-2-JOU, XVIII.

⁴² Lettre de Pierre Courthion à Jean-Rodolphe de Salis, 14.01.1944. *Archives littéraires suisses*, Jouve, Pierre-Jean à von Salis, Jean Rudolf. Correspondance, 1942, JRS B-2-JOU, XVIII.

Si l'impression générale d'un manque d'originalité dans le choix des auteurs étrangers peut néanmoins se comprendre à la vue des sommaires de 1943, il faut relever que cette année est également vouée à la préparation des deux numéros spéciaux de 1944, à savoir le numéro consacré aux poètes anglais et celui dédié à la poésie italienne. Le numéro anglais est le fruit d'une collaboration avec le British Council, dont le caractère inédit est souligné par Pierrette Courthion à l'intention de Jean-Rodolphe de Salis, afin de le rassurer :

Vous savez que nous avons la chance de recevoir de Londres, grâce à la démarche faite spécialement pour nous auprès du British Council par l'attaché de presse de la légation britannique, à peu près tout ce qui paraît actuellement en Angleterre comme poésie et écrits littéraires. Nous avons donc décidé de faire un choix dans cette jeune poésie, et de présenter à nos lecteurs dans notre premier numéro de 1944 une quinzaine de poèmes traduits, une ou deux proses, et la traduction intégrale d'un poème inédit et récent de T.S. Eliot, traduction qui serait faite par P. J. Jouve. Nous pensions consacrer à peu près le tiers de ce numéro à cette jeune littérature anglaise, le tout serait présenté par une étude de G. Cattai. Nous sommes les seuls actuellement en Suisse à pouvoir donner une idée à peu près complète de ce que pensent et sentent les jeunes écrivains d'Outre-Manche.⁴³

La traduction d'un poème « inédit et récent de T.S. Eliot » par Pierre-Jean Jouve ne se fera finalement pas, mais le premier numéro de 1944 présente néanmoins 12 poèmes d'auteurs britanniques (voir annexe 2), qui sont toutes des traductions inédites réalisées pour l'occasion par le couple Yvette et Georges Haldas⁴⁴, à l'exception du poème de Dylan Thomas, « Crucifixion », traduit par Hélène Bokanowski pour *Fontaine* en 1942. Les traductions sont précédées d'un article de Georges Cattai⁴⁵ intitulé « Tendances de la poésie anglaise contemporaine »⁴⁶ afin de les situer pour les lecteurs. Les textes retenus sont pour la plupart issus de deux recueils transmis à Pierrette Courthion par le British Council : « Poems of this War »⁴⁷ et « Poetry in War Time »⁴⁸. Parmi les textes retenus pour la revue, aucun des grands noms de l'époque comme Keith Douglas, mais de jeunes voire très jeunes poètes : Alex Comfort et Roy McFadden ont tout juste entamé leur

⁴³ Lettre de Pierrette Courthion à Jean-Rodolphe de Salis, 10.01.1944. *Archives littéraires suisses*, Pierre-Jean Jouve à Jean Rudolf von Salis. Correspondance, 1942, JRS B-2-JOU, XVIII.

⁴⁴ Georges Haldas (1917-2010) est diplômé en Lettres de l'université de Genève. Précepteur, journaliste et libraire, auteur de nombreuses chroniques et études littéraires, il travaille entre autres pour les éditions de la Baconnière et pour les éditions Rencontre, et s'investira dans les Rencontres internationales de Genève qui naissent à l'issue de la guerre. Il est également traducteur et a traduit entre autres Anacréon, Catulle et Umberto Saba. Il publie de la poésie, mais c'est la chronique qui fera sa réputation et son succès, et qui lui vaudra plusieurs prix littéraires. Cf. Claude Frochoux, « Haldas, Georges », in *Dictionnaire Historique de la Suisse*, version en ligne, consultée le 01.08.2018, <http://www.hls-dhs-dss.ch>

⁴⁵ Georges Cattai (1896-1974) est originaire d'une grande famille juive égyptienne. Il est diplômé en droit et en sciences politiques, diplomate, écrivain et essayiste. Il est notamment l'auteur d'études critiques sur Proust et sur T.S. Eliot, et publie, en 1945, la première biographie du Général de Gaulle, aux éditions Aux Portes de France à Porrentruy. Il obtient la nationalité française après la guerre. Cf. Olivier Cariguel, *op. cit.*, p. 171.

⁴⁶ Georges Cattai, « Tendances de la poésie anglaise contemporaine », in *Lettres*, 1944/1, p. 33-51.

⁴⁷ Patricia Leward et Colin Strang (dir.), « Poems of this War », Cambridge University Press, 1942.

⁴⁸ M. J. Tambimuttu (dir.), *Poetry in War Time*, London, Faber and Faber, 1942.

vingtaine et leurs premiers poèmes viennent de paraître dans le recueil *Three New Poets* en 1942⁴⁹, tandis que Kathleen Raine, Theodore Roethke (qui est en fait américain) et Emanuel Litvinoff, plus âgés, en sont tous trois à leur premier recueil. La carrière de ces poètes viendra par la suite confirmer la sensibilité esthétique du comité, puisqu'à l'exception d'Alex Comfort, Margery Smith, et N.K. Cruickshank⁵⁰, ils – et elle – feront tous l'objet d'une réception enthousiaste, bien que limitée aux cercles restreints de la poésie, et, dans certains cas, tardive. La qualité lyrique est donc assurée et la dimension spirituelle reste présente comme un fil rouge, mais dans le cas du numéro anglais, les traductions semblent avant tout répondre à la volonté de donner quelque chose « d'inédit et de nouveau » mentionnée par Pierrette Courthion dans sa lettre à de Salis, et d'affirmer le positionnement idéologique de la revue. Le choix de traduire depuis l'anglais et de publier des textes transmis par un organisme officiel britannique constitue en effet un message très clair, puisque la revue se fait ainsi en quelque sorte le relais de la propagande culturelle alliée. En 1942 encore, cette attitude lui aurait presque certainement valu des ennuis avec la censure suisse. En 1943 en revanche, ses interventions se font plus rares et les médias suisses prennent de plus en plus souvent et ouvertement position en faveur des alliés.

La direction du numéro italien est confiée par le comité à Gianfranco Contini. Ce dernier est alors professeur à l'université de Fribourg et fait déjà figure d'autorité dans le domaine de la philologie italienne et de la critique littéraire en Suisse et en Italie⁵¹. Pierre Courthion souligne d'ailleurs la renommée de Contini en ouverture du numéro, en le présentant comme « l'un des connaisseurs les plus objectifs des lettres italiennes »⁵². Le philologue s'occupe de la sélection des textes, de la coordination du travail des traducteurs, et de la relecture et la correction des traductions⁵³. Comme pour le numéro anglais, les traductions sont introduites par un article présentant les textes du numéro aux lecteurs, article que l'on doit cette fois à Contini, et qui s'intitule « Introduction à l'étude de la littérature italienne contemporaine »⁵⁴. Comme son titre et son volume (36 pages) l'indiquent, il s'agit d'un texte érudit, qui s'apparente à un cours ou une conférence universitaire. Contini s'y donne pour mission de faire connaître la poésie et la littérature contemporaine italiennes, restées selon lui « *terra incognita* aux yeux de l'étranger »⁵⁵, à un public éduqué. Il renvoie dès le début du numéro aux limites d'un tel effort d'anthologie, en soulignant les nécessaires omissions et le « grossissement didactique des disproportions », qui fait des auteurs « plutôt des symptômes qu'eux-mêmes »⁵⁶. Dans le

⁴⁹ *Three New Poets*, Grey Walls Press in 1942. Le troisième poète présenté dans ce recueil est Ian Seraillier. Peter Hobsbaum, « Roy McFadden. Obituary », in *The Independent*, 17 septembre 1999, accessible en ligne, <https://www.independent.co.uk>, (dernière consultation le 27.08.1018).

⁵⁰ Alex Comfort restera plus célèbre pour son ouvrage *The Joy of Sex* que pour sa poésie. Quant aux deux autres, nous n'avons pas trouvé d'informations à leur sujet et leur trace semble se perdre après la guerre.

⁵¹ L'anthologie qui fera sa renommée en France, *Italie magique*, paraît aux Portes de France à Paris en 1946, avec des textes choisis par G. Contini et traduits par Hélène Breuleux.

⁵² Cf. « Avertissement » en début de numéro, *Lettres*, 1944/4, p. 5.

⁵³ Lettre de Gianfranco Contini à Pierre Courthion, 30 juillet 1944. Archives d'État du Valais, Ms Litt 2, 10, Gianfranco Contini.

⁵⁴ Gianfranco Contini, « Introduction à l'étude de la littérature italienne contemporaine », *Lettres*, 1944/4, p. 11-47.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 11.

⁵⁶ *Idem.*

sommaire, il fait ainsi se côtoyer des poètes antifascistes comme Elio Vittorini et Montale, et un Ungaretti, à la position plus ambiguë, puisqu'il est inscrit au parti fasciste ; des poètes célèbres (les mêmes Vittorini, Montale et Ungaretti, ainsi que S. Quasimodo) et des auteurs moins connus (Gatto, Bachelli et Cardarelli)⁵⁷. Leur point commun réside dans le fait qu'ils sont pour la plupart considérés comme des représentants de l'hermétisme, mouvement littéraire qui voit le jour à Florence dans les années 1930 et qui revendique la dimension mystique de l'expérience poétique et où les poètes cherchent à toucher, à travers la parole, à l'essence même de l'existence. Parmi les traducteurs ayant contribué à ce numéro, on trouve Guglielmo Alberti, écrivain et critique littéraire engagé dans la lutte antifasciste et ami proche de Gianfranco Contini. Exilé comme lui à Fribourg, il contribue à la revue "Cultura e Azione" dirigée par Contini. Georges Cattaui proche des cercles intellectuels italiens de Fribourg, assure la traduction de deux textes, tout comme Pierre-Jean Jouve, auquel sont confiées les traductions des deux poètes les plus célèbres du numéro, à savoir Ungaretti et Montale.

Le numéro italien est donc conçu par un spécialiste qui s'entoure de collaborateurs de confiance et de renom. Il répond à la volonté de faire connaître la littérature italienne de l'époque et se situe dans le prolongement des échanges littéraires franco-italiens fructueux des années 1930, dont l'hermétisme est en partie le produit. Quelques un des auteurs présents aux sommaires de *Lettres* ont d'ailleurs été les acteurs de cet échange : les traductions d'Ungaretti signées Pierre-Jean Jouve sont celles qui avaient paru à la NRF en 1931⁵⁸, alors qu'Ungaretti, longtemps installé à Paris, a notamment traduit Paulhan et Saint-John Perse en italien⁵⁹, ainsi que Mallarmé et le poète espagnol Góngora, traduit comme nous l'avons vu par Pierre-Jean Jouve et paru dans le premier numéro de la revue.

À l'inverse des traductions présentées, les traductions absentes sont elles aussi parlantes : la revue ne publie aucune traduction d'un auteur allemand avant la Libération. Même au-delà, il faut attendre 1946 pour trouver une traduction de Hölderlin, qui jouit pourtant d'un grand succès dans les milieux de la Résistance⁶⁰. Au contraire de ce qui se passe en France, où la réception de textes allemands semble connaître une réelle continuité sous l'Occupation⁶¹, le comité de *Lettres* écarte les auteurs allemands de ses sommaires, intègre quelques textes très critiques à l'égard de l'Allemagne et de la culture allemande en général⁶², et fait la part belle aux articles exaltant la France⁶³.

⁵⁷ Nous tenons ici à remercier le Prof. Niccolò Scaffai de l'Université de Lausanne, spécialiste de la littérature italienne du XX^e siècle, pour son aide et pour les informations fournies au sujet des auteurs présents au sommaire du numéro italien.

⁵⁸ Cf. « Notice bibliographique », *Lettres*, 1944/4, p. 89-90.

⁵⁹ *Idem*. Un certain T.S. Eliot s'est par ailleurs chargé de traduire St-John Perse en anglais...

⁶⁰ À ce sujet, voir l'article d'Isabelle Kalinowski, « Les limites du champ littéraire national : l'exemple de la réception de Hölderlin en France sous l'Occupation (1939-1945) », in Michael Einfalt et Joseph Jurt (dir.), *Le texte et le contexte. Analyses du champ littéraire français (XIX^e-XX^e siècle)*, Berlin, A. Spitz, 2002, p. 275-300.

⁶¹ Cf. Isabelle Kalinowski, *art. cit.*, mais aussi, Alexis Tautou « Traduire et éditer Rainer Maria Rilke sous l'Occupation », in Christine Lombez (dir.), *Traducteurs dans l'histoire, traducteurs en guerre*, Atlantide, n°5, 2016, p. 43-64, <http://atlantide.univ-nantes.fr> et Christine Lombez, « D'une anthologie à l'autre : que transmettre de la poésie allemande en français pendant/ après l'Occupation ? », in Ève de Dampierre, Anne-Laure Metzger, Vêrane Partensky et Isabelle Poulin (dir.), *Traduction et partages. Que pensons-nous devoir transmettre ?*, Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne, 2012, p. 179-89.

⁶² On trouve dans le numéro autrichien des extraits de textes très soigneusement sélectionnés de Grillparzer et Rilke où le premier établit la supériorité de la France sur l'Allemagne en matière de culture, et le second

Si Kafka et Hofmannsthal, sont présents, c'est en tant que représentants de peuples opprimés par les Allemands. Même l'année Hölderlin ne peut rien y changer, puisque le seul texte toléré à cette occasion est un poème de Pierre Emmanuel intitulé « A Hölderlin »⁶⁴. La conscience de faire partie des « épargnés », semble contribuer à susciter un besoin plus marqué d'afficher sa loyauté et il ne s'agit sans doute pas d'un hasard si l'une des autres revues à avoir renoncé à la publication d'auteurs allemands durant la guerre était les *Lettres françaises* à Buenos Aires. Dans le cas d'une revue suisse, les arrangements des autorités du pays avec l'Allemagne auront également poussé les intellectuels engagés dans la lutte contre le fascisme à se démarquer très clairement de l'attitude de leur gouvernement.

Les textes traduits revêtent donc une triple mission au sein de la revue *Lettres*. Ils nourrissent une réflexion à la fois esthétique et éthique autour du rôle de la poésie et du poète au sein de la société, ils permettent au comité d'afficher nettement ses positions politiques, et ils participent d'un engagement intellectuel en faveur d'une Suisse et d'une Europe fondées sur le dialogue culturel et artistique.

LA REVUE *LETTRES* COMME RELAIS TRADUCTIF

Si les traductions publiées dans la revue connaissent une réception au-delà de la seule Suisse romande, c'est que *Lettres* s'insère dans un vaste réseau franco-suisse de circulation de littérature résistante⁶⁵. Le comité de la revue reçoit des textes de Pierre Emmanuel, de Guy Lévis Mano, et d'autres poètes français, notamment Eluard et Michaux, par l'entremise de Pierre Seghers. Ces textes sont publiés dans la revue, et certains paraissent ensuite chez des éditeurs suisses. Le comité de *Lettres* est ainsi en contact étroit avec Albert Béguin et ses « Cahiers du Rhône » – où paraissent, nous l'avons vu, les traductions d'Eliot et de Gassol données dans la revue, ainsi que bon nombre d'auteurs résistants – et bénéficie d'un débouché éditorial direct avec la collection le « Cri de la France » que Pierre Courthion dirige à la LUF. Une fois les manuscrits et les traductions publiés, il s'agit de faire passer les livres et les revues en France et au-delà. Dans ses mémoires au sujet des éditions des Trois Collines, François Lachenal revient sur cette fonction de plaque tournante qu'assurait alors la Suisse romande, en soulignant particulièrement le rôle de la traduction dans ces échanges :

Non seulement l'importation de livres en France était soumise à la censure et les envois en zone nord impossibles, mais les autorités allemandes avaient durement frappé l'édition française : on se souvient des quatre listes successives – celle dite Bernhard, en août 1940, et les listes Otto 1, 2, puis 3 en mai 1943 – listes, rappelons-le, établies avec l'agrément des éditeurs français et interdisant la publication de centaines de livres, la vente d'ouvrages en anglais, polonais, russe

accuse l'Allemagne de ne pas s'être assez complètement repentie après la débâcle de la 1^{re} Guerre. Cf. Franz Grillparzer, « La conception française en littérature », et Rainer Maria Rilke, « Sur l'Allemagne. Échange de lettres avec Lisa Heise », *Lettres*, 1945/4, p. 58-67.

⁶³ Pierre Courthion, « La France debout », *Lettres*, 1943/3.

⁶⁴ *Lettres*, 1943/3.

⁶⁵ Ces réseaux ont été mis en évidence dans les travaux d'Olivier Cariguel, Alain Clavien et Claude Hauser entre autres.

ainsi que leurs traductions, et, bien évidemment, tous les textes d'auteurs juifs. On devait donc tout tenter pour faire passer en Suisse des manuscrits qui ne pouvaient être édités en France. En retour, il fallait transporter les volumes imprimés vers la France et les faire circuler.⁶⁶

François Lachenal, cofondateur de la revue politique et littéraire *Traits*, est également diplomate attaché à la représentation suisse à Vichy. Cette position lui permet de faire passer des manuscrits en Suisse, et de faire circuler les textes publiés en France. La correspondance entre Seghers et Pierrette Courthion nous apprend que Lachenal s'est entre autres chargé à plusieurs reprises d'acheminer *Lettres* en France. Cette distribution officieuse fonctionne dès 1943, grâce à Lachenal et à Seghers, qui propose dès l'été à Pierrette de faire parvenir quelques exemplaires à Paris. En automne de la même année, il lui confirme ainsi :

La revue est chez Jean Paulhan et chez Eluard. Tout Paris va donc la connaître, et on vous félicite à l'envie. Il faudrait que je reçoive au moins 6 ex. de chaque n°, pour SP régulier à Eluard-Paulhan-Louis-Sartre-Lescure (groupe Messages)-Malraux. Il faut que votre effort pour la poésie soit mieux connu, vous pouvez compter sur mon concours amical. Paulhan va collecter des textes pour vous.⁶⁷

Une petite partie des 600 exemplaires⁶⁸ de *Lettres* est donc reçue et lue jusqu'à Paris en 1943 déjà, avant même le début de sa distribution officielle. Les démarches entreprises par Pierrette en ce sens n'aboutissent en effet qu'en novembre 1944, et le prix en Francs français n'apparaîtra sur la couverture en Francs français qu'à partir de l'année 1945. Mais la revue circule parmi les cercles initiés bien avant cette date. Elle fait l'objet d'une réception positive⁶⁹, et les traductions sont particulièrement remarquées : Maurice Chappaz mentionne qu'il a tout aimé du premier numéro, et « ... plus particulièrement Haldas et les traductions de Góngora »⁷⁰, tandis qu'Alex Comfort, l'un des auteurs anglais publiés dans le numéro spécial, félicite Pierre Courthion pour la qualité des traductions

⁶⁶ François Lachenal, *Éditions Des Trois Collines. Genève-Paris*, Paris, IMEC Éditions, 1995, (L'Édition Contemporaine), p. 24.

⁶⁷ Lettre de Pierre Seghers à Pierrette Courthion, non datée, mais probablement de la fin de l'été ou du début de l'automne 1943, puisque Seghers mentionne qu'il revient de Paris où il a amené les 3 premiers numéros de *Lettres* et qu'il transmet par le même courrier un poème d'Eluard, « Ils », qui paraîtra dans le dernier numéro de 1943. Archives d'État du Valais, Ms. Litt. 2, 28, Pierre Seghers.

⁶⁸ Florence Bays mentionne un tirage de 600 exemplaires pour les numéros de l'année 1943, puis jusqu'à 2500 exemplaires pour certains numéros de 1944 et 1945, sans préciser lesquels. Selon ses chiffres, ce seraient même quelque 3000 exemplaires qui auraient été tirés pour le dernier numéro de 1945 consacré à Ramuz. Florence Bays, « *La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer* ». « *Lettres* » (1943-1947) : une revue littéraire face aux événements, Fribourg, mémoire de licence non publié (polycopié), 2001, p. 42-43. D'après ces données, *Lettres* se situerait dès la deuxième année dans la catégorie des « Grandes revues littéraires à vocation institutionnelle » selon la typologie des revues résistantes proposée par Cariguel. Cf. Olivier Cariguel, *art. cit.*, p. 12.

⁶⁹ D'après ce que révèle la correspondance. Mais il n'est pas totalement exclu que ces retours positifs aient fait l'objet d'une sélection en vue de l'archivage, ou qu'ils répondent à la nécessité, pour les auteurs français, de s'assurer des débouchés de publication.

⁷⁰ Lettre de Maurice Chappaz à Pierrette Courthion, 23 janvier 1943. Archives d'État du Valais, Ms. Litt. 2, 7, Maurice Chappaz.

de l'anglais⁷¹. Pierre Seghers, dans son compte-rendu au sujet de la première année de *Lettres*, relève notamment le texte d'Eliot « ... dans l'excellente traduction due à Henri Fluchère... », la Glose de Ste-Thérèse d'Avila, « ... traduite (et comment) par R. Simond et Pierre-Jean Jouve... », et la « pénétrante étude » de Starobinski sur Kafka⁷². Guy Lévis Mano quant à lui, fait part de son impression aux Courthion depuis sa prison, et relève lui aussi les textes de Kafka : « L'esprit de la revue me plaît beaucoup – c'est vivant et actuel – Et j'ai aimé ce rappel de Kafka – Et en plus le plaisir perdu un peu pour moi – de feuilleter des pages bien présentées et imprimées »⁷³.

En plus de compliments ou de remerciements pour certaines traductions, les Courthion reçoivent des suggestions spontanées de traductions en vue de futurs numéros – notamment de la part de Georges Cattai, qui avance en novembre 1945 l'idée d'un numéro irlandais –, ainsi que la demande d'intercéder auprès d'un éditeur en faveur de la traduction d'un ouvrage sur la musique.

La fonction de relais traductif de *Lettres* est donc reconnue par ses contemporains dès la fin de la première année de parution de la revue, et à plus forte raison après la parution des deux numéros spéciaux consacrés respectivement à l'Angleterre et à l'Italie. À un moment où les régimes voisins tentent d'exercer leur contrôle sur les échanges littéraires et culturels, le choix de publier des traductions devient un acte de résistance, un « acte de refus » du totalitarisme au même titre que la publication de textes clandestins. En lançant une revue de poésie à vocation « internationale »⁷⁴ en 1943, il ne s'agit pas uniquement de combler le vide éditorial laissé par Paris, mais de recréer, en partie du moins, l'espace cosmopolite de dialogue et d'émulation artistique qu'offrait la ville aux artistes et intellectuels de tous horizons et de s'opposer aux doctrines uniques. La création de *Lettres* répond ainsi à l'ambition de relancer le dialogue artistique européen et, nous l'avons vu, de préparer l'après-guerre en amorçant une réflexion commune autour des fondements intellectuels, artistiques et sociétaux à donner à l'Europe à venir. L'entreprise s'inscrit dans la continuité d'une fonction de refuge éditorial, que la Suisse avait déjà revêtue à la fin du XIX^e siècle pour les réfugiés politiques allemands et italiens⁷⁵ et dans une tradition humaniste, revendiquée par ses acteurs, qui se trouvera par la suite au fondement des Rencontres internationales de Genève, lancées après la guerre et dans lesquelles plusieurs des intellectuels impliqués dans *Lettres* auront un rôle à jouer – notamment Marcel Raymond, Jean-Rodolphe de Salis et François Lachenal.

Enfin, il faut souligner que le succès de la revue *Lettres* et de son rôle en tant que « relais traductif » doit davantage à la spécificité du moment historique qui l'a vue naître, à la position politique et géographique particulière du pays ainsi qu'à l'engagement de certains acteurs individuels, qu'à la configuration plurilingue du pays et à une

⁷¹ Lettre d'Alex Comfort à Courthion, 21 juillet [1944]. Archives d'État du Valais, Ms. Litt. 2, 8, Alex Comfort.

⁷² Coupures de la critique publiée dans *Poésie* 43 au sujet de la première année de *Lettres*. Au dos d'un communiqué de presse non daté. Archives d'État du Valais, Ms Litt. 2, 28, Pierre Seghers.

⁷³ Lettre de Guy Lévis Mano à Pierrette Courthion, non datée, tampon postal du 22 janvier 1944. Archives d'État du Valais, Ms. Litt. 2/16, Guy Lévis Mano.

⁷⁴ Lettre de Jean-Rodolphe de Salis à Pierre et Pierrette Courthion, 9 novembre 1943. Archives d'État du Valais Ms Litt 2, 27, Jean-Rodolphe de Salis.

⁷⁵ François Vallotton, « La Suisse, un modèle éditorial spécifique? », in *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde. Du XVIII^e siècle à l'an 2000*, Presses de l'Université de Laval, Sainte-Foy, 2001, p. 283.

hypothétique « tradition » de la traduction. En revanche, l'idéal d'une Suisse gardienne de valeurs humanistes et carrefour international des idées que des revues comme *Lettres* ont contribué à nourrir, revêt, aujourd'hui encore, un rôle central dans la place importante occupée par la traduction littéraire dans le pays.

Bibliographie

Fonds d'archives

Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne (BCU)

- Revue *Lettres* (1943-1947), Genève, années 1943-1947.

Archives littéraires suisses (ALS)

- Jouve, Pierre-Jean à von Salis, Jean Rudolf. Correspondance, 1942.

Archives de l'État du Valais

- Maurice Troillet, 6. Correspondance Adressée à Maurice Troillet : Pierre et Pierrette Courthion
- Ms. Litt., 2. Correspondance de La Revue 'Lettres', à Genève : 111 Lettres adressées à Madame Pierrette Courthion, Fondatrice de la revue et rédactrice en chef, et à son mari Pierre Courthion, 1942-1947.
- Ms. Litt., 69/1. Correspondance adressée à Pierre Courthion et à sa famille, à Paris et ailleurs, par Maurice Chappaz, écrivain. Lettres, Cartes postales illustrées.

Sources imprimées

Jullien, Alexandre, *Catalogue des ouvrages de langue française publiés en Suisse : 1928-1945*. Genève: Société des libraires et éditeurs de la Suisse romande, 1948.

Liste Otto. *Ouvrages retirés de la vente par les éditeurs ou interdits par les autorités allemandes* (1940). Accessible en ligne via <http://gallica.bnf.fr>

Liste Otto. *Unerwünschte Literatur in Frankreich/Ouvrages littéraires non désirables en France*, 3^{ème} éd., 10 mai 1943. Accessible en ligne via <https://gallica.bnf.fr>

Littérature secondaire

Amrein, Ursula, „Los von Berlin!": *Die Literatur- und Theaterpolitik der Schweiz und das "Dritte Reich"*, Zürich, Chronos, 2004.

Bays, Florence, « *La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer* ». « *Lettres* » (1943-1947) : *une revue littéraire face aux événements*, Fribourg, mémoire de licence non publié (polycopié), 2001.

Benninger, Marc, *Albert Béguin et l'Allemagne : Un germaniste suisse confronté au nazisme (1935-1950)*, Fribourg, mémoire de licence non publié, 2001.

- Cariguel, Olivier, *Les Cahiers du Rhône dans la guerre (1941-1945) : la résistance du "glaive de l'esprit"*, Fribourg, Chaire d'histoire contemporaine de l'Université de Fribourg, 1999 (Aux sources du temps présent, vol. 4).
- Cariguel, Olivier, "Panorama et typologie des revues légales françaises sous l'Occupation", in *La revue des revues*, n°24, 1997, p. 7-18.
- Charrier, Landry, *La Revue de Genève, les relations franco-allemandes et l'idée d'Europe unie (1920-1925)*, Genève, Slatkine, 2009.
- Clavien, Alain, Gullotti, Hervé et Marti, Pierre, "La province n'est plus la province" : *Les relations culturelles franco-suisse à l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale (1935-1950)*, Lausanne, Antipodes, 2003.
- Clavien, Alain, François Vallotton, *Figures du livre et de l'édition en Suisse Romande (1750-1950) : Actes du colloque "Mémoire éditoriale" 1997*, Lausanne, Fondation Mémoire éditoriale, 1998, (Mémoire éditoriale, cahier n° 1).
- Collectif de recherche de l'Université et des musées lausannois, *19-39, la Suisse romande entre les deux guerres : peinture, sculpture, art religieux, architecture, céramique, photographie, littérature, musique, cinéma, radio, théâtre, fêtes*, Lausanne, Payot, 1986.
- Courthion, Pierre, *D'une palette à l'autre : mémoires d'un critique d'art*, Genève, La Baconnière, 2004.
- Dousse, Michel, Roth, Simon et Nicoulin, Martin, *Walter Egloff et la L.U.F. (1935-1953) : une librairie idéale, une aventure éditoriale*, Fribourg, Bibliothèque cantonale et universitaire, 1999.
- Fornerod, Françoise, *Lausanne, le temps des audaces: les idées, les lettres et les arts de 1945 à 1955*, Lausanne, Payot, 1993 (Territoires).
- Fouché, Pascal, *L'édition française sous l'Occupation : 1940-1944*, Paris, Université de Paris 7, 1987, (Bibliothèque de littérature française contemporaine de l'Université Paris 7, vol. 15-16).
- Francillon, Roger (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Genève, Zoé, 2015.
- Francillon, Roger, « La Suisse romande de la Seconde Guerre mondiale à la création du canton du Jura » in Roger Francillon (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Genève, Zoé, 2015, p. 761-771.
- Giboux, Audrey, « La fonction diplomatique de la traduction. Quelques tentatives de restauration d'une Europe des Lettres au début du XX^e siècle dans le domaine franco-germanique », in Ève de Dampierre, Anne-Laure Metzger, Vérane Partensky et Isabelle Poulin (dir.), *Traduction et partages. Que pensons-nous devoir transmettre ?*, Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne, 2012, p. 158-169.
- Guisan, Gilbert, Fornerod, Françoise et Grotzer, Pierre (dir.), *Marcel Raymond, Albert Béguin. Lettres 1920-1957*, Lausanne/Paris, La Bibliothèque des arts, 1976, (Publications du centre de recherches sur les lettres romandes).
- Graf, Marion, « La poésie en Suisse romande », in Roger Francillon (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Genève, Zoé, 2015, p. 813-829.
- Grotzer, Pierre et Fornerod, Françoise, *Albert Béguin, Gustave Roud. Lettres sur le romantisme allemand*, Lausanne, Études de lettres, 1974.
- Hauser, Claude, *Aux origines intellectuelles de la question jurassienne : culture et politique entre la France et la Suisse Romande (1910-1950)*, Courrendlin, Communication jurassienne et européenne (CJE), 1997.

- Hausmann, Frank-Rutger, *“Auch im Krieg schweigen die Musen nicht”: Die deutschen wissenschaftlichen Institute im zweiten Weltkrieg*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2002, (Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte, Bd.169).
- Hobsbaum, Peter, « Roy McFadden. Obituary », in *The Independent*, 17 septembre 1999, consultable en ligne <https://www.independent.co.uk> (dernière consultation le 27.08.2018).
- Jost, Hans Ulrich, *Politik und Wirtschaft im Krieg. Die Schweiz 1938-1948*, Zurich, Chronos, 1998.
- Kalinowski, Isabelle, « Les limites du champ littéraire national : l'exemple de la réception de Hölderlin en France sous l'Occupation (1939-1945) », in Michael Einfalt et Joseph Jurt (dir.), *Le texte et le contexte. Analyses du champ littéraire français (XIX^e-XX^e siècle)*, Berlin, A. Spitz, 2002, p. 275-300.
- Kopp, Robert, et de Roux, Dominique, *Pierre-Jean Jouve*, Paris, éd. de l'Herne, 1972, (Les Cahiers de l'Herne, 19).
- Lachenal, François, *Éditions Des Trois Collines. Genève-Paris*, Paris, IMEC Éditions, 1995, (L'édition Contemporaine).
- Leward, Patricia et Strang, Colin (dir.), *Poems of this War*, Cambridge, Cambridge University Press, 1942.
- Lombez, Christine (dir.), *Traducteurs dans l'histoire, traducteurs en guerre*, *Atlantide* n°5, 2016, <http://atlantide.univ-nantes.fr>
- Lombez, Christine, « Translating German Poetry into French under the Occupation. The example of R. Lasne's and G. Rabuse's Anthology », in Teresa Seruya, Lieven D'Hulst, Alexandra Assis Rosa, Maria Lin Moniz, (dir.), *Translation in Anthologies and Collections (19th and 20th Centuries)*, vol. 107, Amsterdam; Philadelphia, John Benjamins, 2013, (« Benjamins Translation Library »), p. 205-216.
- Lombez, Christine, « D'une anthologie à l'autre : que transmettre de la poésie allemande en français pendant/après l'Occupation ? », in Ève de Dampierre, Anne-Laure Metzger, Véronique Partensky et Isabelle Poulin (dir.), *Traduction et partages. Que pensons-nous devoir transmettre ?*, Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne, 2012, p. 179-189.
- Omlin, Sibylle et Gaillard, Ursula, *L'art en Suisse au XIX^e et au XX^e siècle : la création et son contexte*, Zurich, Pro Helvetia, 2004.
- Papilloud, Véronique, *L'édition romande pendant la Deuxième Guerre mondiale*, Fribourg, Mémoire de licence non publié (polycopié), 1991.
- Roth, Simon et Vallotton, François, « L'édition romande de 1920 à 1970 » in *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Genève, Zoé, 2015, p. 782-786.
- Roth, Simon, « Alexandre Jullien, censeur du livre en Suisse romande (1939-1945) », in Alain Céavien et François Vallotton, *Figures du livre et de l'édition en Suisse Romande (1750-1950) : Actes du colloque “Mémoire éditoriale” 1997*, Lausanne, Fondation Mémoire éditoriale, 1998, (Mémoire éditoriale, cahier n°1), p. 83-98.
- Sapiro, Gisèle. *La guerre des écrivains : 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999, (Histoire de La Pensée).
- Starobinski, Jean. « L'école de Genève, de la traduction à la critique », in Marion Graf (dir.), *L'écrivain et son traducteur*, Genève, Zoé, 1998, p. 261-264.

- Tautou, Alexis, « Traduire et éditer Rainer Maria Rilke sous l'Occupation », in Christine Lombez (dir.), *Traducteurs dans l'histoire, traducteurs en guerre*, Atlantide, n°5, 2016, p. 43-64, <http://atlantide.univ-nantes.fr>
- Tambimuttu, M.J., *Poetry in War Time*, London, Faber and Faber, 1942.
- Vallotton, François, « La Suisse, un modèle éditorial spécifique ? », in Jacques Michon et Jean-Yves Mollier (dir.), *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde. Du XVIII^e siècle à l'an 2000*, Presses de l'Université de Laval, Sainte-Foy, 2001, p. 280-288.
- Vignale, François, *La revue "Fontaine" : poésie, résistance, engagement : Alger 1938 - Paris 1947*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.
- Zbinden, Jürg, *Sternstunden oder verpasste Chancen: Zur Geschichte des Schweizer Buchhandels 1943-1952*, Zürich, Chronos, 1995.
- s.a., *Les éditions GLM : 1923-1974 : Bibliographie*, Paris, Bibliothèque nationale, 1981.

Autres ressources

- Dictionnaire historique de la Suisse (DHS), version en ligne, <http://www.hls-dhs-dss.ch>
- Catalogue général en ligne de la Bibliothèque nationale de France, <http://catalogue.bnf.fr>
- Base de données en ligne de la Bibliothèque nationale de France, <http://data.bnf.fr>
- Catalogue collectif du réseau des bibliothèques de Suisse occidentale (rero), <http://opac.rero.ch>
- Catalogue général des éditions GLM, accessible en ligne, <http://www.guylevismano.com>
- Répertoire des sommaires de la revue *Fontaine*, accessible en ligne, <http://www.revues-litteraires.com>

Annexe 1 – Sommaires de l'année 1943

Lettres n°1	
Sonnets	Don Luis de Góngora y Argote Trad. par Rolland-Simon et Pierre-Jean Jouve
Introduction à la poésie de l'évènement	Jean Starobinski
Repos du voyageur L'Ange	Pierre Emmanuel
Jean Arthur Rimbaud	Pierre-Jean Jouve
Œuvre Peinte de Balthus	(hors texte)
Maison divine	Georges Haldas
Mensonge de la sérénité L'Isaïe sculpté de Souillac	Pierre Courthion
Trois poèmes	Claude Aubert
Poèmes	Aloys Bataillard
Nécessité d'une musique contemporaine	Frank Martin
Notes	
Lettres n°2	
Les Saintes-Maries-de-la-Mer À une Soie	Pierre-Jean Jouve
Captif de ton jour et captif de ta nuit	Jean Garamond
Lettre de femme	Anonyme
Rousseau et la figure de l'amour	Marcel Raymond
Icare	Marc Eigeldinger
Dessin de René Auberjonois	(hors texte)
Je continue d'errer	Maurice Chappaz
Fleurs	Ventura Gassol
Meurtre dans la cathédrale	T.S. Eliot, trad. par Henri Fluchère
Notes	
Lettres n° 3	
La France debout	Pierre Courthion
Deux Journées de Paris	Jean-Rodolphe de Salis
Complainte	Chrétien de Troyes
Chants de la Liberté	Pierre-Jean Jouve
À Hölderlin	Pierre Emmanuel
Léon Bloy	Albert Béguin
L'étranger	Daniel Simond

Le nouveau jour	Yves Brainville
Mallarmé et les mystiques	Georges Cattaui
Lettres n°4	
Glose	Sainte Thérèse d'Avila, trad. de Rolland-Simon et Pierre-Jean Jouve
Critique de la poésie	Paul Eluard
Un temps de la vie Province avenir	Georges Haldas
Cantique à l'Ève future	Jean Vogel
Noir sur noir	Paul Alexandre
Avec sa vérité	Pierre Seghers
Aubretia	Ventura Gassol
Poèmes	Anne Perrier
Soir/Gratter la terre/La bouteille	Claude Aubert
Figure de Franz Kafka	Jean Starobinski
La muraille de Chine/A cheval sur le seau à charbon	Franz Kafka, trad. de Jean Starobinski
Lettres n°5	
Quatre textes de Pierre-Jean Jouve	
Delacroix (essai)	Pierre-Jean Jouve
Les Allées/Ah bien sombre...	Pierre-Jean Jouve
Le Pape et l'Hétaïre	Pierre-Jean Jouve
Le Progrès d'une œuvre	Georges Haldas
Paradis perdus	Louis Parrot
Lettres n° 6	
Différence	Gustave Roud
Ad me ipsum	Hugo von Hofmannsthal, trad. de Geneviève de Tonnac-Villeneuve
Variations	Clarisse Francillon
Gabe, Médore et Véra	Maurice Chappaz
Ils...	Paul Eluard
Jour nuit soleil et arbres	Jean Tardieu
Le silence	Pierre Seghers
Mai 1940	Jean-Rodolphe de Salis

Annexe 2 – Traductions parues dans la revue *Lettres*

Auteur	Titre de la traduction	Traducteur (s)
	1943	N°1
Don Luis de Góngora y Argote	Sonnets	Rolland-Simon et Pierre-Jean Jouve
	1943	N°2
T.S. Eliot	<i>Meurtre dans la Cathédrale</i>	Henri Fluchère
Ventura Gassol	<i>Fleurs</i>	Ventura Gassol
	1943	N°3
-	-	-
	1943	N°4
Sainte Thérèse d'Avila	<i>Glose</i>	Rolland-Simon et Pierre-Jean Jouve
Franz Kafka	<i>La Muraille de Chine</i>	Jean Starobinski
	<i>À Cheval sur le Seau à Charbon</i>	
	1943	N°5 (octobre)
-	-	-
	1943	N°6
Hugo von Hoffmannsthal	<i>Ad me ipsum</i>	G. de Tonnac-Villeneuve
	1944	N°1 (n° anglais)
Kathleen Raine	<i>Angélus</i>	Yvette et Georges Haldas
Théodore Roethke	<i>Élégie</i>	Idem
Emmanuel Litvinoff	<i>Cela seulement Seigneur</i>	Idem
Clive Samson	<i>Vacances de septembre</i>	Idem
Roy McFadden	<i>Poème de ce temps</i>	Idem
N.K. Cruickshank	<i>Portrait</i>	Idem
Margery Smith	<i>Paix</i>	Idem
Dylan Thomas	<i>Crucifixion</i>	Hélène Bokanowski
Alex Comfort	<i>Peur de la Terre</i>	Yvette et Georges Haldas
	<i>Cave</i>	
	<i>L'Atoll spirituel</i>	
Alex Comfort	<i>Pour dormir maintenant</i>	Ventura Gassol et Claude Wild
	1944	N°2
T.S. Eliot	<i>East Coker</i>	Roger Montandon
	1944	N°3
Heinrich Wölfflin	<i>Classique et Baroque</i>	Claire et Marcel Raymond
Gertrude Stein	<i>Est morte</i>	Baronne d'Aiguy
	1944	N°4 (n° italien)
Umberto Saba	<i>Fruits – Légumes</i>	Guglielmo Alberti
Aldo Palazzeschi	<i>Les Deux Roses</i>	Jean Vogel
Dino Campana	<i>Chant de Ténèbre – Images du Voyage et de la Montagne</i>	Armand et Béatrice Mastrangelo
Vincenzo Cardarelli	<i>Été – Passage Nocturne</i>	Guglielmo Alberti
Giuseppe Ungaretti	<i>La Mort méditée (Chants V et VI)</i>	Pierre-Jean Jouve
Riccardo Bachelli	<i>« Anno Nuovo »</i>	Guglielmo Alberti

Eugenio Montale	<i>Correspondances – Bateaux sur la Marne – La Maison des Douaniers – L'Arche</i>	Pierre-Jean Jouve et Alberto Vigevani, Pierre Courthion et Silvio d'Arco Avalor, Gilberto Rossa
Salvatore Quasimodo	<i>Cavales des Volcans et des Lunes</i>	Georges Cattaui
Sandro Penna	<i>Fantaisie pour un Début de Printemps</i>	Guglielmo Alberti
Alfonso Gatto	<i>Oubli</i>	Jean Vogel
Mario Luzi	<i>Patio</i>	Georges Cattaui
Elio Vittorini	<i>Nom et Larmes</i>	Armand et Béatrice Mastrangelo
	1944	N°5
-	-	-
	1944	N°6
Antonio Machado	<i>Deux Poèmes Castillans</i>	Ventura Gassol
Elio Vittorini	<i>Solo de Radio</i>	Jean Rousset
	1945	N°1
Franz Kafka	<i>Le Retour au Foyer – Le Pont</i>	Jean Starobinski
	1945	N°2
Gabriela Mistral	<i>Boire – L'étrangère</i>	Roger Caillois
Pablo Neruda	<i>Barcarolle – Seule la mort</i>	Nathalie Monauprince
Delmira Agustini	<i>L'Ineffable</i>	Ventura Gassol
	1945	N°3
Eugenio Montale	<i>Dora Markus – Eastbourne – L'orage</i>	Silvio d'Arco Avalor, S. Hotelier
Henry Miller	<i>Vive la France</i>	Jeanne-Marie Rivet
	1945	N°4 (n° autrichien)
Paul Klee	<i>Fragment d'un « Journal »</i>	Jean Rousset
Catharina Regina von Greiffenberg	<i>Pour le Repos de la Nuit</i>	Jean Rousset
Franz Grillparzer	<i>La conception française en littérature</i>	Jean Hutter
Rainer Maria Rilke	<i>Sur l'Allemagne, échange de lettres avec Lisa Heise</i>	Jean Rousset
Hugo von Hofmannsthal	<i>Rencontres à Venise</i>	Jean Starobinski
Adalbert Stifter	<i>Éclipse totale sur Vienne</i>	Jean-Jacques Majal
Soyfer Jura	<i>Camps de concentration</i>	Alfred Frisch, Pierre Courthion
Adolf Unger	<i>Poèmes de captivité</i>	Jean Rousset
Robert Musil	<i>Trop de gaieté</i>	Jean Rousset
Georg Trakl	<i>Poèmes</i>	Jean Rousset
Jacob Haringer	<i>La fenêtre</i>	Jean Rousset
Johann Nestroy	<i>Aphorismes</i>	Jean Rousset
Karl Kraus	<i>Apocalypse</i>	J.S. (Jean Starobinski?)
	1945	N°5
Dylan Thomas	<i>Poème en Octobre</i>	Hélène Bokanowski
Elio Vittorini	<i>Les Hommes et les Autres (fragment)</i>	Armand et Béatrice Mastrangelo
	1945	N°6
-	-	-
	1946	N°1
Friedrich Hölderlin	<i>La Migration</i>	Gustave Roud

	1946	N°2
Federico Garcia Lorca Eugenio Montale	<i>Noël sur l'Hudson</i> <i>Le Balcon – Réjouis-toi si le vent – Presque une phantasie</i>	Guy Lévis Mano Georges Brazzola
	1946	N°3
W.B. Yeats Alexandre Chiriaewetz	<i>L'indien parle a son amour – L'île lacustre d'Innisfree – L'Aube – Le Grand testament</i> <i>Le glossaire paysan</i>	Georges Cattai, Hélène Bokanowski Hélène Tateosoff
	1946	N°4
César Vallejo Ben Jafacha, Abu Salt Umayya, Ben Abi-l-Haytam, Ben Said al Magribi	<i>Hymne aux volontaires de la République</i> <i>Quatre poèmes arabo-andalous</i>	Guy Lévis Mano Ventura Gassol
	1947	
Pas indiqué Lewis Carroll	<i>Hymne véridique à Pouroucha (L'homme)</i> <i>La chasse au Snark (extraits)</i>	W. Borgeaud Florence Gilliam, Guy Lévis Mano

1943

UN TOURNANT POUR L'AKTION ÜBERSETZUNG ?
OTTO ABETZ ET L'ORGANISATION DES TRADUCTIONS DE L'ALLEMAND

Michaela Enderle-Ristori

Université de Tours



Résumé : Notre contribution se concentre sur le rôle d'Otto Abetz, ambassadeur d'Allemagne à Paris, dans l'organisation des traductions de l'allemand en français, notamment dans le programme qu'il avait initié dès janvier 1941 sous le nom d'*Aktion Übersetzung*. Davantage que la presse que les Français savaient étroitement surveillée, c'est le livre qui était aux yeux d'Abetz le média à privilégier pour qui voulait gagner l'adhésion du peuple français à la politique du Reich. Assisté du directeur de l'Institut allemand, Karl Epting, et d'un Comité de traduction franco-allemand, Abetz fit établir une liste de près de 500 ouvrages dont la moitié auraient effectivement été traduits jusqu'au milieu de l'année 1943, contre environ 300 ouvrages traduits pour l'ensemble de la période de l'Occupation. L'*Aktion Übersetzung* aurait donc connu un net ralentissement entre 1942 et 1943, lequel coïncida avec le rappel temporaire à Berlin, de Karl Epting suivi par celui d'Otto Abetz, sous le feu des critiques de la *Propaganda-Abteilung* parisienne comme de son propre ministre de tutelle, Joachim von Ribbentrop. Dans quelle mesure cette situation conflictuelle eut-elle des conséquences sur la politique culturelle menée à Paris, notamment en matière de traductions ? Dans un premier temps, nous établirons le bilan bibliométrique des traductions de l'allemand parues en 1943 (et donc préparées en 1941-1942, sous la houlette d'Abetz) ; dans un deuxième temps, nous mettrons l'accent sur la traduction de quelques ouvrages ou auteurs « non désirés » ou peu appréciés par Berlin. Ce double bilan confirmera la divergence de vues entre Paris et Berlin : il n'y aurait donc pas eu une, mais des politiques allemandes en matière de traduction ou, pour le moins, un inflexionnement de la stratégie entre 1942 et 1943.

Mots-clés : politique culturelle, traduction, Occupation, Collaboration, Otto Abetz.

Abstract: This contribution discusses the role played by Otto Abetz, the German ambassador to Paris, in organizing translations from German into French, particularly in the program launched as early as January 1941 under the name *Aktion Übersetzung*. Rather than focusing on the press, which the French knew was under close surveillance, Abetz favoured books as the prime medium for swaying the French people in favour of the Reich's policies. With the help of Karl Epting, the head of the German Institute, and a Franco-German translation committee, Abetz drew up a list comprising nearly 500 works. It is estimated that half of these had been translated by mid-1943, out of around 300 translated books for the entire period of the Nazi occupation of France. It may

therefore be surmised that the Aktion Übersetzung floundered between 1942 and 1943, a moment when Karl Epting was temporarily called back to Berlin, only to be followed by Otto Abetz. The latter was then the butt of criticism from both the Propaganda-Abteilung in Paris and Joachim von Ribbentrop, the minister who had direct authority over him. To what extent did such a tense situation bear on the cultural policy led in Paris at that juncture, particularly regarding translations? My answer to this question will be twofold. First, I will present a bibliometric report of all translations from German published in 1943 (which were, presumably, prepared in 1941-1942, under the aegis of Abetz). Then, I will address the translations of certain “unsuitable” books or authors which Berlin disapproved of. This cross perspective will confirm the existence of diverging views between Paris and Berlin, proving that instead of just one, there may have been several German policies with regards to translation, or at least a shift in strategy between 1942 and 1943.

Keywords: cultural policies, translation, Occupation, Collaboration, Otto Abetz.

Début 1943, la France s'apprêta à vivre sa quatrième année d'Occupation. L'uniforme vert-de-gris des soldats de la Wehrmacht fit alors partie des scènes de la vie quotidienne, de même que l'étoile jaune dont le port fut imposé aux citoyens juifs en juin 1942. Le territoire national, après avoir été divisé en une zone nord, occupée, et une zone sud dite « libre », parut également avoir retrouvé un semblant de « normalité » depuis que les Allemands avaient franchi la ligne de démarcation, en novembre 1942, pour désormais soumettre la France entière à leur diktat. Début 1943, le Haut commandement de la Wehrmacht parut alors bien installé, exerçant une pression implacable sur le gouvernement fantoche de Vichy afin d'en obtenir main-d'œuvre et matières premières, nécessaires à la poursuite d'une guerre meurtrière engagée à l'Est depuis 1941 : « la Relève » (expression euphémique désignant l'échange de prisonniers de guerre contre des travailleurs volontaires, au taux d'un contre trois) fit place dès février 1943 au Service de Travail obligatoire (STO) et les convois de Juifs – étrangers d'abord, puis français – continuèrent à rouler vers leur funeste destin.

Pourtant, le tournant de l'année 1942-1943 devait augurer d'une bien mauvaise passe pour ce Troisième Reich qui se voulait millénaire, avec la capitulation, le 30 janvier 1943, de la 6^e armée allemande devant Stalingrad. Ce fut en quelque sorte le début de « la fin des haricots », selon le constat désabusé de Pierre Drieu la Rochelle qui, à la fin 1942, avec les revers de fortune subis par l'Allemagne, vit s'effondrer ses espoirs de marquer durablement la littérature française à la tête de la plus prestigieuse de ses revues, la *Nouvelle Revue Française*. Après la mise sous séquestre de la maison Gallimard au début de l'Occupation, la NRF avait pu reparaître le 1^{er} décembre 1940, avec l'autorisation des Allemands qui avaient imposé Drieu comme homme de confiance et nouveau directeur, en lieu et place de Jean Paulhan. Mais deux années plus tard, dans un retentissant article, Drieu fit publiquement part de ses doutes et soupesa les conséquences de son propre engagement d'écrivain, entrevoyant « la mort au bout de ses paroles »¹. Après que de

¹ Pierre Drieu La Rochelle, « La fin des haricots », NRF, 30^e année, n°346, 1^{er} décembre 1942, p. 744-751, ici p. 748.

nombreux auteurs eurent quitté la revue, et se voyant de plus en plus isolé, il s'interrogea, en janvier 1943, sur le sens de son entreprise à l'heure où le « dernier rempart » de liberté que constituait l'hitlérisme à ses yeux, se brisait sous les coups portés par les Soviétiques².

Visiblement préoccupé par une possible défection de l'un des partisans les plus résolus de la collaboration intellectuelle, l'Allemand Gerhard Heller n'était pas sans ignorer les doutes que nourrissait Drieu :

[Drieu] n'avait plus le moral, persuadé, dès cette époque, de la défaite à venir des Allemands. Il est vrai aussi que la revue était devenue bien mauvaise, y compris par le papier et la qualité d'impression qui s'étaient l'un et l'autre brutalement détériorés avec le numéro de juin 1942.³

Venant de Heller, cette remarque valait aveu d'impuissance des Allemands, incapables dès lors d'offrir à un auteur et à une revue jugés des plus stratégiques les moyens d'œuvrer dans le sens voulu par le Reich⁴. Car Heller, très lié à Drieu par ailleurs, était chargé de la censure littéraire à la Propaganda-Staffel de Paris, où il avait également la main haute sur la distribution de papier. Dès lors, l'aveu de Heller ne signifiait-il plus globalement la reconnaissance de l'incapacité croissante des Allemands à s'agréger, par des mesures de propagande et de soutien bien ciblées, les têtes pensantes d'une nation qui commençait alors à douter des avantages de la collaboration ? À l'instar de Drieu (qui finit par se retirer de la NRF en juin 1943, provoquant ainsi l'arrêt de la revue⁵), la collaboration intellectuelle aurait-elle donc marqué le pas dès le début de l'année 1943 ?

C'est qu'il y eut au moins deux tendances dans ce que nous nommerons ici par commodité de langage *la collaboration*⁶ : l'une rassemblant tous ceux qui, dès 1940 (voire avant), étaient convaincus de la nécessité d'une révolution nationale, à mener de concert avec l'Allemagne hitlérienne et l'autre, rassemblant une majorité de personnes gagnées à cette cause par un inlassable effort de persuasion et de propagande, parfois aussi par l'octroi de postes et d'avantages matériels. Parmi les artistes et intellectuels par exemple, ils furent nombreux à s'être laissé séduire par des contrats et des voyages à Berlin ou à Weimar, quand ce n'étaient pas tout simplement des *imprimatur* concédant la publication d'ouvrages en France ou – plus rarement encore – en Allemagne, par le biais de la

² Pierre Drieu La Rochelle, « Bilan », *NRF*, 31^e année, n°347, 1^{er} janvier 1943, p. 103-111, ici p. 106. – Voir aussi Julien Hervier, « Drieu et la NRF », in *La Place de la NRF dans la vie littéraire du XX^e siècle : 1908-1943*. Textes réunis par Robert Kopp, Gallimard, 2009, p. 477-534.

³ Gerhard Heller (avec le concours de Jean Grand), *Un Allemand à Paris*, Éd. du Seuil, 1981, p. 51.

⁴ On peut rappeler cette remarque d'Otto Abetz, rapportée par G. Heller : « Il y a trois grandes puissances en France : le communisme, la grande banque et la NRF » (G. Heller, *Un Allemand à Paris*, *op. cit.*, p. 41 et sq.).

⁵ Gisèle Sapiro, « Un héritage symbolique détourné ? *La Nouvelle Revue Française* des années noires », *Études littéraires*, vol. 40, n° 1, hiver 2009, p. 97-117 (diffusion numérique 1^{er} septembre 2009, <http://id.erudit.org>, consulté en mai 2016).

⁶ Comme Pascal Ory l'avait formulé de manière très tranchée : « Tous les fascistes français de 1940 ne jouèrent pas la carte de la collaboration, mais tous les collaborationnistes de 1944 étaient devenus fascistes. » (Pascal Ory, *Les collaborateurs. 1940-1945*, Le Seuil coll. « Points », 2^e éd. 1980, p. 271).

traduction⁷. Mais inversement, quel intérêt le public français – et les intellectuels en premier – pouvaient-ils avoir à voir traduits dans leur langue des auteurs allemands ? Les représentants les plus illustres de la culture allemande – les Heine, Marx, Freud, Einstein, Kafka ou les frères Mann – étaient interdits en Allemagne et, par voie de conséquence, en France occupée. Restait alors l'opportunité, pour les partisans de la collaboration, de lire enfin les idéologues nazis dans le texte, et pour d'autres – la majorité sans doute – la possibilité de se familiariser avec les auteurs censés incarner l'esprit de cette nouvelle Allemagne qu'ils connaissaient à peine, ou qu'ils avaient cherché à ignorer au cours de la décennie précédente, leur préférant les auteurs représentatifs de la République de Weimar ou les classiques.

Or, l'enjeu principal de la propagande allemande consistait précisément à provoquer l'adhésion des Français à l'idéologie nazie au moyen d'un succédané de culture allemande savamment distillé – tout en soutenant par ailleurs les tendances intrinsèquement françaises compatibles avec cet objectif. À cet effet, les Allemands avaient mis en place une structure complexe destinée à contrôler la vie intellectuelle française, à commencer par l'édition et la traduction de livres ; structure impliquant plusieurs institutions concurrentes, notamment les services de la Propagande et l'ambassade, institutions rivales qui se disputaient influences et compétences.

QUAND LES SERVICES ALLEMANDS SE FONT LA GUERRE

Installée à Paris, la Propaganda-Abteilung (Section de propagande) dépendait de l'état-major du Commandant militaire allemand en France (*Kommandostab des Militärbefehlhabers Frankreich*), le général Otto von Stülpnagel⁸. Pour autant, elle recevait ses consignes directement de Berlin, du ministère de la Propagande du Reich, dirigé par Joseph Goebbels. Chargée dans un premier temps de l'encadrement des soldats de la Wehrmacht stationnés en France, la Propaganda-Abteilung avait tôt fait d'étendre ses compétences dans le domaine civil, exerçant notamment le contrôle des imprimés (presse, édition), de la radiodiffusion, du théâtre et du cinéma *via* ces deux leviers extrêmement puissants qu'étaient la distribution de papier et la censure. S'ajoutaient à ces fonctions la menée d'une propagande active auprès de la population française ainsi que des missions ponctuelles mais néanmoins prestigieuses auprès des milieux intellectuels et artistiques français telles que l'organisation d'expositions, de voyages, etc.

Dirigée par le major Heinz Schmidtke, la Propaganda-Abteilung s'était établie à l'hôtel Majestic⁹, siège du commandement militaire, et disposait d'antennes régionales – les Propaganda-Staffeln – implantées en zone nord (Gross-Paris, Saint-Germain, Dijon, Bordeaux) puis, après 1942, à Lyon également. Sa section littéraire (Gruppe Schrifttum) dirigée par Walter Schulz fut notamment chargée de négocier avec le syndicat des éditeurs la convention de censure du 28 septembre 1940, puis l'application des fameuses « listes Otto » que nous commenterons plus loin. Dans la capitale même, les services de la

⁷ Voir François Dufay, *Le Voyage d'automne. Octobre 1941, des écrivains français en Allemagne*, Plon, 2000 ; Gilles Ragache / Jean-Robert Ragache, *La Vie quotidienne des écrivains et des artistes sous l'Occupation 1940-1944*, Hachette, 1988.

⁸ Le 20 février 1942, il fut remplacé par son cousin, le général Carl Heinrich von Stülpnagel, qui sera impliqué dans l'attentat contre Hitler, le 20 juillet 1944.

⁹ Situé au 19, avenue Kleber dans le 16^e arrondissement de Paris.

Propaganda-Abteilung étaient assistés de ceux de la Propaganda-Staffel parisienne¹⁰, avec à la tête de sa section littéraire, le lieutenant Gerhard Heller, responsable du contrôle de l'édition¹¹. Cette superposition des structures centrale et régionale n'allait cependant pas sans provoquer des tensions internes entre services de propagande, tensions exacerbées par le fait qu'il leur fallait composer avec un autre grand service, l'Ambassade, rattachée au ministère des Affaires étrangères sous l'égide de Joachim von Ribbentrop. Installé dans l'imposant Hôtel de Beauharnais au 78, rue de Lille, l'ambassadeur Otto Abetz entendait bien damer le pion à la Propaganda (en juillet 1942 d'ailleurs, il allait obtenir la dissolution de la Propaganda-Staffel parisienne dont une partie du personnel – Heller en particulier – intégra le service culturel de l'ambassade). Fort de ses liens très anciens avec des milieux français pro-allemands – en 1930, Abetz avait été le principal instigateur du Cercle de Sohlberg – et grâce aussi à ses liens avec Ribbentrop qui, dès 1935, l'avait chargé des relations avec la France et amené à fonder, avec Fernand de Brinon¹², le *Comité France-Allemagne* devenu le creuset de la collaboration franco-allemande –, Abetz fut nommé Ambassadeur d'Allemagne à Paris le 1^{er} août 1940. Selon les convictions d'Abetz, la collaboration intellectuelle avec l'Allemagne n'était guère plus qu'un mirage et le « partenariat » franco-allemand, le moyen de masquer le fait brut de l'Occupation. Une source importante nous est fournie par le texte d'un mémorandum rédigé par Abetz le 30 juillet 1940, soit la veille de sa rencontre avec Hitler à Berchtesgaden et l'avant-veille de sa nomination comme ambassadeur : « Une partie des personnalités et mouvements politiques doit être maintenue dans l'espoir ou l'illusion d'une entente ultérieure avec l'Allemagne¹³ », y écrivit Abetz. Exposant à Hitler sa stratégie qui consista à enrayer la vie culturelle française et à la supplanter par des productions allemandes, Abetz

(...) y plaid[a] pour une permanente mise sous protection allemande de la France, en vue de son intégration comme pays satellite dans l'espace sous domination allemande. Mais il fa[llait] préparer l'opinion publique à cet objectif. Pour ce faire, il fournit des idées très précises qui se situ[er]ent principalement sur le terrain de la propagande : parmi elles figur[a] la fondation d'un institut culturel allemand à Paris, entretenant des filiales en province et jouissant de larges compétences dans le système d'enseignement français. Y figur[a] également une prise d'influence dans le monde du film, du livre et du théâtre. Cette prise d'influence d[evait] se faire de manière dissimulée ; il fa[llait] notamment se garder de prononcer le terme de 'supériorité', voire de 'domination' allemande. Ce qui p[ouvait] être facilement évité en remplaçant 'Allemagne' par 'nouvelle Europe guidée par celle-ci'.¹⁴

¹⁰ Sise 52, av. des Champs Elysées, elle était dirigée par le Sonderführer Friedhelm Kaiser.

¹¹ Heller eut deux collaborateurs, « tous les deux romanistes, le Sonderführer Hans Hauswald et l'adjudant-chef Weishaupt ». (Gerhard Heller, *Un Allemand à Paris*, op. cit., p. 28).

¹² Sous l'Occupation, Fernand de Brinon sera nommé délégué général du gouvernement de Vichy auprès du Commandant militaire allemand en France (MBF), fonction qui fait de lui une fois de plus le corollaire d'Abetz, devenu ambassadeur auprès de Vichy.

¹³ Barbara Lambauer, *Otto Abetz et les Français ou L'Envers de la Collaboration*, Fayard, 2001, p. 177 et sq.

¹⁴ Barbara Lambauer, « Otto Abetz, inspirateur et catalyseur de la collaboration culturelle », in Albrecht Betz / Stephan Martens (dir.), *Les Intellectuels et l'Occupation 1940-1944*, Éd. Autrement, 2004, p. 64-89, ici p.75. – Voir aussi Eckard Michels, *Das deutsche Institut in Paris 1940-1944. Ein Beitrag zu den deutsch-französischen*

Aussitôt nommé ambassadeur, Abetz s'employa à réaliser ses projets en créant deux services placés sous son autorité : un service d'information dirigé par le conseiller de légation Dr. Rudolf Rahn¹⁵, chargé d'orchestrer l'opinion française en coulisses, et un service culturel agissant au grand jour autour d'un institut installé avec fastes dans les locaux de l'ancienne ambassade de Pologne (Palais Talleyrand) au 57, rue Saint-Dominique. Créé le 1^{er} septembre 1940, l'Institut allemand fut placé sous l'autorité de Karl Epting, directeur du service culturel de l'ambassade, ancien directeur de 1934 à 1939 de l'Office d'échanges universitaires allemand (DAAD) à Paris et tout comme Abetz, excellent connaisseur de la vie culturelle française.

Sans jamais se démarquer des intérêts allemands, les services d'Abetz cherchèrent donc à contrer l'influence de la Propaganda-Abteilung par des choix stratégiques sensiblement différents. Ainsi, les fameuses « listes Otto » répertoriant auteurs et ouvrages proscrits (dont l'appellation renvoyait probablement à Otto Abetz), furent de fait diffusées par la Propaganda-Abteilung et la Propaganda-Staffel, celles-ci assumant leur rôle officiel d'organes de répression et de contrôle auprès des éditeurs et des bibliothèques français. Émises en trois versions successives, ces listes d'ouvrages proscrits ou retirés de la vente furent avalisées par le Syndicat national de l'édition en contrepartie de l'autorisation à poursuivre une activité éditoriale sous étroite surveillance. Une première liste de septembre 1940 portant sur 135 éditeurs, ciblait quelque 1060 ouvrages jugés « anti-allemands », ou rédigés par des auteurs juifs ou communistes (incluant notamment les auteurs antinazis qui avaient été traduits en français avant 1940)¹⁶ ; une deuxième liste de juillet 1942 interdisait quelque 1170 ouvrages de 156 éditeurs, incluant des ouvrages récents traduits de l'anglais et du polonais¹⁷. Une troisième liste enfin, publiée pour le dixième anniversaire des autodafés en Allemagne, était classée par auteurs et visait 943 titres de 706 auteurs (dont 41 se voyaient la totalité de leur œuvre interdite) ; en annexe, elle comportait une liste de 739 « écrivains juifs de langue française », pareillement interdits¹⁸. Ainsi Abetz réussit-il à faire endosser à la Propaganda-Abteilung une opération assurément impopulaire qui toucha non seulement le monde de l'édition, mais également les bibliothèques, les listes Otto servant d'instruction à l'« épuration » et au pillage de ces dernières. Comme l'avait noté Pascal Fouché, « à la Libération, une enquête faite à la demande de la Préfecture de la Seine [devait] estimer[r] à 2 150 000 le nombre d'ouvrages saisis représentant 30 millions de francs » à l'époque¹⁹.

En revanche, Abetz réussit à attacher son nom à une entreprise à visée inverse, la promotion de livres, par la création d'une Commission franco-allemande des traductions, pilotée par le fidèle Karl Epting. Réunie le 12 décembre 1940 pour une première rencontre informelle, cette commission réunissait outre Epting et son adjoint Karlheinz

Kulturbeziehungen und zur auswärtigen Kulturpolitik des Dritten Reiches, Stuttgart, F. Steiner, 1993, p. 59, qui a le premier exhumé ce document.

¹⁵ Son service fut installé avenue Charles Floquet, dans l'ancienne ambassade tchécoslovaque.

¹⁶ *Liste Otto I. Ouvrages retirés de la vente par les éditeurs ou interdits par les autorités allemandes*, 28 septembre 1940, reproduite dans Pascal Fouché, *L'Édition française sous l'Occupation 1940-1940*, Bibliothèque de Littérature française contemporaine / Université Paris 7, 1987, vol. 1, p. 291-305.

¹⁷ *Liste Otto II, Ouvrages littéraires français non désirables*, 8 juillet 1942, *ibid.*, p. 306-319.

¹⁸ *Liste Otto III, Ouvrages littéraires non désirables en France*, 10 mai 1943, *ibid.*, p. 320-340 et annexe, p. 341-347.

¹⁹ Pascal Fouché, « L'Édition littéraire », dans Roger Chartier / Jean-Henri Martin (dir.), *Histoire de l'édition française. Le Livre concurrencé (1900-1950)*, Fayard / Cercle de la Librairie, 1991, p. 210-268, ici p. 239.

Bremer, ses collaborateurs Arndt et Frank, des représentants de la Propaganda (Schulz et Heller), de l'organisation Rosenberg et du service des traductions de l'ambassade (Peter Widlöcher) ; côté français, en faisaient partie les écrivains Jacques Benoist-Méchin, Alphonse de Chateaubriant et Pierre Drieu La Rochelle, les éditeurs Maurice Bourdel (Plon), Georges Poupet (Payot), Bernard Grasset et le président du syndicat des éditeurs, René Philippon, ainsi que les critiques et traducteurs Albert-Marie Schmidt, Gaël Fain et Maurice Boucher²⁰. Après des révisions demandées par la Propaganda-Abteilung, Epting présenta à la commission, le 6 février 1941, une liste de quelque 550 ouvrages²¹ à traduire avec l'aide d'un Lectorat central dirigé par Georges Poupet et Albert-Marie Schmidt, qui était censé coordonner le travail et, au besoin, fournir des traducteurs²². Fort curieusement, cette liste surnommée « Liste Matthias » (en référence à Epting, dont le pseudonyme était Matthias Schwabe), n'a jamais été retrouvée mais Eckhard Michels, dans l'étude qu'il a consacrée à l'Institut allemand, atteste le chiffre de 331 titres traduits pour la période de 1940 à 1944, dont 300 environ seraient issus de cette liste. Jusqu'à l'été 1943, leur nombre aurait atteint quelque 250 titres traduits, ce qui laisse deviner une chute importante intervenue au cours de l'année 1943²³. Pour avancer ces chiffres, Michels s'est principalement basé sur la *Bibliographie des traductions françaises d'auteurs de langue allemande (1487-1944)*, bibliographie initiée par Epting lui-même sur la base de quelque 12 000 fiches du Catalogue général des livres imprimés, saisies en 1940 à la Bibliothèque nationale²⁴. Bien qu'elle fût actualisée avant sa publication en 1987, cette bibliographie établie il y a quatre décennies se révèle aujourd'hui insuffisante pour une analyse quantitative et demande à être confrontée avec le catalogue désormais informatisé de la BNF ainsi qu'avec d'autres sources bibliographiques disponibles, notamment l'*Index Translationum*. C'est sur cette base bibliographique élargie que nous appuyons les observations qui suivent.

LES TRADUCTIONS DE L'ALLEMAND PARUES EN 1943

Selon nos propres relevés, 143 titres au total ont été traduits de l'allemand en 1943 dont les deux tiers seulement – soit 95 titres sur les 143 que nous avons pu identifier – avaient été préalablement répertoriés par Bihl / Epting. Ce constat invite à

²⁰ Nous croisons ici les informations de Pascal Fouché, *L'Édition française sous l'Occupation 1940-1940*, op. cit., vol. 1, p. 156 et de Eckard Michels, *Das deutsche Institut in Paris 1940-1944*, op. cit., p. 221.

²¹ Les chiffres plus élevés fournis par P. Fouché (« elle contenait une centaine de titres au départ et ira jusqu'à en contenir près d'un millier », *L'Édition française sous l'Occupation* vol. I., op. cit., p. 154) ne sont pas corroborés par E. Michels.

²² Dans le cadre présent, nous ne pourrions traiter la question des traducteurs ayant travaillé pour le Lectorat central, ou contribué à des traductions de l'allemand sous l'Occupation. Toutefois, nous indiquons leurs noms avec chaque référence bibliographique.

²³ Eckard Michels, *Das deutsche Institut in Paris 1940-1944*, op. cit., p. 230.

²⁴ Lieselotte Bihl / Karl Epting, *Bibliographie französischer Übersetzungen aus dem Deutschen (1487-1944) / Bibliographie des traductions françaises d'auteurs de langue allemande (1487-1944)*, 2 vol., Tübingen, Niemeyer, 1987. – Dès 1940, l'Institut allemand via son service de « Protection des bibliothèques » (sic) dirigé par Karl Fuchs, se mit à inventorier les ouvrages traduits de l'allemand conservés à la BNF et dans d'autres bibliothèques françaises, opération conduite en parallèle à celle des saisies et pillages ; cf. Martine Poulain, *Livres pillés, lectures surveillées. Les bibliothèques françaises sous l'Occupation*, Gallimard, coll. nrf essais, 2008, p. 106.

regarder avec prudence les analyses y compris récentes, basées sur cette seule bibliographie et nous permet d'envisager pour la période 1940-1944 un bilan des traductions de l'allemand supérieur à celui fourni par les études effectuées à partir de cette base exclusive²⁵. Le chiffre global avancé par nous inclut 24 retraductions de textes classiques et 15 rééditions de traductions déjà anciennes pour la plupart, les 104 titres restants étant pour la première fois traduits en 1943. Afin de rendre compte de leur variété thématique, nous avons répertorié les titres selon la Classification Décimale Universelle (CDU), et obtenu le tableau suivant :

Classement des traductions de l'allemand parues en 1943

		Titres	%
Classe 0	Généralités : Sciences et connaissance, bibliothèques...	0	0
Classe 1	Philosophie, Psychologie	7	4,9
Classe 2	Religion, Théologie	7	4,9
Classe 3	Sciences sociales 32 – Politique / science politique : 8 33 – Économie / science économique : 4 34 – Droit / jurisprudence : 1 35 – Administration publique / science militaire : 4 39 – Ethnographie : 1	18	12,6
Classe 4	Non affectée	–	–
Classe 5	Mathématiques, Sciences exactes et naturelles 51 – Mathématiques : 1	1	0,7
Classe 6	Sciences appliquées, Médecine, Technologie 61 – Sciences médicales : 3 62 – Ingénierie. Technologie en général : 4 69 – Industrie de la construction. Matériaux : 1	8	5,5
Classe 7	Arts, Divertissement, Sport 75 – Peinture : 1 78 – Musique : 7	8	5,5
Classe 8	Langue, Linguistique, Littérature 81 – Linguistique et langues : 2 82 – Littérature : 78 dont 823 – Littérature de jeunesse : 3	80	56,0
Classe 9	Géographie, Biographie, Histoire 91 – Géographie : 1 929 – Biographies : 6 93.94 – Histoire : 7	14	9,8
Total année 1943		143	100

²⁵ Voir les chiffres fournis par Eckhard Michels, *Das deutsche Institut in Paris 1940-1944*, op. cit., p. 230 et par la suite, Roland Krebs, « Le programme de traductions de l'Institut allemand de Paris (1940-1944). Un aspect peu connu de la politique culturelle national-socialiste en France », *Etudes germaniques* 2014/3 (N°275), p. 441-461.

À l'été 1943, Georges Blond, auteur et journaliste à *Je suis partout*, s'était félicité de ce qu'en matière de traductions, « [des] discours du Führer aux lettres de Rainer Maria Rilke, tous les aspects, toutes les nuances de la pensée germanique [fussent] représentées »²⁶. *Satisfecit* qu'il nous faut rapidement démentir au regard de la prédominance très nette d'ouvrages littéraires comme du faible pourcentage d'ouvrages historiques ou politiques que l'on relève pour l'année 1943. Plus encore, une étude que nous avons précédemment menée pour l'année 1936 non seulement démontre que le volume global des traductions de l'allemand a diminué de 22,7 % entre 1936 et 1943 (leur nombre baissant de 185 à 143 titres traduits) mais atteste aussi du fléchissement de certaines classes CDU antérieurement bien représentées²⁷ : ainsi les classes 1 et 2 ont-elles diminué de moitié, la classe 9 s'est-elle réduite d'un tiers tandis que la classe 3, qui regroupait presque 30 % des traductions parues en 1936, a chuté à seulement 12,6 %. À l'opposé, la classe 8 (Littérature) a, quant à elle, doublé par rapport à 1936, ce qui permet d'affirmer que la concentration des traductions sur le domaine littéraire relève d'une dynamique clairement liée à la période d'après 1940.

Une explication partielle réside probablement dans la situation commerciale de l'édition française après les lourdes restructurations subies au début de l'Occupation, avec des aryanisations forcées ou des participations capitalistiques imposées par les Allemands, levier s'il en est pour contrôler les publications. Mais il est tout de même à noter que les éditeurs sous contrôle étroit des Allemands comme Sorlot et Éditions Balzac (ex-Ferenczi), avec 7 titres chacun, étaient finalement moins actifs dans la publication de traductions de l'allemand que Payot, Gallimard (11 titres chacun) et Aubier, arrivé en tête en 1943 avec 18 titres. Sans doute faut-il y voir un reflet indirect de la volonté affichée de l'Institut allemand de privilégier le domaine littéraire, jugé mieux à même de séduire le public français que les écrits programmatiques du nazisme, traduits en quantité bien moindre. Dans cette dernière catégorie justement, figurait un texte de Robert Ley, ministre du Front du Travail allemand, ainsi qu'une biographie hagiographique de Erich Gritzbach, haut fonctionnaire et haut gradé SS, consacrée à Hermann Goering dont il était le référent personnel²⁸. À l'esprit propagandiste répondaient également l'ouvrage de Gert Buchheit, expert militaire en poste à l'état-major à Paris, ainsi que des récits de soldats de la Wehrmacht engagés sur le front de l'Est – publication cherchant à prouver l'héroïsme de la 6^e armée malgré sa défaite à Stalingrad²⁹. Puis, on crut bon aussi de traduire le livre-phare du mouvement Antikomintern, *Le Socialisme trahi* de Karl Matthäus Löw, ex-fonctionnaire soviétique condamné à mort en URSS, ainsi que l'autobiographie de l'ancien syndicaliste August Winnig, autre récit d'un « renégat » converti au nazisme³⁰.

²⁶ Georges Blond, « Quand les traductions ne trahissent pas », *Deutschland-Frankreich* n°6 (1943), p. 111-113, ici p. 111 ; cité d'après E. Michels, *Das deutsche Institut in Paris 1940-1944*, op. cit., p. 226, note 640.

²⁷ Michaela Enderle-Ristori, « Réseaux rouges et filets bruns. Traductions et traducteurs de l'allemand en 1936 », in Bernard Banoun / Michaela Enderle-Ristori (dir.), *L'Année 1936 en traduction*, Presses Universitaires François-Rabelais, Tours (à paraître).

²⁸ Robert Ley, *Soldats du travail*, trad. M. Vincent, Sorlot, 1943 ; Erich Gritzbach, *Goering : l'homme et son œuvre*, trad. R. d'Ast, Éd. de France, 1943.

²⁹ Gert Buchheit, *Deux conceptions stratégiques. Guerre de destruction ou guerre d'usure ?* Trad. R. Dhaleine, Payot, 1943 ; (Collectif) *L'Enfer blanc : récits de guerre, Russie 1941-1942*, trad. L. Thomas, Aux Armes de France, 1943.

³⁰ Karl J. Albrecht (i.e. Matthias Löw), *Le socialisme trahi*, Éditions populaires françaises, 1943 ; August Winnig, *Du Prolétariat à l'État ouvrier*, trad. F. Coërs, Plon, 1943.

D'autres ouvrages à caractère historique voulaient également donner une haute idée de l'armée allemande, comme ce récit de Wilhelm Ehmer, officier au service de presse de la Wehrmacht en poste à Paris puis à Berlin³¹. De même, la volonté de magnifier le destin de quelques personnages symboliques tels que Frédéric II de Prusse et Bismarck avait guidé les biographies historiques de Walter Elze et Gert Buchheit tandis que l'historien Rudolf Craemer, hitlérien convaincu mais écarté des universités allemandes puisque d'origine juive lui-même, s'était livré à une biographie ouvertement antisémite de Benjamin Disraeli³². D'autres historiens nazis tels Johannes Haller et Hermann Lommel distillaient également une vision spéculaire de l'histoire allemande et des cultures indo-européennes alors que Friedrich Sieburg, avec plus de subtilité, flattait le souvenir d'une France monarchiste³³.

Du côté des sciences – appliquées aussi bien qu'exactes –, on trouve quelques ouvrages à caractère technique ou mathématique. Parmi les rares ouvrages de médecine, figure un manuel du médecin eugéniste Otmar von Verschuer qui fut l'un des théoriciens de l'« hygiène raciale » pratiquée en Allemagne³⁴. Contraste saisissant avec les traductions proposées dans le domaine philosophique (CDU 1), où l'on rééditait des œuvres de Kant et de Schopenhauer dans des traductions disponibles depuis 1888 pour le premier, 1880 pour le second ; Herder et Kant encore étaient également proposés à la lecture par le biais de deux retraductions tandis que la philosophie contemporaine était représentée par un auteur suisse seulement³⁵. 1943 fut l'occasion aussi de redécouvrir, parmi les écrits religieux, les textes de Sainte Gertrude et de Martin Luther, lequel eut droit cette année à une nouvelle traduction de textes choisis³⁶. En psychologie cependant, transpirait l'influence de la *Völkerpsychologie* au travers de l'ouvrage de Willi Hellpach, lequel fut traduit à côté d'un traité de graphologie de Ludwig Klages (l'une des voix de la « Révolution conservatrice » par ailleurs, avec Carl Schmitt et Oswald Spengler)³⁷.

Dans le domaine des arts, ce fut principalement à la musique que revint le rôle de séduire le public français. L'œuvre de Richard Wagner, dont on célébra les cent-trente ans de la naissance en 1943, était diffusée à travers trois publications d'écrits et de correspondances, dont celle avec Franz Liszt éditée dans une traduction revue³⁸. Étaient

³¹ Wilhelm Ehmer, *La Nuit devant Paris – 13 juin 1940*, trad. J. Berthelle, Trois épis, 1943.

³² Walter Elze, *Le Grand Frédéric*, Gallimard, 1943 ; Gert Buchheit, *Bismarck*, trad. M. Betz, Colbert, 1943 ; Rudolf Craemer, *Benjamin Disraeli*, trad. A. Lecourt, Éditions Balzac, 1943.

³³ Johannes Haller, *Les Grandes époques de l'histoire allemande*, trad. J. Gaudefroy-Demombynes, Éd. Balzac, 1943 ; Hermann Lommel, *Les Anciens Aryens*, trad. P. Beauchamp, Gallimard, 1943 ; Friedrich Sieburg, *Canada – Vendée : Le lys de France*, trad. A. Cœuroy, Éd. Colbert, 1943.

³⁴ Otmar von Verschuer, *Manuel d'eugénique et d'hérédité humaine*, trad. G. Montandon, Masson, 1943.

³⁵ Immanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, trad. F. Picavet (1888), Presses universitaires de France (PUF), 1943 ; Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, trad. A. Burdeau (1890), PUF, 1943 ; Johann-Gottfried Herder, *Une autre philosophie de l'histoire, pour contribuer à l'éducation de l'humanité*, trad. M. Rouché, Aubier, 1943 ; Immanuel Kant, *La Religion dans les limites de la simple raison*, trad. J. Gibelin, J. Vrin, 1943 ; Pierre Haeberlin, *Anthropologie philosophique*, trad. P. Thévenaz, PUF, 1943.

³⁶ *Les exercices de Sainte Gertrude*, trad. A. Schmitt, Plon, 1943 ; Martin Luther, *Textes choisis*. Introduction, traduction et notes par M. Goguel, La Renaissance du livre, 1943.

³⁷ Willi Hellpach, *Géopsyché, l'âme humaine sous l'influence du temps, du climat, du sol et du paysage*, Payot, trad. F. Gidon, Payot, 1943 ; Ludwig Klages, *Graphologie*, trad. E. Raymond-Nicolet, Delamain et Boutelleau, 1943.

³⁸ Joseph Müller-Blattau, *Histoire de la musique allemande*, trad. J. Godefroy-Demombynes, Payot, 1943 ; Peer Gynt, *adaptation libre d'après Ibsen, par Werner Egk*, trad. A. Cœuroy, Académie nationale de musique, 1943 ;

également proposés un ouvrage du musicologue nazi Joseph Müller-Blattau ainsi que l'adaptation de *Peer Gynt* faite par Werner Egk. Ce dernier joua un rôle important à Paris, en même temps que le critique musical Heinrich Strobel qui servit de médiateur avec le monde musical français, Arthur Honegger en premier. D'où sans doute la traduction de la biographie de Debussy écrite par ce dernier (bien que Strobel eût été un temps vilipendé pour son « modernisme » musical)³⁹.

Du côté de la littérature enfin, laquelle représente à elle seule 56 % des titres traduits en 1943, on note d'abord l'importance des auteurs classiques. Sur les 80 titres répertoriés, 33 avaient pour auteurs des écrivains des XVIII^e et XIX^e siècles. Figurent en tête Goethe (4 titres) suivi par Hölderlin, dont on célébra le centième anniversaire de la mort cette année (3 titres)⁴⁰. À noter cependant qu'il s'agissait de retraductions *stricto sensu*, les titres proposés ayant déjà été introduits en France, du moins dans une version abrégée. De même, Wilhelm Hauff, Gottfried Keller et Adalbert Stifter connurent deux retraductions en 1943, contre une chacun pour Jean-Paul, Kleist, Novalis et Theodor Storm⁴¹. La chance de voir l'une de leurs œuvres traduite pour la première fois fut finalement réservée à Schlegel, Schiller et Fontane alors que E.T.A. Hoffmann connut la première traduction intégrale du *Chat Murr*⁴². Parallèlement, cet effort en matière de premières traductions s'accompagna de fréquentes rééditions de traductions déjà anciennes, voire canoniques comme celle du *Violon de Crémone*, d'E.T.A. Hoffmann, établie par Adolphe Loève-Veimars exactement un siècle plus tôt⁴³. Enfin, la littérature populaire du XIX^e siècle figurait également en bonne place, avec un roman traduit de Courths-Mahler et quatre de Karl May (mais là encore, il s'agit de rééditions de traductions parues entre 1895 et 1913 pour la première fois)⁴⁴.

Richard Wagner, *Correspondance avec Franz Liszt*, trad. L. Schmidt et J. Lacant, Gallimard, 1943 ; id., *Lettres de Richard Wagner à Minna*, trad. M. Rémon, Gallimard, 1943 ; id., *Vues sur la France*, trad. R. Pitrou, Mercure de France, 1943.

³⁹ Heinrich Strobel, *Claude Debussy*, trad. A. Cœuroy, Éd. Balzac, 1943.

⁴⁰ Johann Wolfgang von Goethe, *Élégies romaines*, trad. Victor Bernard, Imprimerie Haumont, 1943 ; id., *Iphigénie en Tauride*, trad. M. Boucher, Stock, 1943 ; du même auteur, étaient proposées deux versions concurrentes des *Maximes et réflexions*. Choix et trad. P. Binoux, Impr. Haumont, 1943, 70 p., et *Maximes et réflexions*. Classées et traduites par G. Bianquis, Gallimard, 1943, 271 p. ; Friedrich Hölderlin 1770-1843. Trad. M. Boucher, R. Lasne, J. M. Moeglin, Paris, Institut allemand, 32 p. ; Friedrich Hölderlin 1770-1843. Textes réunis sur l'initiative de l'Institut allemand par J. Hoffmeister et H. Fegers, Sorlot, 251 p. ; id., *Poèmes*, trad. G. Bianquis, Aubier, 1943.

⁴¹ Wilhelm Hauff, *L'Auberge du Spessart*, trad. R. Zellweger, Payot, 1943 ; id., *La Caravane et autres contes*, trad. E. Mousset, La Toison d'or, Bruxelles / Paris 1943 ; Gottfried Keller, *Roméo et Juliette au village*, trad. R. Walter, Skira, Genève, 1943 ; id., *Sept Légendes*, trad. J. G. Prodhomme, Aubier, 1943 ; Adalbert Stifter, *Le Cristal de roche et autres contes*, trad. G. Guillemot-Magnot, Tauchnitz, Leipzig, 1943 ; id., *Les Grands bois et autres récits*, trad. H. Thomas, Gallimard, 1943 ; Johann Paul Richter, *Vie de Fixlein*, trad. P. Vélut, Aubier, 1943 ; Heinrich von Kleist, *La Marquise d'O suivie de six nouvelles*, trad. G. La Flize, Aubier, 1943 ; Novalis, *Hymnes à la nuit*, trad. G. Bianquis, Aubier, 1943 ; Theodor Storm, *Contes du tonneau, suivis de trois nouvelles*, trad. R. Pitrou, Aubier, 1943.

⁴² Friedrich Schlegel, *Lucinde*, trad. J.-J. Anstett, Aubier, 1943 ; Friedrich Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, trad. R. Leroux, Aubier, 1943 ; Theodor Fontane, *Madame Jenny Treibel*, trad. P. Grappin, Gallimard, 1943 ; E.T.A. Hoffmann, *Le Chat Murr*, trad. intégrale A. Béguin, Gallimard, 1943.

⁴³ E.T.A. Hoffmann, *Le Violon de Crémone et autres contes*, trad. A. Loève-Veimars (1843), Ratier, 1943.

⁴⁴ Hedwig Courths-Mahler, *Loin des yeux, près du cœur*, Flammarion, 1943 ; Karl May, *Une Visite au pays du diable*, trad. J. Rochay, Mame, Tours, 1943 ; id., *La Voix de la caverne*, trad. J. Rochay, Mame, Tours, 1943 ;

Parmi les traductions de littérature contemporaine, l'art dramatique est quasi-absent et la poésie, peu représentée. Les auteurs sont cependant de taille : Rilke justement, dont les *Élégies de Duino* furent rééditées, et les *Sonnets à Orphée* retraduits en 1943, année où parut également un recueil de poèmes de Stefan George qui comptait de nombreux admirateurs parmi les membres du régime⁴⁵. Puis, parut aussi l'ambitieuse *Anthologie de la poésie allemande des origines à nos jours*, préparée (tout comme la traduction-hommage à Hölderlin) sous l'égide de l'Institut allemand. Préfacée par Epting, cette édition bilingue avait été établie par René Lasne et Georg Rabuse, et réuni nombre de traducteurs germanistes français dans l'intention de redorer le blason de la littérature allemande en France⁴⁶.

Car le bilan de la prose contemporaine proposée aux lecteurs français est nettement moins glorieux puisque dominé par des auteurs de second plan, promus au rang d'écrivains officiels du Reich. Parmi eux, figuraient les auteurs nazis Werner Beumelburg, un proche du maréchal Goering, et Gustav Frenssen, un écrivain régionaliste distingué par Hitler, Ludwig Tügel ainsi que Carl Rothe, le secrétaire général de l'Union européenne des écrivains, fondée comme contre-organisation au PEN-Club. Ina Seidel fut même deux fois traduite en 1943 et devait accéder, en 1944, au rang d'artiste « exceptionnelle » du Reich, au même titre que l'Autrichien Bruno Brehm, lui aussi traduit deux fois en 1943⁴⁷. À cela, s'ajoutait la prose de certains auteurs détenant des fonctions dans la France occupée tels Hermann Gerstner, membre du service de Protection (donc du pillage) des bibliothèques à Paris et Ernst Wilhelm Eschmann, directeur de l'Institut allemand de Marseille⁴⁸. D'un autre côté, furent publiés en 1943 des auteurs qu'on ne saurait d'emblée classer parmi les écrivains nazis, tant leur positionnement idéologique était finalement mouvant : ce fut le cas de l'Autrichien Heimito von Doderer dont on traduisit un titre de 1940, année de son éloignement du nazisme, de même que de Manfred Hausmann qui n'avait, lui, jamais adhéré au parti nazi

id., *Les Géoliers du grand seigneur*, trad. J. Rochay, Tours, Mame, 1943 ; *id.* *Une Maison mystérieuse à Stamboul*, trad. J. Rochay, Mame, Tours, 1943.

⁴⁵ Rainer Maria Rilke, *Élégies de Duino. Les Sonnets à Orphée*, trad. J.-F. Angelloz, Aubier, 1943 (rééd., 1936) ; *id.*, *Poésies*, trad. M. Betz, Émile-Paul Frères, 1943 (rééd., 1938) ; *id.*, *Les Sonnets à Orphée*, trad. A. Bellivier, Kapp, Vanves, 1943 ; Stefan George, *Poèmes. Deuxième et dernière période 1900-1933*, trad. M. Boucher, Aubier, 1943.

⁴⁶ René Lasne / Georg Rabuse, *Anthologie de la poésie allemande des origines à nos jours*, Delamain et Boutelleau, 1943. – Cf. Frank-Rutger Hausmann, « Die zweisprachige Anthologie de la poésie allemande des origines à nos jours (1943) und ihre Rezeption in Deutschland und Frankreich », dans Bernard Banoun / Michaela Enderle-Ristori / Sylvie Le Moël (dir.), *Migration, exil et traduction*, Tours, PUFR, 2011, p. 199-219.

⁴⁷ Werner Beumelburg, *L'Étalon blanc*, trad. R.-J. Lechat, Éditions Balzac, 1943 ; Gustav Frenssen, *Jörn Uhl*, trad. P. Vence, A. Michel, 1943 ; Ludwig Tügel, *Musique équestre*, trad. M. Mirande, A. Michel, 1943 ; Carl Rothe, *Les soldats de plomb*, trad. E. Vincent, Gallimard, 1943 ; Ina Seidel, *Le Labyrinthe*, trad. E. Vincent, P. Lagrange, 1943 ; *id.*, *Le Retour. Le Domaine des Brömese*, trad. Édith Vincent, P. Lagrange, 1943 ; Bruno Brehm, *Au revoir Suzanne*, trad. M. Rémon, Tauchnitz, Leipzig / Paris, 1943 ; *id.*, *Ni Empereur, ni Roi. L'effondrement des Habsbourg*, trad. R. Jourdan, Éditions Balzac, 1943.

⁴⁸ Hermann Gerstner, *Trois Nouvelles*, trad. R.-J. Lechat, Éditions Balzac, 1943 ; *id.*, *Peter Holz*, trad. R.-J. Lechat, Flammarion, 1943 ; Ernst Wilhelm Eschmann, *Entretien dans un jardin suivi de Lettres imaginaires*, trad. J. Chardonnet et A. Boucher, Delamain et Boutelleau, 1943.

sans qu'il eût pour autant cessé de publier⁴⁹. Reinhold Schneider en revanche, auteur profondément catholique qui avait fini par être interdit de publication dans le Reich en 1941, s'était vu traduit non pas une, mais trois fois en 1943, chez Flammarion et Alsatia, où parut à côté d'un roman historique un livre de méditations contenant une critique sous-jacente du nazisme⁵⁰. Le même traitement de faveur, avec deux titres traduits en 1943, revint à Hans Fallada, qui avait un moment été inquiété par la Gestapo pour finalement être toléré dans le Reich, avec l'aval personnel de Hitler, au prix de romans grand public délaissant la critique sociale⁵¹. Or, en 1946, ce même Fallada écrira *Seul dans Berlin*, roman d'une résistance allemande de l'intérieur (dont une version non expurgée est disponible en allemand depuis 2011 seulement et traduite en français en 2014). Et que dire aussi du cas de Ferry Rocker, dont on traduisit un roman divertissant en 1943 alors que derrière ce pseudonyme, se cachait en fait un auteur et journaliste antifasciste allemand exilé à Paris, puis à Londres⁵² ?

L'« AKTION ÜBERSETZUNG », UNE GOUTTE DANS UN VASE DÉBORDANT

Visiblement, la Commission des traductions avait connu quelques ratés et par conséquent, au sein des services allemands, les critiques ne manquèrent pas de fuser. Les tensions avec la Propaganda-Abteilung étaient tangibles dès juillet 1941, lorsqu'elle avait pointé le caractère trop éclectique du programme de traductions proposé par l'Institut allemand, et insisté sur la nécessité de traduire davantage de littérature grand public⁵³. Mais la critique la plus virulente était venue de Bernhard Payr, le responsable littéraire de l'Amt Rosenberg, organe du parti nazi chargé de veiller à la conformité idéologique des productions intellectuelles et artistiques. Bernhard Payr – qui fut sans doute à l'origine d'une toute première liste d'ouvrages à traduire qui avait été préparée à Berlin et mise en circulation le 21 août 1940, soit avant que ne fût créée la Commission des traductions à l'Institut allemand à Paris⁵⁴ – avait durement critiqué les choix d'Abetz, Epting et Bremer et conclu, de concert avec Heller (à l'époque encore affecté à la Propaganda-Staffel) – que la politique littéraire de l'Institut était « totalement opaque »⁵⁵. Dès janvier 1942, cette critique s'était focalisée sur des traductions déjà parues d'Ernst Wiechert (*La Servante du passeur*) et Hans Fallada (*Loup parmi les loups*) – qui sera avec 7 titres publiés, l'auteur contemporain le plus traduit sous l'Occupation – et sur celle, en préparation, de *Sur les falaises de marbre*, d'Ernst Jünger⁵⁶. Pourtant, nous l'avons vu, les traductions avaient en

⁴⁹ Heimito von Doderer, *Sursis*, trad. B. Briod, Plon, 1943 ; Manfred Hausmann, *Le Vagabond et la destinée*, trad. M. Desgenêts, Éditions de France, 1943.

⁵⁰ Reinhold Schneider, *Philippe II ou Pouvoir et religion*, trad. S. Joachim-Chaigneau, Flammarion, 1943 ; *id.*, *Grandeur de Corneille et de son temps*, trad. M. de Gandillac, Alsatia, 1943 ; *id.*, *Chemin de croix*, trad. A. Knaebel, Alsatia, 1943.

⁵¹ Hans Fallada, *Gustave de Fer*, trad. P. Vence, A. Michel, 1943 ; *id.*, *Deux tendres agneaux*, trad. E. Vincent, Sorlot, 1943.

⁵² Ferry Rocker, *Le Secret du tronc d'arbre*, trad. M.-M. Plourin, Tallandier, 1943.

⁵³ Eckard Michels, *Das Deutsche Institut in Paris 1940-1944*, *op. cit.*, p. 234.

⁵⁴ Cf. Wolfgang Geiger, *L'Image de la France dans l'Allemagne nazie 1933-1945*, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 237 note 47, qui note la présence à Paris de Payr en août 1940.

⁵⁵ Eckard Michels, *Das Deutsche Institut in Paris 1940-1944*, *op. cit.*, p. 235.

⁵⁶ Voir la note du 28 janvier 1942 de Bernhard Payr in Gérard Loiseaux, *La Littérature de la défaite et de la collaboration*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1984, p. 461.

principe été préparées sur la base de listes négociées entre l'Ambassade et la Propaganda, et firent l'objet de réunions hebdomadaires consacrées à cette question. Preuve s'il en est, le *Miroir des Livres Nouveaux 1941-1942*, catalogue édité à grands frais par la Propaganda-Abteilung et quatorze éditeurs français, répertoria une vingtaine de traductions de l'allemand, dont celles de Wiechert et Jünger à côté d'ouvrages de L. Tügel, J. Müller-Blattau et E. Gritzbach (lesquels paraîtront effectivement en 1943)⁵⁷. Pourquoi alors incriminer ce qui, peu avant, avait trouvé l'aval des instances de la propagande ?

À l'évidence, la Propaganda-Abteilung avait procédé à un revirement que l'on perçoit aisément lorsque l'on examine ses propres « Listes globales de la littérature à promouvoir », dont l'une était applicable jusqu'au 31 décembre 1942, l'autre jusqu'au 1^{er} mars 1944⁵⁸. Ces listes mêlant une majorité d'ouvrages français à quelques traductions de l'allemand, contenaient une très forte proportion d'écrits de pure propagande et un dixième seulement d'œuvres littéraires en moyenne, avec une tendance à la baisse entre 1942 et 1944 (25 titres sur 181, soit 13,8 % pour la première et 19 titres sur 219, soit 8,9 % pour la seconde liste). La réduction du volet littéraire se mesure non seulement en termes numériques, mais également sur le plan des auteurs proposés : ainsi les neuf traductions de l'allemand figurant sur la première liste (textes de Goethe, Sieburg, Knittel, Dwinger, Stehr et Fallada) se trouvent-elles remplacées par la suite par des ouvrages d'auteurs français⁵⁹. Cette seconde liste signe-t-elle alors la fin de l'« Aktion Übersetzung » en raison de divergences insurmontables entre la Propagande et l'Institut allemand ? En obtenant la dissolution de la Propaganda-Staffel parisienne en juillet 1942 (laquelle s'était soldée par l'intégration de Heller, entre autres, dans le service culturel de l'ambassade), Abetz avait gagné une première manche. Or, les traductions, en 1942 déjà, ne constituaient finalement qu'un élément parmi d'autres points de désaccord entre services parisiens. Les choses s'envenimèrent lorsqu'à Berlin aussi, on commença à douter de la politique menée par Abetz, et ce non seulement sur le plan culturel. Dans un premier temps, ce fut effectivement à Karl Epting de jouer le rôle de fusible. Au printemps 1942, Martin Luther, secrétaire d'État à l'Auswärtiges Amt à Berlin, dépêcha à Paris le frère de Marin Bormann, Gerhard Krüger, pour remplacer Epting au poste d'attaché culturel. Un prétexte avait été trouvé par la découverte apparemment fortuite, par Krüger, de quelque 250 ouvrages interdits se trouvant dans la bibliothèque de l'Institut allemand, bibliothèque de prêt ouverte aux Parisiens. Epting fut rappelé à Berlin en juin 1942 et son second, Karlheinz Bremer, envoyé sur le front de l'Est. Quant à Abetz, il avait su se rendre incontournable comme interlocuteur avec le gouvernement de Vichy au point qu'on lui reprocha à Berlin d'avoir outrepassé ses compétences en œuvrant pour

⁵⁷ Cf. la reproduction du *Miroir des Livres nouveaux 1941-1942*, diffusé vers octobre / novembre 1941 dans toutes les librairies françaises, in Pascal Fouché, *L'Édition française sous L'Occupation 1940-1944*, t. 1, op. cit., p. 390-406.

⁵⁸ Propaganda-Abteilung Frankreich /Gruppe Schrifttum, « Gesamtliste des foerderswerten Schrifttums bis 31.12.1942 » et « Gesamtliste des foerderswerten Schrifttums bis 1.3.1944 », reproduction facsimilé in Pascal Fouché, *L'Édition française sous L'Occupation 1940-1944*, t. 1, op. cit., p. 376-380.

⁵⁹ La première liste comprenait trois titres de Goethe : *Poésie et Vérité*, *Poètes et penseurs*, *Les Affinités électives* ainsi que *La Mort en Pologne* (E. E. Dwinger), *La Guerre notre mère* (E. Jünger), *Via Mala* (J. Knittel), *La Fleur d'Acier* (Fr. Sieburg), *Leonore Griebel* (H. Stehr) et *Nous avions un enfant* (H. Fallada). Sur la seconde liste, ils étaient remplacés par Hippolyte Loiseau, *Goethe : l'homme, l'écrivain, le penseur*, Aubier-Montaigne, 1943 ; Maurice Gravier, *Luther et l'opinion publique*, Aubier, 1942 ; Ernest Fornairon, *Les Dieux du Rhin*, Les Publications techniques, 1943.

le retour au gouvernement de Pierre Laval en avril 1942, contre l'avis de Ribbentrop⁶⁰. S'ensuivit le rappel à Berlin d'Otto Abetz en novembre 1942, où il réussit à plaider sa cause au cours d'un séjour prolongé. Précédé d'Epting, Abetz put finalement regagner Paris en novembre 1943 mais le contexte politique avait alors bien changé depuis que les Alliés avaient débarqué en Afrique, et que la Résistance s'était organisée. Dans une situation jugée préoccupante même à Paris, on redoubla d'efforts en matière de propagande : aussi le programme des traductions – visiblement délaissé en l'absence d'Epting et d'Abetz – devait-il reprendre un nouvel élan sous l'impulsion du chef de brigade des SS, Franz Alfred Six, venu supplanter Epting à la tête du service culturel de l'ambassade. Apparemment, il fut question d'intensifier les traductions dans les domaines historique, philosophique, médical et de sciences exactes – tous domaines peu représentés en 1943, comme nous l'avons vu – afin de présenter au public français « le savoir scientifique allemand depuis 1933 ». Changement de cap évident en direction de traductions encore plus marquées idéologiquement, mais selon Eckard Michels, ce projet aurait été conçu en mai 1944⁶¹. Or, en mai 1944, ce fut vraiment « la fin des haricots ».

⁶⁰ Barbara Lambauer, *Otto Abetz et les Français ou l'envers de la Collaboration*, op. cit., p. 582.

⁶¹ Eckard Michels, *Das Deutsche Institut in Paris 1940-1944*, op. cit., p. 239.

LES TROYENNES DE SÉNÈQUE
DANS LA TRADUCTION DE GABRIEL BOISSY.
UNE TRAGÉDIE ANTIQUE DE CIRCONSTANCE

Sylvie Humbert-Mougin

Université de Tours



Résumé : La traduction des *Troyennes* de Sénèque par Gabriel Boissy (1879-1949), créée sur la scène du Palais de Chaillot le 1^{er} juillet 1943 et publiée la même année chez Thérain, est la dernière traduction procurée par cet écrivain journaliste qui a consacré l'essentiel de sa carrière à la « renaissance tragique ». Si le théâtre antique a toujours été une référence centrale pour Boissy, au carrefour de ses préoccupations esthétiques et politiques, l'intérêt, nouveau, pour le monde latin et pour Sénèque est le signe d'une conversion à la romanité sous l'influence de Maurras. La pièce antique qui fait entendre la déploration des femmes de Troie sur le sort de leur patrie détruite, prenait, dans le contexte du Paris occupé, une résonance particulière ; précédée d'une préface qui explicite à l'attention du public français de 1943 « les leçons » à tirer de cette « tragédie de la défaite », la traduction, simplificatrice et dynamique, force régulièrement le texte original pour faire entendre, par-delà la voix des personnages antiques, un appel clair à la soumission et une célébration des « nouveaux maîtres » ; elle offre un exemple représentatif de la tentation de l'instrumentalisation des classiques caractéristique de la période.

Mots-clés : Sénèque, Gabriel Boissy, traduction, *Les Troyennes*, théâtre, Occupation, Collaboration.

Abstract: Seneca's *Troyennes*, the last translation by Gabriel Boissy (1879-1949), was staged in Paris (Palais de Chaillot) on the 1st of July 1943. Gabriel Boissy was an influent writer and journalist during the interwar period. His interest for antic theatre grounded on both aesthetic and politic reasons; this translation of Seneca especially shows his conversion to Romanity, under Charles Maurras' influence. This tragedy, staging the lamentations of Trojan women after the fall of Troy, had a special relevance for the French audience in 1943. Boissy's foreword emphasizes the « lessons » of this « defeat's tragedy » and the translation, which simplifies and energizes the original text, celebrates the « new masters » of France, as an attempt to sway the French people in favour of the Collaboration. It is as such an emblematic example of the instrumentalization of the classical texts during the German Occupation.

Keywords: Seneca, Gabriel Boissy, translation, theater, *Les Troyennes*, Occupation, Collaboration.

L'effervescence de la vie théâtrale dans le Paris de l'Occupation est une donnée bien connue des historiens de la culture¹. Contrôlé à la fois par les autorités de Vichy qui rétablissent la censure et par l'Occupant allemand qui le place, comme la radio et la presse écrite, sous la tutelle de la *Propaganda Abteilung*, le théâtre est aussi encouragé en tant qu'art susceptible de « régénérer les masses » et d'orienter « les réactions de la sensibilité collective »²; il demeure un secteur très florissant de la vie culturelle pendant les années noires, tout particulièrement pendant la saison 1943-1944 qui, selon Serge Added, « est à la fois celle des fortes fréquentations et celle de grandes créations : *Sodome et Gomorrhe*, dernière pièce de Giraudoux créée de son vivant, le *Soulier de Satin* de Claudel, l'*Antigone* d'Anouilh et *Huis clos* de Sartre »³.

Au sein de cette abondante production, la proportion non négligeable des pièces à sujets antiques tient sans doute à une volonté plus générale des autorités de favoriser les classiques pour enrayer la supposée « décadence » de l'art dramatique. La mode de l'Antiquité au théâtre ne date certes pas de l'Occupation : elle remonte aux années 1920-1930 et aux brillantes réécritures signées par Cocteau (*Antigone* en 1922, *La Machine infernale* en 1934), Gide (*Œdipe* en 1930) et Giraudoux (*Amphitryon 38* en 1929, *Electre* en 1937) ; mais, là encore, la saison 1943-1944 semble marquer un pic : entre *Les Mouches* de Sartre, libre réécriture de l'*Orestie* mise en scène le 2 juin 1943 par Charles Dullin au Théâtre de la Cité, et l'*Antigone* d'Anouilh, créée le 4 février 1944 au théâtre de l'Atelier, le public parisien put aussi découvrir *Les Troyennes* de Sénèque dans une traduction procurée par Gabriel Boissy, qui retiendra ici notre attention ; diffusée une première fois sur les ondes de la Radiodiffusion nationale en 1942, la pièce fut créée le 1^{er} juillet 1943 sur la scène du Théâtre International du Palais de Chaillot, et publiée la même année chez Thérain.

La tragédie de Sénèque devenait paradoxalement, en 1943, une pièce de circonstance : le *lamento* des deux héroïnes troyennes Hécube et Andromaque, pleurant les ruines de leur patrie vaincue par les Grecs et leur sort de captives, prenait inévitablement une résonance toute particulière dans le contexte du Paris occupé. À la différence des auteurs précédemment cités, Boissy choisit le parti original de la traduction, et non celui de l'adaptation : son texte se donne pour une version « littérale » de l'œuvre originale, qui pour la première fois, précise la préface, met le public français en mesure « d'entendre enfin le texte même de Sénèque, presque mot pour mot »⁴. Le retour à la lettre du texte antique n'en représente pas moins pour le traducteur une « manière de mieux embrasser son époque », selon la formule qu'emploiera Jean-Paul Sartre à propos de sa propre adaptation des *Troyennes* en 1965. Il s'agira ici de montrer qu'au-delà du caractère circonstanciel d'une telle entreprise, profondément inscrite dans l'actualité de la défaite et de l'Occupation, la démarche du traducteur s'inscrit dans un

¹ Voir Serge Added, *Le Théâtre dans les années Vichy*, Ramsay, 1992 ; Jean-Pierre Rioux (dir.), *La Vie culturelle sous Vichy*, Complexe, 1990.

² Ces formules sont de Jean Rivain, chargé de mission au secrétariat à la Jeunesse de l'époque, cité par S. Added, *Le Théâtre dans les années Vichy*, op. cit., p. 10.

³ Serge Added, « l'euphorie théâtrale dans Paris occupé », in J.-P. Rioux (dir.), *La Vie culturelle sous Vichy*, op. cit., p. 330.

⁴ Gabriel Boissy, *Les Troyennes*, tragédie en 5 actes, version littérale en vers eumolpiques, Paris, M. Thérain [1943], préface (pages non numérotées)

mouvement au long cours de réappropriation polémique des classiques, qui remonte au début du siècle pour aboutir dans ces années critiques à toutes sortes de récupérations et d'instrumentalisations.

GABRIEL BOISSY, D'ORANGE À VICHY : COHÉRENCE D'UN PARCOURS ESTHÉTIQUE ET POLITIQUE

À peu près oublié aujourd'hui, Gabriel Boissy (1879-1949) fut dans l'entre-deux-guerres une figure influente du monde littéraire et journalistique qui, dans les années 1940-1944, apporta un soutien de poids à la Révolution nationale. S'il est peu mentionné dans les travaux récents consacrés aux écrivains et intellectuels sous l'Occupation, il correspond assez bien au type de « l'esthète » – l'une des quatre grandes familles de collaborateurs littéraires dégagée par Gisèle Sapiro⁵. Son activité de traducteur et d'homme de théâtre est indissociable de son engagement politique. Il importe de retracer la cohérence idéologique de son parcours pour comprendre sa démarche de traducteur.

Une rencontre déterminante pour l'ensemble de sa carrière fut celle de l'écrivain occultiste Joséphin Péladan, fondateur de l'ordre cabalistique de la Rose-Croix, dont Boissy fait la connaissance dès son arrivée à Paris, en 1897. À l'âge de 18 ans, Boissy devient le plus jeune chevalier de l'ordre et l'un des plus ardents admirateurs du Sâr (surnom de Péladan) qui, réciproquement, le considérera comme son héritier spirituel et lui dédiera en 1901 son *Traité des antinomies*⁶. C'est au contact de Péladan que Boissy découvre la tragédie grecque, qui représente dans les années 1890-1900 une référence privilégiée pour tous les tenants de la « réaction idéaliste ». Auteur lui-même de tragédies adaptées des Grecs (*La Prométhéide* en 1895, *Ceïpe et le Sphinx* en 1903), Péladan rêve en effet d'une « régénérescence » de l'art et de la société par la résurrection des fêtes théâtrales antiques, en particulier dans le cadre des Chorégies d'Orange, fondées en 1894, dont il est l'un des plus actifs promoteurs. À son exemple Boissy, qui commence une carrière de journaliste dramatique au *Journal des Débats*, se fait le prosélyte de la cause du « plein air » et de la « renaissance tragique » ; il publie de nombreux articles et plusieurs essais sur le sujet : *La Dramaturgie d'Orange, essai sur les origines et la formation d'un nouvel art théâtral* (Grasset, 1907) ; *Les Spectacles de plein air et le peuple* (Mercure de France, 1907) ; *Paraphrases sur le plein air* (Oudin, 1913), *De Sophocle à Mistral* (Le Feu, 1920). Nommé secrétaire général des Chorégies dans les années 1910, il s'investit également dans les tentatives analogues qui essaient un peu partout dans le Midi de la France, à Béziers, à Nîmes, à Carcassonne. Dans tous les cas, les enjeux sont politiques autant que littéraires : il s'agit d'enrayer la médiocrité théâtrale ambiante, mais aussi de célébrer les

⁵ Gisèle Sapiro, « La collaboration littéraire » in *Les Intellectuels et l'Occupation*, sous la direction d'Albrecht Betz et Stefan Martens, Autrement, 2004, p. 39-63. L'étude de G. Sapiro consacrée aux écrivains sous l'Occupation (*La Guerre des écrivains 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999) ne mentionne qu'une seule fois Boissy, davantage identifié par ses contemporains comme journaliste que comme écrivain, malgré une production théâtrale personnelle non négligeable.

⁶ Voir Christophe Beauvils, *Joséphine Péladan (1858-1918). Essai sur une maladie du lyrisme*, Jérôme Millon, Grenoble, 1993, qui retrace les grandes lignes du parcours de Boissy (p. 360-362 et p. 447-451).

racines méditerranéennes et d'exalter « l'esprit roman » cher à Charles Maurras, en revivifiant un « principe gréco-latin » supposé définir l'identité nationale⁷.

La carrière de journaliste de Boissy prend son élan après la Grande Guerre. Devenu chef des informations au journal *L'Intransigeant*, c'est lui qui lance l'idée de la flamme sur la tombe du soldat inconnu dans la chapelle de l'Arc de Triomphe, comme le rappelle une plaque apposée dans le passage du Souvenir qui lui rend hommage. En 1925, Boissy devient le rédacteur en chef de *Comoedia*, un quotidien politique et théâtral très lu ; cette fonction qu'il occupera jusqu'en 1938 lui assure une tribune influente. Il publie de nombreuses chroniques dramatiques, poursuivant inlassablement sa campagne en faveur de la renaissance du théâtre antique, mais il donne aussi au journal une couleur politique très marquée, avec ses éditoriaux publiés quotidiennement à la une sous la rubrique « Au vent des jours ». La sélection qu'il en rassemblera en 1940⁸ se lit comme un florilège des poncifs de l'extrême droite des années 1930, inlassablement répétés : hantise de la décadence et de « notre lente dissolution », appel au « grand nettoyage » et au redressement national par la restauration des valeurs morales et religieuses. Boissy se targuera rétrospectivement d'avoir été l'un des premiers à faire l'éloge de Mussolini et de Hitler : il célèbre en octobre 1934 « l'ordre nouveau » instauré en Italie et en janvier 1935 « ces régimes durs, riches en exaltations qui nous entourent » ; il chante, en mars 1935, « la beethovenienne ivresse » soulevée par le discours d'Hitler sur le réarmement et approuve, en septembre de la même année, la réforme de la nationalité conçue par le Führer – modèle possible pour la France qui, elle aussi, devrait savoir « se garder contre la tourbe des indésirables ». Dès cette date, il invite ses contemporains à « collaborer en tout avec l'Allemagne ». La défaite de 1940 est interprétée comme l'inévitable sanction d'un pays « dégénéré ». Boissy accueille l'invasion allemande avec enthousiasme : « La jeunesse de France peut regarder devant elle avec fierté, avec confiance », déclare-t-il en septembre 1940 dans le premier numéro des *Cahiers de la Jeune France*⁹. Il adhère, évidemment, à la Révolution nationale et célèbre en 1942 « ce miracle qui s'appelle Pétain »¹⁰. On trouve sans surprise son nom dans la longue liste des journalistes collaborationnistes publiée le 22 novembre 1943 par le Bureau de presse de la France combattante ; il figure aussi dans la liste des 157 écrivains collaborateurs publiée en octobre 1944 par les *Lettres françaises* et le *Figaro*¹¹. Il ne fut pas inquiété après la Libération, mais fit partie selon Jeanyves Guérin de ces auteurs « plongés dans l'enfer de la République des lettres »¹² auxquels le silence imposé par l'épuration fut fatal ; on notera cependant que de nombreux hommages lui furent rendus au moment de sa mort en septembre 1949 et que *Les Troyennes* furent rejouées à cette occasion, en janvier 1950.

⁷ J'ai étudié ces différentes expériences théâtrales dans mon étude *Dionysos revisité. Les tragiques grecs en France de Leconte de Lisle à Claudel*, Belin, « L'Antiquité au présent », 2003.

⁸ Gabriel Boissy, *Prophéties pour la France (1934-1937) [1940]*. Nouvelle édition revue et suivie d'un Épilogue pour la couronne, Versailles-Paris, La Documentation historique et philosophique, 1942.

⁹ Repris dans Gabriel Boissy, *Prophéties pour la France*, op. cit., p. 261.

¹⁰ *Ibid.*, p. 264.

¹¹ Voir Jeanyves Guérin, *Les Listes noires de 1944. Pour une histoire littéraire de l'épuration*, Presses Sorbonne nouvelle, 2016 (p. 26 et p. 51).

¹² *Ibid.*, p. 233.

Pour Boissy, comme pour nombre de ralliés à la Révolution nationale et à Vichy, déchéance morale, décadence esthétique et déclin politique sont indissolublement corrélés ; c'est ce qui permet de comprendre la place centrale qu'occupe dans son système de pensée le théâtre antique, rêvé non seulement comme l'expression d'une synthèse des arts aux antipodes de la dérive « judéo-boulevardière » contemporaine, mais aussi comme le modèle utopique d'une réconciliation possible du politique et du spirituel. Le théâtre antique est resté dans l'entre-deux-guerres une préoccupation constante de Boissy. Après avoir œuvré des années durant pour les scènes méditerranéennes d'Orange, de Nîmes, de Béziers, il s'investit aussi dans les différentes tentatives convergentes, à Delphes, à Syracuse, à Mérida pour faire jouer en plein air les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide – expériences toutes récupérées et instrumentalisées par les dictatures et les régimes totalitaires de Mussolini, Métaxas et Franco. Boissy en vient tout naturellement à produire ses propres traductions de l'antique : quelques années avant *Les Troyennes*, il avait traduit en 1939 l'*Œdipe Roi* de Sophocle, pièce créée en juillet, juste avant le début de la guerre, sur la scène du Théâtre antique d'Orange.

SÉNÈQUE PLUTÔT QU'EURIPIDE, « SUAVITÉ » HELLÉNIQUE ET « FORTITUDE » ROMAINE

La traduction des *Troyennes* en 1943 s'inscrit donc dans la continuité naturelle de ce parcours. On peut toutefois s'étonner que Boissy ait retenu la version latine de Sénèque plutôt que celle d'Euripide : un tel choix détonne dans le panthéon personnel du traducteur, qui jusqu'alors n'avait jamais manifesté d'intérêt particulier pour la tragédie latine, largement méconnue du reste à cette époque, très peu traduite et encore moins jouée. La destination originelle de la traduction de Boissy, composée à la demande de Pierre Sabatier pour la Radiodiffusion nationale et son programme de « dramatiques », fournit sans doute un premier élément d'explication : le répertoire de Sénèque pouvait en effet sembler idéalement adapté au médium radiophonique en raison de son allure oratoire très marquée ; on considérait d'ailleurs communément à l'époque de Boissy que le philosophe latin avait composé ses tragédies en vue d'une simple déclamation, sans intention scénique. Quelques années plus tôt, deux autres pièces de Sénèque avaient déjà fait l'objet de semblables « mises en ondes », *Phèdre* et les *Troyennes*, diffusées respectivement en 1937 et 1938 dans une traduction assurée par D. Didier-Perret. De ces trois expériences, seule la tragédie des *Troyennes* a connu un prolongement sur la scène : signe, sans doute, de la position d'influence qu'occupe Boissy dans les circuits théâtraux parisiens, mais aussi du caractère particulièrement opportun de sa traduction dans le contexte précis de l'année 1943 et du Paris occupé¹³.

La préférence accordée à la version de Sénèque tient aussi à des raisons tactiques. La donnée mythique des *Troyennes*, on l'a rappelé, était d'actualité en 1943, mais c'était

¹³ Hélène Eck (« À la recherche d'un art radiophonique » in Jean-Pierre Rioux, *La Vie culturelle sous Vichy*, op. cit.) note que rares sont les œuvres radiophoniques à avoir bénéficié d'un prolongement sur la scène ; le *Soulier de satin* en fait partie, ainsi que *Mégarée* de Maurice Druon (1942) – autre pièce à sujet antique. La version radiophonique de la traduction des *Troyennes* par Boissy est conservée au fonds des Arts du spectacle de la BNF. Elle est pratiquement identique, à d'infimes variations près, à la version scénique de 1943. Boissy ne semble pas avoir cherché à exploiter les potentialités spécifiques du médium radiophonique, considéré comme un pis-aller ou une solution d'attente en attendant la représentation théâtrale qui reste à l'horizon de son écriture.

aussi un sujet à haut risque étant donné les analogies qui ne pouvaient manquer de frapper les spectateurs parisiens de l'époque entre leur propre situation de vaincus occupés et celle des personnages du drame antique, transformé *de facto* en une pièce à clé. Or, dans un tel contexte énonciatif, d'une part la pièce d'Euripide n'aurait sans doute pas pu passer le cap de la censure qui traquait toute allusion à l'actualité¹⁴, d'autre part celle de Sénèque se révélait beaucoup plus adaptée à la cause collaborationniste que servait Boissy. Sans entreprendre ici une comparaison détaillée entre les deux versions antiques, signalons quelques différences majeures qui ont pu décider le traducteur à retenir de préférence la pièce latine. L'une concerne la représentation des chefs grecs victorieux, Agamemnon et Ulysse, soit les équivalents antiques de l'Occupant allemand de 1943 : là où la pièce grecque procède, selon une constante du théâtre euripidéen, à un travail de sape des deux héros légendaires, l'un et l'autre déchus de leur grandeur épique et ravalés au rang de cyniques politiciens rivalisant de cruauté à l'égard de leurs captives troyennes, Sénèque au contraire, dans une visée de parénèse stoïcienne, construit entre les deux personnages une forte antithèse qui fait d'Agamemnon un emblème positif du roi sage et clément – une représentation du vainqueur beaucoup moins risquée que celle d'Euripide et beaucoup mieux accordée aux intentions propagandistes de Boissy. Une seconde différence importante est la disparition du personnage de la prophétesse Cassandre dans l'œuvre latine qui, de ce fait, accorde une moindre place aux annonces proleptiques des futurs malheurs des Grecs. L'idée tragique d'un fatal retournement de l'Histoire, condamnant les vainqueurs d'aujourd'hui à devenir les vaincus de demain et à communier avec eux dans une même souffrance, scande l'œuvre d'Euripide ; elle ne pouvait agréer ni aux censeurs ni à Boissy lui-même. La version du mythe proposée par Sénèque se révélait donc à la fois plus sûre et plus rentable que celle d'Euripide ; elle est susceptible selon Boissy d'inspirer « toutes sortes de réflexions salutaires » que sa préface se charge d'explicitier : si *Les Troyennes* sont « la tragédie de la défaite », le public français ne pourra que constater, au spectacle du malheur des Troyens, qu'« il y eut des vainqueurs infiniment moins maîtres d'eux que les siens » et que « le désastre troyen est infiniment plus total que le nôtre »¹⁵ :

Ainsi donc, loin de nous lamenter et d'espérer en « d'hypothétiques amis », ne pensons qu'à comprendre, à vouloir, à agir. Il reste de notre patrie autre chose que des ruines fumantes.¹⁶

Il faut enfin interpréter la préférence accordée à Sénèque comme le signe d'une conversion de Boissy à la romanité qui trahit l'influence de la pensée maurrassienne et dont on trouve des traces dès ses premières allégeances à « l'ordre nouveau » incarné par

¹⁴ Serge Added (*Le Théâtre dans les Années Vichy*, op. cit.) mentionne plusieurs pièces à sujet historique dont les allusions à l'actualité furent décodées et qui furent interdites par la censure (le *Dernier Troubadour* de Sacha Guitry, le *Voyage en Calèche* de Jean Giono).

¹⁵ Gabriel Boissy, *Les Troyennes*, tragédie en 5 actes, version littérale en vers eumolpiques, Paris, M. Thérain [1943], préface (pages non numérotées).

¹⁶ *Ibid.*

Mussolini¹⁷. Là encore, le discours d'escorte de la pièce (préface, déclarations du traducteur dans la presse) est explicite : la célébration des valeurs romaines y est corrélée à une dépréciation, très inédite, du monde grec antique ; se déploie un système d'analogies et d'oppositions à quatre termes, entre la Grèce d'Euripide, dont Racine serait l'héritier français, et la culture romaine de Sénèque, associée à Corneille, selon une grille de lecture relativement topique mais que le traducteur remotive dans le contexte idéologique particulier de l'Occupation. Là où Euripide et Racine se complairaient dans l'analyse morbide de la douleur et dans la molle « suavité », Sénèque et Corneille sont au contraire exaltés pour leurs vertus roboratives :

Rien de plus tonique que ce théâtre [de Sénèque]. Nous sommes, comme dans Corneille, loin de ce plaisir de souffrir, loin de ce dolorisme qui approfondit peut-être Racine mais le retire de toute communion civique.¹⁸

[Sénèque] n'a pas la suavité de ses maîtres grecs, il représente une énergie, une fortitude bien romaine et, comme celle de Corneille, plus utile en ce moment que les soieries du grand Racine.¹⁹

Étonnante palinodie, sous la plume de ce fervent militant de l'hellénisme, que cette charge contre la « suavité » des Grecs : c'est que la défaite opère une nouvelle ligne de partage au sein du monde antique et redistribue les valeurs jusqu'alors affectées respectivement à la Grèce et à Rome. L'antithèse entre « l'âme hellénique parfumée d'Orient » et « l'âme romaine férue de rigueurs occidentales »²⁰ recouvre de manière transparente l'opposition entre une France dégénérée et la puissance virile de ses nouveaux maîtres, chez qui « tout est lutte contre les faiblesses de l'âme et de l'adversité »²¹.

« VERS EUMOLPIQUES » ET MESSAGE COLLABORATIONNISTE

Reste à voir à présent si et comment ces différentes intentions se manifestent dans le texte même de la traduction. L'indication « version littérale en vers eumolpiques » qui figure dans le sous-titre (comme déjà dans celui de la précédente traduction de Boissy, celle *Œdipe Roi*, 1939) affiche un parti pris de respect intégral du texte original, qui s'entend aussi comme une critique implicite de la mode des adaptations et réécritures de

¹⁷ Sur la référence à l'Antiquité romaine dans la pensée d'extrême droite de l'entre-deux-guerres, voir Gwladys Bernard, « *Roma aeterna*. L'Antiquité romaine et l'extrême droite française », in *Cahiers d'Histoire*, 2017, n° 135, p. 147-166 [en ligne].

¹⁸ Gabriel Boissy, *Les Troyennes*, préface, *op. cit.*

¹⁹ Gabriel Boissy, « Sénèque victime de Néron et de Racine », *Les Nouveaux temps*, 25 juin 1943.

²⁰ Gabriel Boissy, *Les Troyennes*, préface, *op. cit.*

²¹ *Ibid.* Il faut souligner ce qu'a d'insolite une telle exaltation de la « fortitude » romaine dans le cas précis de Sénèque, stigmatisé depuis plusieurs générations comme parangon de la décadence romaine et de sa littérature anémiée. Le terrain de ce renversement axiologique avait été préparé par Robert Brasillach, auteur d'un vibrant éloge de « Sénèque le Tragique » publié dans les colonnes de la NRF en décembre 1931, qui célébrait déjà l'énergie « farouche » des héros sénéquiens et proposait du tragique romain une relecture en forme de récupération fasciste. Cet article de Brasillach, repris dans son *Corneille* (1938), a sans doute contribué à attirer l'attention de Boissy sur l'œuvre du tragique latin.

l'antique. Boissy réaffirme également sa fidélité à Joséphin Péladan, qui le premier avait adopté ces « vers eumolpiques » pour sa *Prométhéide* (1895). Le traducteur prend soin de gloser l'expression dans la préface : « [les vers eumolpiques] ne sont plus composés selon la versification traditionnelle, mais selon la prosodie naturelle dont le principe est l'asymétrie ; des vers qui s'établissent sur les temps faibles et les temps forts, sur les brèves et les longues du français [pour] tirer du poète latin des harmonies françaises équivalentes »²². Il s'agit de mettre en œuvre « une modulation nouvelle de notre langue », « une nouvelle prosodie, grâce à quoi le théâtre en général et le théâtre traduit en particulier, peuvent être enfin efficacement servis et renouvelés »²³ ; le traducteur se trouvant en effet délivré « de l'inutile et trompeur esclavage de la rime et du vers régulier », il peut enfin tout traduire ; « le lecteur comme l'auditeur peuvent enfin entendre le texte même de Sénèque, presque mot pour mot »²⁴.

Ce travail prosodique frappe dès les premiers vers de la traduction – Hécube, la reine de Troie, contemple le spectacle de sa patrie en ruines et en tire une leçon de sagesse sur l'inconstance de la fortune :

HÉCUBE
Celui qui de son règne s'enivre,
Qui croit, puissant, tout dominer autour de lui,
Qui ne craint ni le sort ni les dieux,
Qui se livre,
Crédule, à sa prospérité,
Celui-là, ô Troie, qu'il te contemple,
S'il veut voir la fragilité
Du socle où trône le superbe.
Colonne de la puissante Asie,
Créature céleste et mirifique,
La voilà renversée et gisante la ville,
Celle que secouraient les peuples accourus
Du Tanaïs glacé à la septuple boucle
Et ceux du Tigre tiède et les Scythes nomades
À terre la voici !²⁵

²² Gabriel Boissy, *Les Troyennes*, préface, *op. cit.*

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*, p. 6. Texte original :

HECUBA

*Quicumque regno fidit et magna potens
dominatur aula nec leues metuit deos
animumque rebus credulum laetis dedit,
me uideat et te, Troia : non umquam tulit
documenta fors maiora, quam fragili loco
starent superbi. Columen euersum occidit
pollentis Asiae, caelitum egregius labor ;
ad cuius arma uenit et qui frigidum
septena Tanain ora pandentem bibit
et qui renatum primus excipiens diem*

La comparaison avec la traduction procurée par Léon Herrmann pour les Belles Lettres (citée en notes) met en évidence les priorités de Boissy : il allège, simplifie, dynamise pour rendre « la forme ferme et drue du style sénèque » ; il met en évidence les mots forts et les images par des enjambements et des anaphores ; la littéralité revendiquée par le traducteur s'accommode de nombreux écarts dans le détail du texte (suppressions, simplifications, déplacements) ; les choix visent dans l'ensemble à faciliter la « mise en bouche » par l'acteur et la compréhension du spectateur ; ils tendent à requalifier le texte sénèque comme œuvre authentiquement dramatique, à une époque où ces tragédies, particulièrement dépréciées, sont communément considérées comme des morceaux de rhétorique artificiellement mis bout à bout, et non comme des œuvres théâtrales à part entière.

Mais ce travail sur l'efficace théâtrale de la langue sénèque contribue aussi à souligner le message propagandiste de Boissy ; au long du texte, une série de discrètes retouches et de légers aménagements explicitent les « leçons » que le public français est invité à méditer au spectacle des *Troyennes*. On en retiendra ici deux exemples particulièrement représentatifs correspondant aux passages décisifs de la pièce originale, dans l'optique collaborationniste qui est celle de Boissy. Le premier correspond à la traduction des vers 256-269 ; Agamemnon répond à Pyrrhus, le fils d'Achille, qui réclame le sacrifice de la vierge troyenne Polyxène, la dernière fille vivante d'Hécube ; Agamemnon s'y oppose et donne au jeune héros une leçon stoïcienne de modération, qui s'entend aussi comme une leçon politique :

Ne suffit-il d'examiner d'abord !
 Que peut faire un vainqueur et le vaincu souffrir ?
 Nul par la violence ne se maintient jamais
 Plutôt par la modération l'on dure,
 Et plus la Fortune élève
 Plus il nous faut trembler et nous défier
 De ses faveurs divines.
 Ma victoire m'apprend qu'en un instant
 Toute grandeur est abattue.
 Les Grecs en héritant de la gloire de Troie
 N'en feront point arrogance

*tepidum rubenti Tigrin immiscet freto,
 et quae uagos uicina prospiciens Scythas
 ripam cateruis Ponticam uiduis ferit,
 excisa ferro est ; Pergamum incubuit sibi.*

Traduction de Léon Herrmann (Sénèque, *Tragédies*, t. I, Paris, CUF, 1924) : « Que quiconque se fie à sa royauté et, maître tout puissant d'une cour grandiose, loin de craindre l'inconstance des dieux, livre à la prospérité une âme crédule, me contemple et te contemple, ô Troie : jamais la fortune n'a montré par de plus éclatants exemples combien sont fragiles les bases sur lesquelles se dressent les superbes. Elle est tombée, déracinée, cette colonne de la puissante Asie, cette œuvre merveilleuse des dieux, au secours de laquelle vinrent se battre et ceux qui boivent le glacial Tanais à la septuple embouchure et ceux qui recevant les premiers le jour à sa naissance mélangent à leur vin rutilant les eaux tièdes du Tigre, et celles qui contemplent dans leur voisinage les Scythes nomades, et, cohortes de femmes sans époux, foulent les rives du Pont ; elle a été tranchée par le glaive ; Pergame a croulé sur elle-même. »

Et si moi-même, enorgueilli de ma puissance,
 J'ai parfois passé la mesure,
 De ces fumées je fus sauvé,
 Car je savais que tout m'advenait par fortune.²⁶

Le texte de Sénèque représentait ici une véritable aubaine pour Boissy : la clémence à l'égard des vaincus prônée par Agamemnon contre la morale revancharde de Pyrrhus renvoie directement à l'un des thèmes vichystes, celui de la modération du magnanime vainqueur allemand. Par une série de retouches, Boissy force le texte latin pour souligner l'analogie ; ainsi le recours au futur et la suppression de la tournure interrogative, dans la phrase « Les Grecs en héritant de la gloire de Troie n'en feront point arrogance », modifient sensiblement le sens du texte original, comme le montre par comparaison la traduction plus fidèle de Léon Herrmann ; quant à la suppression pure et simple de l'allusion à la chute prochaine du vainqueur (*Stamus hoc Danai loco / unde illa cecidit*), elle relève d'une prudente autocensure et d'un souci de ménager l'occupant allemand.

Symétriquement, aux vers 708-715, Andromaque ordonne à son jeune fils Astyanax de se soumettre aux nouveaux maîtres ; la double énonciation théâtrale fonctionne de nouveau à plein :

ANDROMAQUE

Toi mon enfant, abaisse tes mains
 De ta droite suppliante, étreins
 Prosterné, les pieds du vainqueur.
 Ne rougis pas d'ainsi te soumettre.

²⁶ Ibid., p. 22. Texte original :

*Noscere hoc primum decet,
 quid facere uictor debeat, uictus pati.
 Violenta nemo imperia continuit diu,
 moderata durant ; quoque Fortuna altius
 euexit ac leuauit humanas opes,
 hoc se magis supprimere felicem decet
 uariosque casus tremere metuentem deos
 nimium fauentes. Magna momento obrui
 uincendo didici. Troia nos tumidos facit
 nimium ac feroces ? Stamus hoc Danai loco
 unde illa cecidit. Fateor, aliquando impotens
 regno ac superbus altius memet tuli ;
 sed fugit illos spiritus haec quae dare
 potuisset aliis causa, Fortuna fauor.*

Traduction de Léon Herrmann : « Il convient d'abord de distinguer quels sont les droits du vainqueur et les sujétions du vaincu. On ne saurait garder longtemps un pouvoir fondé sur la violence tandis que la modération le rend durable, et plus la Fortune élève et exalte la puissance des hommes, plus ceux qui sont dans la prospérité doivent se modérer eux-mêmes et craindre des accidents opposés, en se défiant de la valeur excessive des dieux. La grandeur peut être anéantie en un instant : voilà ce que j'ai appris par ma victoire même. Troie nous rend-elle trop fiers ou trop arrogants ? Nous, Danaens, ne sommes-nous pas justement sur le faite d'où elle est tombée ? Je l'avoue, parfois l'orgueil de régner et la toute-puissance m'ont fait dépasser la mesure, mais ces sentiments exaltés ont été dissipés par le motif même qui aurait pu les exciter chez d'autres, la faveur de la Fortune. »

Aux malheureux le Destin commande,
 Chasse de ton âme tes ancêtres,
 De ton aïeul oublie la puissance,
 Son empire illustre sur la terre
 Oublie Hector. Deviens un captif.
 Puis à genoux, à nos deuils fermé,
 de ta mère imite au moins les larmes.²⁷

Ici encore, le texte de Sénèque, à peine forcé par Boissy, coïncide parfaitement avec l'un des thèmes de la propagande vichyste, celui du châtement divin de la défaite. Quelques vers plus loin, Boissy opère dans le texte original latin l'une des rares coupures qu'il s'est autorisée : il s'agit de l'hémistiche *Miserere mater* que prononce Astyanax au moment où Ulysse l'arrache à sa mère pour le conduire à la mort – les deux seuls mots que le personnage de l'enfant prononce dans l'ensemble de la pièce, qui portent à son comble l'intensité dramatique et pathétique de la scène. Boissy avait conservé la réplique dans la version radiophonique et l'avait rendue par « Pitié pour moi, maman » ; il la supprime dans la version de 1943, ou plus exactement lui substitue une didascalie, « *Astyanax pousse de douces plaintes* » qui atténue considérablement l'impact émotionnel du texte sénèque et désamorce le potentiel subversif dont il aurait été inévitablement investi pour le public de l'époque.

Lors de la reprise des *Troyennes* en janvier 1950 en hommage à Boissy, le chroniqueur du *Matin* évoque le souvenir de la création de la pièce en 1943 : il revoit, écrit-il, « la mine inquiète de Gabriel Boissy » et le réentend s'interroger : « Laisseront-ils jouer ou interdiront-ils ? C'est qu'il faut un certain culot pour monter ça à l'heure actuelle ! »²⁸ Boissy fut-il vraiment « inquiet » au moment de la création des *Troyennes* ? On peut en douter. Car si le sujet de la pièce était en effet « culotté » sur la scène parisienne de 1943, la traduction avait tout pour plaire aux autorités de Vichy comme à l'Occupant ;

²⁷ *Ibid.*, p. 44. Texte original :

ANDROMACHE

Submitte manus

dominique pedes supplice dextra

stratus adora nec turpe puta

quicquid miseros Fortuna iubet.

Pone ex animo reges ataus

magnique senis iura per omnis

incluta terras, excidat Hector,

gere captivum, positoque genu,

si tua nondum funera sentis,

matris fletus imitare tuae.

Traduction de Léon Herrmann : « Abaisse tes mains et de ta droite suppliante embrasse, prosterné, les genoux de ton maître ; ne rougis pas comme d'une honte de ce que la fortune ordonne aux malheureux. Chasse de ta mémoire tes royaux ancêtres et l'empire du grand vieillard illustre dans toutes les terres ; oublie Hector ; conduis-toi en captif et, en pliant le genou, si tu n'as pas encore le sentiment de nos deuils, imite du moins ta mère et pleure comme elle. »

²⁸ *Le Matin*, janvier 1950, coupure conservée dans le recueil factice de presse 8-RSUPP-1248 « *Les Troyennes* » conservé dans le fonds Rondel du département des Arts du spectacle de la BNF.

du reste le traducteur avait, depuis longtemps, donné assez de gages et suffisamment multiplié les signes d'obédience pour que sa traduction soit bien comprise pour ce qu'elle était : une célébration du vainqueur et un appel explicite à la soumission et à la Collaboration adressé aux Français, à un moment particulièrement crucial du conflit. Point d'aboutissement emblématique des dérives auxquelles conduisit dans les années 1930-1940 l'utopie fin-de-siècle de la « renaissance tragique », la traduction des *Troyennes* procurée par Boissy montre que le traducteur est, tout comme l'adaptateur, en mesure de s'approprier le texte et de le faire parler ; enrôlant la voix des *Troyennes* de Sénèque sous la bannière de la Révolution nationale et de la propagande vichyste, elle fournit un exemple de ces « us et abus des classiques »²⁹ dont la période fut particulièrement riche.

²⁹ Michael Biddis and Maria Wyke (dir.), *The Uses and Abuses of Antiquity*, New York, Peter Lang, 1999.

1943
AU MIROIR DE LA TRADUCTION POÉTIQUE EN FRANÇAIS :
POUR UN ÉTAT DES LIEUX

Christine Lombez

Université de Nantes / Institut universitaire de France



Résumé : Cet article propose un panorama des traductions de poésie en français parues en 1943 au miroir d'un échantillon représentatif de revues (zone Nord ou Sud, Afrique du Nord, revues légales et/ou subversives) et des recensions critiques auxquelles elles ont donné lieu. On s'intéressera également aux commentaires de nature plus traductologique qu'elles ont pu susciter, attestant d'une réflexion nourrie sur l'art de traduire la poésie en temps de guerre.

Mots-clés : poésie, traduction, discours sur la traduction, revues, Seconde Guerre mondiale.

Abstract: This paper proposes a panorama of poetry translations into French published in 1943 in a representative panel of periodicals (released in the occupied zone, the free zone, and in Northern Africa, whether legal and/or subversive) and of critical reviews published in their wake. We will also focus on "translatological" comments printed in several media, attesting to an intense reflection on the art of translating poetry in times of war.

Keywords: poetry, translation, discourses on translation, periodicals, Second World War.

L' historiographie de la Seconde Guerre mondiale a souvent vu en 1943 une année charnière, celle où l' espoir change de camp : si jusque-là, en effet, l' issue du conflit paraissait incertaine, la déroute allemande devant Stalingrad en février 1943, dans le contexte des débarquements alliés en Afrique du Nord (novembre 1942) puis en Sicile (juillet 1943) semblent marquer un net infléchissement de la logique de guerre et accélérer le cours des événements, laissant entrevoir une issue possible. La nouvelle de la défaite allemande à Stalingrad surtout fut accueillie comme un signe d' espérance, amenant avec elle des repositionnements dans le champ politique, mais aussi intellectuel et littéraire. Face à l' éventualité de plus en plus vraisemblable d' une Allemagne perdant *in fine* la guerre, l' empressement à collaborer tendit en France à décroître sensiblement, des stratégies de repli se mirent en place afin de ne pas compromettre l' avenir. Le vent de l' Histoire semblait bien avoir tourné.

1943 marque-t-il également une césure dans la vie littéraire française et francophone, permet-il d' observer une inflexion dans les flux ou les choix traductifs effectués en France ? Qu' en est-il notamment de la poésie traduite qui a occupé une place si importante dans le champ éditorial français dès les débuts de l' Occupation ? Il s' agira ici de proposer un panorama des traductions de poésie en français parues en 1943 au miroir d' un échantillon représentatif de publications (revues, journaux) et des recensions critiques auxquelles elles ont donné lieu. On s' intéressera également aux commentaires de nature plus traductologique que ces traductions ont pu susciter, attestant d' une réflexion nourrie menée, même en temps de guerre, sur l' art de traduire.

1943 : UNE ANNÉE PIVOT DANS L' ÉDITION FRANÇAISE ?

Si l' on en croit l' aperçu de R. Thalman¹, la situation de l' édition en France, tant en zone Nord que Sud, aurait été assez enviable durant l' Occupation, ce en dépit de la censure, de la réorientation idéologique et d' un contingentement du papier de plus en plus strict : ainsi, « 1941 reste une année littéraire relativement faste, d' autant plus que le nombre de lecteurs a, d' après les statistiques de l' époque, triplé en France depuis 1938 »², note-t-elle, se demandant en passant si cela n' est pas dû en fait à des mailles de la censure restées trop larges. De même, le programme de traductions (l' *Aktion Übersetzung*) lancé depuis décembre 1940 bat son plein avec des objectifs ambitieux, envisageant 300 à 350 traductions de l' allemand d' ici la fin de 1941 contre 11 du français entre 1941 et 1943 (chiffres donnés par la *Pariser Zeitung* du 11 février 1941). En zone Nord, des maisons d' éditions telles que Sorlot, Gallimard (Camus, *L'Étranger*, 1942, Aragon, *Les Voyageurs de l'impériale*, même année), Denoël (éditeur de Céline, et des *Décombres* de L. Rebatet, 65 000 exemplaires), Grasset, Stock (*Anthologie de la poésie allemande* de R. Lasne et G. Rabuse, 6000 exemplaires), Plon (René Benjamin, *Le Maréchal et son peuple*, 95 000 exemplaires), Flammarion (éditeur des discours de Laval), etc. sont des plus actives ; en zone Sud, l' existence d' éditeurs comme Seghers, Barbezat, Robert Laffont, contribue également à ce dynamisme, tout comme la création des clandestines Editions de Minuit

¹ Rita Thalman, *La mise au pas. Idéologie et stratégie sécuritaire dans la France occupée*, Fayard, Paris, 1991 (chapitre « Briser l' impérialisme culturel »).

² *Ibid.*, p. 173.

(Vercors, *Le silence de la mer*, 1942) ou de la Bibliothèque française (pour ne pas parler des revues, légales ou non, qui se multiplient elles aussi). Cependant, note R. Thalman, « le véritable reflux n'intervient qu'en 1943 »³, avec, très symboliquement, la disparition de la NRF alors dirigée par P. Drieu La Rochelle sous le contrôle de l'Occupant. Le tournant se mesure également à un autre indice, le bondissement du nombre de nouveaux journaux clandestins (chiffres d'E. Gravensten⁴) : 176 journaux sont créés entre juin 1941 et novembre 1942 (invasion de la zone Sud), 240 entre novembre 1942 et la fin de l'année 1943. La dynamique enclenchée est incontestable (le chiffre retombera nettement après juin 1944).

L'année 1943 est également, si l'on se place du point de vue de l'importation de la littérature étrangère en français, une date pivot qui souligne encore davantage à quel point la poésie (hors antique et religieuse) concentre l'intérêt et les stratégies éditoriales d'un bord ou de l'autre ; ainsi, c'est en 1943 que l'Occupant célèbre à grands frais le centenaire de la mort du grand poète allemand F. Hölderlin ; c'est fin 1943 que paraît chez Stock, avec une intense couverture médiatique, la très controversée *Anthologie de la poésie allemande des origines à nos jours* précédée d'une préface de Karl Epting, le Directeur de l'Institut Allemand de Paris et ami de Céline. On notera aussi cette année-là la traduction des *Hymnes à la nuit* de Novalis par G. Bianquis (Aubier), ainsi qu'une forte actualité rilkeenne (*Élégies de Duino et Sonnets à Orphée* dans la version de J. F. Angelloz chez Aubier ; *Sonnets à Orphée* par A. Bellivier ; *Poésie* par M. Betz chez Emile-Paul frères), et de manière générale, de la poésie allemande (outre Novalis, Hölderlin, bien sûr, avec les *Poèmes* traduits par G. Bianquis chez Aubier, mais aussi deux traductions de poésies de Goethe, respectivement chez Haumont et Aubier, la traduction des *Galgenlieder* de C. Morgenstern par A. Thérive chez Haumont, celle du 2^e volume de *Choix de poèmes* de S. George par M. Boucher chez Aubier). On relève également au catalogue des traductions de poésie enregistrées par la BNF en 1943 une réédition (la première date de 1841) de *La Divine Comédie* de Dante par A. Brizeux (Gibert), la première traduction française de la *Première Solitude* de Góngora par P. Darmangeat (Seghers), et, toujours par Darmangeat, le *Poème du cante jondo* de F. G. Lorca (Le Méridien, Rodez). Si l'on excepte une traduction des *Poésies d'Emily Brontë* par Pierre Pascal au Mercure de France, une autre d'*Astrophel et Stella* de P. Sidney par Charles-Marie Garnier (Aubier), on conviendra sans peine, pour s'en tenir ici à des ouvrages parus en volume en 1943 et, pour cette raison, facilement identifiables lors d'une recherche bibliographique, que la balance penche nettement du côté de la poésie allemande ou des pays alliés de l'Allemagne (Espagne, Italie).

Mais c'est aussi en 1943, et comme en contrepoint, que sort à Alger au mois d'août le numéro 27-28 de la revue *Fontaine* entièrement consacré aux « Poètes et écrivains des États-Unis d'Amérique », ce qui, dans le contexte troublé en Afrique du Nord, n'avait rien d'anodin (une grande place y était faite à des auteurs contemporains comme T. S. Eliot, E. Cummings, W. C. Williams, a priori interdits par la censure). En 1943, encore, paraît un numéro spécial des *Cahiers du Sud* conçu comme un hommage à la Suisse qualifiée par Jean Ballard d'« unique témoin de la liberté en Europe », un autre

³ *Ibid.*, p. 178.

⁴ Eva Gravensten, *La Quatrième arme – La presse française sous l'Occupation*, Esprit Ouvert, Lausanne, 2001, p. 119-120.

consacré au « Génie d'Oc ». Ce sont visiblement les journaux ou revues, de plus en plus nombreux, qui jouent alors un rôle capital de médiateurs culturels et littéraires, voire de subversion d'une ligne officielle et d'une censure de plus en plus contestée et contournée (surtout dans le cas des revues paraissant dans le Sud ou dans l'Empire colonial). À partir d'un échantillon de titres d'obédience et de localisation géographique diverses, il s'agira ici de retracer l'actualité de la traduction poétique en français pendant l'année 1943, en mettant en évidence, outre la simple dimension bibliométrique, les aspects idéologiques de cette importation, ainsi que des amorces de réflexion sur les textes ainsi réalisés, que l'on pourrait déjà qualifier de « traductologique ».

LA POÉSIE EN TRADUCTION FRANÇAISE DANS UN ÉCHANTILLON DE PÉRIODIQUES PARUS EN 1943

Ont été retenus ici les titres suivants : pour les journaux, *Comoedia* (Paris), *Je suis partout* (Paris), *Le Mot d'Ordre* (Marseille), *Panorama* (Paris), la NRF (Paris) ; pour les revues : *Cahiers du Sud* (Marseille), *Fontaine* (Alger), *Poésie* 43 (Villeneuve-lès-Avignon) et *Pyrénées* (Toulouse). Cet échantillon comporte un ensemble de publications dont la périodicité, la longévité et les orientations politiques diffèrent fortement, mais qui ont en commun l'intérêt pour la littérature, la poésie et la culture en général, et qui publient des traductions durant 1943. La diversité de leurs emplacements géographiques (Paris, province, Empire) permet également de garantir une certaine représentativité de l'éventail de textes traduits dans leurs pages pendant cette année. Il manque cependant une publication clandestine pour compléter le tableau, mais en l'état actuel de nos dépouillements, aucun titre (que ce soit *Les Étoiles* d'Aragon, *Les Lettres françaises*, *Messages* ou *Les Cahiers de l'École de Rochefort*) ne venait étayer le sujet de cette étude : on n'y trouve pas de texte traduit en 1943.

Comoedia dir. René Delange (Paris) – hebdomadaire – officiellement « apolitique » (en fait proche de l'Occupant). Juin 1941-août 1944.

Traductions en 1943 : outre l'actualité liée directement au centenaire de la mort de Hölderlin et à la sortie de l'anthologie Stock (qui donne lieu à une couverture très fournie, parfois en pleine page comme le 2/10), de très nombreuses traductions paraissent au fil des semaines de l'année 1943, principalement de l'allemand (Novalis 6/11, S. George 21/08, G. Engelke 9/01, G. Britting 27/03, F. Hölderlin 20/03, 5/06, 19/06), mais aussi de pays « amis » de ou occupés par l'Allemagne : Hongrie (E. Ady 20/02, A. Jozsef 25/09), Espagne (Bécquer 27/11, Lorca 11/09), Italie (D. Valeri 7/08, S. Aleramo 31/07), Bulgarie (I. Vazov 24/04), Roumanie (Eminescu 16/01), Hollande (H. Marsman 11/12)

Je suis partout, dir. Robert Brasillach, puis à partir de 1943 Pierre-Antoine Cousteau (Paris) – hebdomadaire – collaborationniste. Février 1941-août 1944.

Traductions en 1943 : citation d'un extrait de la traduction de « coplas » espagnoles par J. Prévost (18/06) ; extraits de traductions de Hölderlin, Mörike et Rilke dans un article de G. Blond sur la sortie de l'anthologie

Stock (10/09). Plusieurs commentaires sur la manière de traduire la poésie (18/06, « Traduction des poètes » par Jean Servière).

Le Mot d'Ordre dir. L. O. Frossard (Clermont puis Marseille) – quotidien – favorable à Vichy. Août 1940-février 1944.

Traductions en 1943 : « La jeune poésie hispano-américaine – Une conférence de P. Darmangeat » par A. Goléa, contenant la traduction du « Clavecin de l'aïeule » de R. Darío (9/01) ; « Un poème de M. Eminesco » par A. Goléa (13/02) ; « Lorca en français » par A. Goléa (comparaison de traductions de « La casada infiel » par J. Prévost et F. Gattégno 19/06) ; quatre traductions « inédites » de Hölderlin par M. Seuphor (« Il y a cent ans mourait Hölderlin » 23/06). Activité de réflexion et commentaires fournis sur la manière de traduire (26/06, 18/08, 25/09).

NRF, dir. Drieu La Rochelle (Paris) – mensuel – collaborationniste. Décembre 1940-fin 1943.

Traductions en 1943 : B. Pasternak, « L'avènement du visage » par A. Robin (janvier) ; « Trois poètes russes : Essénine, Maïakovski, Pasternak » par A. Robin (février) ; F. Hölderlin, « Ainsi Ménon pleurait Diotima » trad. R. Lasne (avril) ; F. Hölderlin, « Patmos » (sans nom de traducteur) (mai)

Panorama, dir. Pietro Solari (Paris) – hebdomadaire – collaborationniste – 1943-1944.

Traductions en 1943 : principalement de l'italien – Marinetti (n°2), Montale (n°3), S. Quasimodo (n°8), Ungaretti (n°9, n°11, n°19), Diego Valeri (n°13, n°30), D'Annunzio (n°43) – et de l'espagnol (Unamuno, n°2), Bécquer (n°44). Puis la revue ne publie quasiment plus que des traductions de la poésie allemande (phénomène très visible à partir du n°13) dans des versions d'E. Bestaux et surtout de R. Lasne : Hölderlin (n°16, n°18), Mörike (n°23), Körner (n°30), Trakl (n°32, n°36), le Volkslied (ballades, n°34, n°37), préparant puis accompagnant la sortie de l'anthologie Stock.

Cahiers du Sud dir. Jean Ballard (Marseille) – mensuel – distances avec Vichy. Publie durant toute la période.

Traductions en 1943 : « La Grande Taijia de Ibn Al Farid – Fragment » par Claudine Chonez et Ahmed Bernani (janvier) ; « Folklore » traduit du provençal par R. Nelli (mars) ; traduction de 5 poèmes d'A. Sikélianos par R. Levesque (juillet) ; « Le Satyre ou la chanson nue » de C. Palamas (mort en 1943), traduction par R. Levesque et G. Catsimbali (octobre) ; « Poèmes de T. Arghezi (trad. du roumain) accompagnés de 3 poèmes de L. Blaga (pas de nom de traducteur mais signés par l'auteur, il s'agit peut-être d'autotraductions) (novembre). À noter également en mars le numéro spécial des *Cahiers du Sud* consacré au « Génie d'Oc » qui contient des traductions du provençal.

Fontaine, dir. Max-Pol Fouchet (Alger) – mensuel – opposant à Vichy. Publie durant toute la période.

Traductions en 1943 : « 4 poèmes de John Pudney »⁵ trad. par Hélène Bokanowski, « Serpent » de D. H. Lawrence trad. par Hélène Bokanowski (janvier) ; « Écrivains et poètes des États-Unis d'Amérique », numéro anthologique de plus de 200 pages qui comprend un panorama très détaillé et informé de la poésie américaine moderne, avec comme instigateur et traducteur principal Jean Wahl (juillet-août)

Poésie 43, dir. Pierre Seghers (Villeneuve lès Avignon) – distances avec Vichy. Publie durant toute la période.

Traductions en 1943 : traduction de « Aux Parques » de F. Hölderlin par M. Alexandre dans le compte-rendu sur la parution de son ouvrage *Hölderlin le poète* chez Laffont (mars-avril) ; « Regards sur l'Amérique latine – le poète Juan Burghi », traduction de « La Hoja », « Anoranza » par H. Christian Coxé (mars-avril) ; « Chant 6^e des 100 000 chants de Milarépa – Milarépa à la forteresse céleste de Kyang Pan » traduction du tibétain par Henriette Meyer (octobre-novembre) ; annonce de la sortie des *Hymnes à la Nuit* de Novalis traduits par G. Bianquis (article de J. Filloux qui contient des extraits de traduction) (octobre-novembre). Commentaires sur la traduction.

Pyrénées dir. A. Ferran (Toulouse) – mensuel – favorable à Vichy. Juillet 1941-juin 1944.

Traductions en 1943 : « D'une suite ibérique » (n°10), numéro consacré à l'Espagne, contient des traductions de maximes de B. Gracián (dans la version d'Amelot de la Houssaie, 1694), des poèmes de Góngora, de Lorca, de E. de Castro, de M. Machado, de R. Darío traduits par P. Darmangeat (Raymond Bernard pour Machado) ; « Folklore de France » (n°11), contient plusieurs extraits traduits de chansons populaires en divers patois français qualifiés de « haï-kaïs rustiques » ; « Trois poèmes de Rilke traduits par A. Goléa » (n°12) ; « Notre Quercy » (n°13-14) propose des chansons et des poèmes en patois quercinois avec leur traduction en regard.

Quelques remarques s'imposent à l'issue de ce sondage restreint : 1943 voit la traduction en français d'un large éventail de poètes étrangers, pas seulement européens (cf. cas du tibétain et de l'arabe), même si la volonté hégémonique de l'Allemagne dans ce domaine reste perceptible. Le nombre de poètes de langue allemande traduits et présents dans les périodiques est quantitativement important, une situation que vient souligner symboliquement la parution fin 1943 de l'anthologie de la poésie allemande en 2 tomes chez Stock. Comme dans le cas des traductions parues en volume, la présence de certains poètes (issus des pays d'Europe centrale notamment) s'explique par les réalités politiques d'alors (l'Allemagne occupant une grande partie de l'Europe), ou bien encore par des affinités politiques marquées (cas de l'Espagne et de l'Italie).

⁵ Il s'agit d'un officier de la RAF.

Les titres parus dans le sud de la France témoignent souvent d'une plus grande latitude éditoriale que dans le nord, c'est surtout visible dans le cas de *Fontaine* qui peut se permettre de faire paraître à Alger un numéro double sur des auteurs anglophones modernes en principe interdits par les listes Otto (le même phénomène est constatable au Maroc avec *Aguedal* qui publie en 1943 une livraison sur « La littérature anglaise d'aujourd'hui »). En revanche, un titre comme *Pyrénées*, assez favorable à Vichy, suit une ligne plus ambiguë : ainsi, l'année 1943 y est fortement teintée de régionalisme (n°11 sur « Folklore de France », n° double 13-14 sur « Notre Quercy » avec des textes en patois), ce qui peut être interprété à la fois comme une orientation maréchaliste (il y est question de « l'œuvre de relèvement » du pays) mais aussi comme une volonté « résistante » de célébrer les racines d'une France désormais complètement occupée par l'Allemagne depuis novembre 1942. Le même dessein⁶ est peut-être aussi partiellement à l'origine du numéro spécial des *Cahiers du Sud* consacré au « Génie d'Oc » (finalisé en 1942 mais dont la parution fut retardée en 1943).

Par ailleurs, le cas de la prestigieuse NRF ne laisse pas d'étonner : des poètes soviétiques y sont à l'honneur par l'intermédiaire d'Armand Robin, alors que la littérature russe était interdite de publication. Le choix d'auteurs connus pour être en délicatesse idéologique avec le pouvoir (Pasternak, Maïakovski, Essenine) explique peut-être cette tolérance de Drieu La Rochelle et de l'autorité occupante dans un contexte où le pacte germano-soviétique avait vécu et où l'URSS était devenue un ennemi à combattre (pour mémoire les écrivains antisoviétiques avaient été interdits durant toute la période du pacte germano-soviétique).

Mais ce qui retiendra surtout l'attention ici est l'intérêt soutenu et ininterrompu porté à la poésie étrangère traduite en français, qui se lit également dans les débats récurrents que l'on constate autour de la manière de la traduire, et dont tous ces titres se font, à des degrés divers, l'écho.

UNE AMORCE DE REGARD TRADUCTOLOGIQUE SUR LA POÉSIE TRADUITE

À l'image des quatre ans de guerre, 1943 est une année féconde, pour la poésie française (pensons à l'émblématique *Honneur des poètes*, ouvrage collectif paru dans la clandestinité, auquel participèrent Aragon, Eluard, Desnos, Tardieu, Ponge, etc.), pour la poésie traduite, et plus spécifiquement encore, pour les réflexions menées sur la traduction poétique. À croire que le contexte d'Occupation, le discours de la propagande (vichyste et allemande) et la nécessité, souvent, dans les milieux d'opposants, de dissimuler ou de coder le sens de certains messages, avaient suscité le besoin de se replier sur une forme de langage bref mais efficace, aisément mémorisable, entraînant dans son sillage une interrogation accrue sur la notion même de *sens*. Il est étonnant de lire dans les pages de publications très diverses autant de considérations sur l'acte de traduire la poésie allant du simple compte-rendu factuel à la lecture croisée (où plusieurs traductions d'un même texte sont comparées et discutées), qui posent parfois des

⁶ Cf. sur ce point Christine Lombez, « Régionalisme, Occupation et (auto)traduction : autour de la poésie d'Oc et de ses enjeux (1940-44) », actes du colloque *Plurilinguisme et autotraduction*, Anna Lushenkova Foscolo et Malgorzata Smorag-Goldberg (dir.), Editions Eur'Orbem, 2019 (à paraître).

questions de fond sur ce qu'est le sens poétique et dans quelle mesure il peut (ou doit) être traduit en français.

La sortie de l'anthologie de poésie allemande chez Stock fin 1943 par exemple, événement éditorial de l'année relayé dans de multiples journaux et revues, fut l'occasion d'exposer des points de vue allant de poncifs attendus sur la difficulté de la traduction poétique (« Le problème de la traduction » par Jacques Boulanger dans *Comoedia*⁷) à des considérations plus averties (mais dont la plupart parurent avec retard dans la presse au début de 1944, excédant donc les bornes temporelles assignées à ce travail). Cependant, l'intérêt pour la traduction des poètes déborde largement le cadre de cette publication présentée comme le fleuron de la Collaboration intellectuelle en France, et se reflète à plusieurs reprises dans les revues/journaux de l'année 1943.

Ainsi, *Je suis partout*, le très collaborationniste et antisémite journal de R. Brasillach, puis, à partir de 1943, de P. A. Cousteau, consacre le 18 juin une rubrique « Traduction des poètes » signée Jean Servièrre (pseudonyme de Brasillach) qui affirme sans ciller que « notre temps est le seul à comprendre l'art de la traduction »⁸. S'ensuit une argumentation très étayée battant en brèche l'intraduisibilité de la poésie et la fidélité poétique que permettrait le vers : « le traducteur en vers est presque toujours plat »⁹. Soulignant l'importance de la « respiration » du vers, le critique, visiblement au fait de la question (Brasillach était lui-même traducteur du grec), préconise d'utiliser plutôt un type de verset proche de celui de Claudel et de garder le vers « traditionnel » pour les chansons et les poèmes réguliers qui ont, eux, besoin d'une forme fixe.

Deux titres d'orientation en apparence plutôt opposée, *Poésie 43* et *Le Mot d'Ordre*, ont des centres d'intérêt assez proches lorsqu'il s'agit de la poésie étrangère traduite. Dans les deux cas en effet, le problème de l'intraduisibilité se trouve au centre de vives discussions. Claude Jacquier s'interroge dans *Poésie 43* sur « Les traductions impossibles »¹⁰ et en particulier l'intraduisibilité de Pouchkine en français (alors que le poète russe était sans doute, de sa génération, le plus imprégné par la langue française). Jacquier en vient à suggérer le sous-titrage de la poésie lors des lectures, comme conseil aux « traducteurs futurs ». Le même mois, cette fois depuis Marseille, *Le Mot d'Ordre* fait chorus, en proposant successivement un article d'Armand Coulier « Traduire, est-ce trahir »¹¹, et un autre intitulé « Trahison du poète ? »¹², où un parallèle intéressant est fait avec la fameuse « trahison des clercs » de J. Benda (ouvrage paru en 1927). En juin 1943, dans « Le 'Mot d'ordre' littéraire », A. Goléa pose à nouveau la question devenue presque obsédante « Traduire, est-ce donc trahir ? »¹³, et poursuit en juillet avec une chronique « À propos des traductions de poésie »¹⁴. Il met en scène le différend qui l'oppose à Pierre Darmangeat¹⁵, traducteur de Lorca durant les années 1940¹⁶, notamment sa conception

⁷ *Comoedia*, 23/10/1943, p. 1-7.

⁸ *Je suis partout*, 18/06/1943, p. 6.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Poésie 43*, n°13, mars-avril 1943, p. 84.

¹¹ *Le Mot d'Ordre*, 31/03/1943, p. 2.

¹² *Le Mot d'Ordre*, 10/04/1943, p. 2.

¹³ *Le Mot d'Ordre*, 26/06/1943, p. 2.

¹⁴ *Le Mot d'Ordre*, 7/07/1943, p. 2.

¹⁵ Je reviens plus en détail sur cette controverse dans le portrait de Pierre Darmangeat que j'ai réalisé dans le volume *Traduction, Collaboration, Résistance. Portraits de traducteurs et de traductrices sous l'Occupation (1940-44)*,

de la traduction comme « reflet » qui lui semble tendre exagérément du côté de la trahison et s'opérer au détriment du lecteur :

Bien entendu, une traduction ne doit jamais être une substitution. Mais entre celle-ci et le simple *reflet* dont se contente Darmangeat, il y a de la place pour une traduction qui ne trahisse l'original ni d'une manière ni de l'autre. Car le reflet est souvent trahison aussi. Et réduire l'ambition du traducteur à donner au lecteur le désir de connaître l'original nous semble excessif.¹⁷

Cet échantillon de réflexions menées sur la manière de traduire la poésie laisse songeur et pose question. Qu'est-ce qui nourrit durant la guerre un intérêt si soutenu pour la traduction poétique (un phénomène semblable ne se retrouvant pas pour la prose, par exemple) ? Doit-elle être perçue comme un révélateur et si oui, de quoi ? Il faudrait sans doute s'interroger plus longuement sur ce que représentaient alors la poésie et les poètes étrangers dans une période historique si tourmentée. Sans apporter ici encore de réponse définitive (nous menons actuellement un travail plus approfondi sur le sujet), on peut déjà formuler quelques hypothèses. Ainsi, on remarque que la poésie est très souvent comparée à un trésor, au reflet authentique de l'esprit d'un peuple, à l'expression d'une pureté ou d'une innocence qui auraient été perdues. En ce sens le poète serait, pour ainsi dire, un symbole d'autorité au sens étymologique du terme, le garant d'une humanité idéale fantasmée au-delà de toute appartenance nationale. N'était-ce pas le sens des propos de J. Cocteau évoquant « la haute *patrie* des *poètes*, *patrie* où les patries n'existent pas, sauf dans la mesure où chacun y apporte le trésor du travail national »¹⁸ ? Une telle approche qui a de quoi fédérer des sensibilités très diverses, au-delà des clivages politiques existants, explique sans doute pour une bonne part pourquoi la poésie en général, et la poésie en traduction, ont été aussi présentes durant les années d'Occupation en France. La poésie fut bel et bien un enjeu idéologique de cette guerre (qui n'en était plus une d'un strict point de vue militaire, la France et l'Allemagne se trouvant depuis juin 1940 sous un régime d'armistice), car mieux que tout autre discours, elle savait mobiliser les consciences. Ce dernier point, allié à l'idée de pureté, d'innocence, déjà évoquée, permet peut-être d'esquisser une autre piste en lien avec l'idée de « trahison ». La peur de trahir la poésie en la traduisant est formulée de manière si récurrente tout au long des années 1940-44 qu'il est difficile de ne pas être tenté d'y lire l'indice d'autre chose : la crainte de se trahir soi-même ? L'expression d'une perte de confiance dans les capacités du langage à réellement *dire* (effet collatéral de l'activité de propagande qui jette le soupçon sur la réalité de ce qui est énoncé) ? Un questionnement du *sens* en général dans un contexte où trahison et délation étaient omniprésentes, dans le quotidien et au sommet du pouvoir ? Autant d'hypothèses qu'il s'agira d'approfondir et d'étayer à l'avenir.

à paraître en 2019 aux Presses de l'Université François-Rabelais de Tours dans la collection « TraHis » (Traducteurs dans l'Histoire).

¹⁶ Voir pour plus d'informations bibliographiques le portrait de Pierre Darmangeat dans le volume *Traduction, Collaboration, Résistance. Portraits de traducteurs et de traductrices sous l'Occupation (1940-44)*, *op. cit.*

¹⁷ *Le Mot d'Ordre*, 7/07/1943, p. 2.

¹⁸ « Salut à A. Breker » par J. Cocteau, *Comoedia*, 23/05/1941, p. 1.

Parce que la poésie est une langue à part à l'écart du langage quotidien véhiculaire¹⁹, qui plus est souvent entaché de soupçon à cette époque, elle semble cristalliser tout un ensemble d'aspirations qui vont de l'idéologie pure et simple (cas de la récupération de Novalis, Hölderlin ou Rilke et plus généralement de la poésie allemande par l'Occupant, mais aussi exploitation de la poésie régionaliste par Vichy) à la résistance par livres interposés (dont témoignera par exemple en 1944 la parution aux éditions de Minuit de l'anthologie *Les Bannis* où se voient réhabilités des poètes tels que H. Heine ou K. Tucholsky, grands absents de la ligne « officielle »²⁰), en passant par le désir d'y trouver de nouvelles raisons d'espérer (la présence de traductions de poètes spiritualistes non européens tels que R. Tagore, Ibn Al Farid ou Milarépa doit nous alerter sur ce point). Que la poésie ne soit pas toujours là pour elle-même apparaît particulièrement dans le cas de *Fontaine*. À la suite du débarquement allié de novembre 1942, le champ littéraire d'Afrique du Nord se recompose et les priorités éditoriales changent : ainsi, on a pu constater que la part de la poésie s'affaiblissait nettement dans la revue en 1943, « la fonction de propagande dévolue au genre poétique se trouv[ant] désormais privée d'une partie de son intérêt. »²¹ De ces contrastes et nuances subtiles, les différentes publications du moment se font l'écho, même au-delà de la seule année 1943, attestant que la poésie, y compris en traduction, fut sans doute la 5^e arme inattendue (la presse en ayant été la 4^e selon E. Gravensten²²) de ce second conflit mondial.

¹⁹ Dans une chronique de *Je suis partout*, G. Blond fait ainsi remarquer que « chaque mot possède, outre sa signification courante et pratique, un sens intérieur qui ne s'éclaire qu'à la lumière de la poésie » (10/09/1943, p. 6).

²⁰ Cf. ici Christine Lombez, « Pour l'honneur des poètes allemands : la traduction comme acte politique et critique (le cas des *Bannis*, 1944), in *Critique et Plurilinguisme*, (I. Poulin dir.), collection *Poétiques Comparatistes*, Société Française de Littérature Générale et Comparée, Editions Lucie, Nîmes, 2013.

²¹ François Vignale, *La Revue Fontaine. Poésie, Résistance, Engagement. Alger 1938-Paris 1947*, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 155.

²² Cf. Eva Gravensten, *op. cit.*

1943
L'« ANNÉE HÖLDERLIN », VUE DE FRANCE

Alexis Tautou

Université Rennes 2



Résumé : Notre contribution se propose de comprendre comment, dans la France occupée, les représentants allemands de la politique culturelle (Ambassade d'Allemagne, Instituts allemands de Paris et de province), avec l'aide des collaborationnistes français issus du monde des études, tentèrent de créer en pleine déroute un événement de politique mémorielle à partir des célébrations du centenaire de la mort du poète F. Hölderlin en 1943. Nous nous proposons de passer en revue les manifestations hölderliniennes sur le territoire français, d'identifier les différentes publications et les différents acteurs de ce jubilé, tout en cernant la fonction de la traduction au sein de ce phénomène.

Mots-clés : Friedrich Hölderlin, poésie, histoire de la réception et de la traduction, Occupation allemande en France (1940-1944), études germaniques.

Abstract: The aim of the present paper is to provide an insight into the way German authorities in charge of cultural policy (German Embassy, German Institutes in Paris and on the whole French territory) in occupied France during WW II tried, with the help of French collaborationists from the educational sphere, to set up an event of remembrance policies around the hundredth anniversary of Friedrich Hölderlin's death in 1943. After an overview of the Hölderlinian celebrations in France during this year we intend to identify the different publications and actors which had a hand in this centenary and find out the function assumed by translation in the whole phenomenon.

Keywords: Friedrich Hölderlin, poetry, reception and translation history, German Occupation in France (1940-1944), german studies.

Dans son travail doctoral¹ consacré à l'Institut allemand dans le Paris occupé de 1940 à 1944, l'historien allemand Eckard Michels montre combien les hauts responsables des questions culturelles, à commencer par l'ambassadeur Otto Abetz et le directeur de l'Institut allemand Karl Epting, tous deux familiers de la France, étaient tiraillés entre leur fascination pour l'aura culturelle qu'avait développée la France au fil de l'Histoire, et le désir jaloux de substituer à la vocation culturelle française le « Sendungsideal » allemand, qui n'avait plus depuis longtemps suscité de désir d'imitation au sein des nations européennes. Cette volonté d'instiller l'élément germanique pour saper insidieusement (la propagande de Goebbels recommandait d'éviter, pour multiples raisons, le choc frontal idéologique) le charisme français, passait par une série d'« opérations » qui, additionnées, devaient composer une politique culturelle d'envergure : multiples manifestations avec une prédilection pour les formes propices au *soft power* (concerts, représentations théâtrales et projections cinématographiques, expositions itinérantes), mise en place de bibliothèques approvisionnées en volumes traduits de l'allemand, ouverture de librairies financées par Allemands ou collaborateurs (Librairie Rive Gauche à Paris et *Frontbuchhandlungen* dans les grandes villes de province), enfin l'« Aktion Übersetzung » (action traduction), promouvant la traduction vers le français d'œuvres germaniques sélectionnées par un Comité de traduction franco-allemand. Les mesures dans le domaine éditorial avaient été précédées par l'établissement progressif des trois fameuses listes de proscription et de promotion, Otto, Bernhard et Matthias.

Infléchir le paysage littéraire et plus largement culturel français signifiait aussi modifier la politique mémorielle française en procédant au « reclassement des valeurs », comme le voulait l'expression consacrée, et en établissant un nouveau panthéon de canons à commémorer. Ces figures canonisées étaient, comme on s'en doutera, élevées au rang d'*exempla* et instrumentalisées à l'envi par la doctrine nationale-socialiste. À l'établissement de ce nouveau panthéon avaient ainsi contribué deux jubilé étudiés par Claudia Albert dans son ouvrage *Deutsche Klassiker im Nationalsozialismus*² : les 175 ans de la naissance de Friedrich Schiller en 1934 et les 125 ans de la mort de Heinrich von Kleist en 1936. La période de l'Occupation allemande en France maintint cet habitus commémoratif : les 125 ans de la naissance de Theodor Storm furent discrètement évoqués en 1942, et le centenaire de la mort du poète souabe Friedrich Hölderlin, en 1943, aurait dû précéder, si les événements n'en avaient décidé autrement, le bicentenaire de la naissance de Herder, initiateur de la redécouverte du *Volkslied* dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et le centenaire de celle de Friedrich Nietzsche. Les anniversaires des sommités de l'Allemagne nouvelle – les 80 ans de Gerhart Hauptmann en 1942, par exemple – venaient parachever l'édifice mémoriel et devaient *in fine* coexister avec – et en vérité concurrencer – le récit historique de la communauté nationale française.

L'exaltation nationale du souvenir de Friedrich Hölderlin devait être une des clés de voûte de ce mémorial pour les générations futures mais, dans le champ français, ne laisse pas d'étonner pour deux raisons majeures : d'une part la faible accessibilité – et

¹ Eckard Michels, *Das Deutsche Institut in Paris : 1940-1944, Ein Beitrag zu den deutsch-französischen Kulturbeziehungen und zur auswärtigen Kulturpolitik des Dritten Reiches*, Stuttgart, Steiner, 1993.

² Claudia Albert, (dir.), *Deutsche Klassiker im Nationalsozialismus : Schiller, Kleist, Hölderlin*, Stuttgart / Weimar, J.B. Metzlersche, 1994.

donc le faible potentiel de vulgarisation et d'adhésion – de l'œuvre de Hölderlin pour le grand public français, tant en termes de difficulté inhérente aux textes que du point de vue des traductions disponibles en version française ; d'autre part la volonté de Goebbels, à partir de 1942, de diffuser massivement vers la France de la littérature triviale (romans d'aventure, d'amour et polars) pour concurrencer la diffusion croissante de littérature anglo-américaine sous le manteau, éviter les stériles dissensions faisant rage entre les nazis quant à la pureté idéologique de tel ou tel auteur germanique³ et muscler pour ainsi dire une politique de traduction essentiellement centrée sur les grands classiques, donc relativement confidentielle⁴. En ce sens, le choix de médiatiser Hölderlin en France n'était ni consensuel, ni représentatif des nouvelles orientations de la Propaganda-Staffel, et, dans le contexte global de 1943, marqué par les défaites de l'Allemagne hitlérienne sur les fronts nord-africain et oriental, cette clé de voûte de l'édifice mémoriel se mua très rapidement en chant du cygne.

La présente contribution se fixe pour triple objectif de retracer dans ses grandes lignes les commémorations holderliniennes françaises de 1943 (en l'état actuel des ressources disponibles sous forme numérisée⁵), de définir la place de la traduction dans ces célébrations et d'identifier traductions et traducteurs de Hölderlin au cours de cette même année. Notre travail laisse intacte la tâche de comparer les différentes traductions de poèmes de Hölderlin parues dans les années d'Occupation et d'analyser les choix esthétiques et sémantiques⁶.

L'« ANNÉE HÖLDERLIN » : TOUR D'HORIZON

Parler d'« année Hölderlin » – en exagérant l'importance des quelques journées de commémoration qui eurent lieu en France, à commencer par celle du mardi 8 juin 1943 – n'a rien d'évident, et certains commentateurs français de l'époque, qui ressentirent le caractère artificiel de la commémoration dans la vie culturelle française, le perçurent eux-mêmes : dans un compte rendu de *Comoedia*, Francis Herrel met un bémol aux discours publics en parlant de « 1943, qu'on pourra appeler, du point de vue germaniste s'entend, l'« année Hölderlin » » (Nous soulignons)⁷. Les festivités et publications dans le champ français n'eurent de fait aucune commune mesure avec la profusion de célébrations de toutes sortes sur le territoire du Reich. Celles-ci pourraient être récapitulées par les

³ Sur ce point, nous renvoyons notamment à Eckard Michels, *op. cit.*, p. 109.

⁴ Vraisemblablement à l'initiative de la Propaganda-Staffel, le germaniste André Meyer signale l'insuffisance de la traduction des classiques en 1942 dans un article de *Comoedia* consacré à la traduction des pièces de théâtre allemandes. Cf. André Meyer, « Le théâtre et les traducteurs : En marge de *Don Carlos* », *Comoedia*, 31 janvier 1942, n°32, p. 7.

⁵ Notre analyse se fonde sur le dépouillement des grands périodiques de l'Occupation (*La Gerbe*, *Comoedia*, *Panorama*, *Deutschland-Frankreich*, *Cahiers franco-allemands*, *Révolution Nationale*, *Pariser Zeitung*) ainsi que sur quelques quotidiens locaux disponibles en version numérisée sur Gallica, Retronews ou les sites d'archives départementales.

⁶ Un premier aperçu de la question est disponible dans Alexis Tautou, « André Meyer, Robert Pitrou, Geneviève Bianquis, René Cannac et les autres : les germanistes traducteurs », in *Traduction, collaboration, résistance. Portraits de traductrices et de traducteurs sous l'Occupation*, sous la direction de C. Lombez, Presses de l'Université François Rabelais de Tours, collection "TraHis", 2019, à paraître.

⁷ Francis Herrel, « Bibliothèque européenne : Le cinquième numéro de *Deutschland-Frankreich* », *Comoedia*, 27.11.1943, n°126, p. 4.

quelques données suivantes, qui pointent soit vers la *Propaganda-Staffel*, soit vers les milieux scolaires et universitaires : la fondation de la *Hölderlin-Gesellschaft*, sous le patronage de Joseph Goebbels, à Tübingen, la veille de la *Hölderlin-Gedenkfeier* du 7 juin 1943 ; l'organisation de deux cents *Hölderlin-Gedenkfeiern* sur le territoire allemand, dans les municipalités, universités et *Gymnasien*, célébrations auxquelles il convient d'ajouter une centaine d'autres⁸ dans les pays alliés de l'Allemagne hitlérienne ou occupés⁹ ; l'impression de fascicules commémoratifs¹⁰ dans le sillage de ces célébrations ; la mise en chantier de l'anthologie du front réalisée par Friedrich Beißner (« *Feldauswahl* ») et tirée à quelque 100 000 exemplaires pour Noël 1943 et la diffusion d'autres anthologies¹¹ propices, par leur format¹², à la sélection et l'orientation idéologiques ; la publication d'œuvres de Hölderlin, sous forme intégrale ou anthologique, chez de multiples éditeurs (Cottasche Buchhandlung, Insel, Suhrkamp, Propyläen, Reclam, etc.) ; la (re-)publication de plusieurs ouvrages de référence dans les milieux académiques¹³ ; enfin, dans le domaine des « voies de la parole » (B. Wilfert-Portal), les manifestations universitaires, concertées (la conférence de Martin Heidegger à l'université de Fribourg en Brisgau) ou spontanées (Hermann August Korff, professeur à l'université de Leipzig, récitant à Stuttgart le 7 juin 1943 l'ode « *Der Tod fürs Vaterland* »¹⁴), les tournées de lectures¹⁵ et

⁸ Le chiffre est avancé par G. Kurz (Gerhard Kurz, « Hölderlin 1943 », in Peter Härtling / Gerhard Kurz (dir.), *Hölderlin und Nürtingen*, Schriften der Hölderlin-Gesellschaft, Metzler, Stuttgart 1994), mais le recensement des commémorations hölderliniennes à l'étranger mériterait sans doute d'être revu à la hausse à la lumière de nouvelles investigations internationales.

⁹ Cet aspect mériterait un recensement plus complet, aussi nous bornerons-nous à citer quelques exemples trouvés en ligne : la cérémonie du centenaire de la mort de Hölderlin à l'Institut scientifique allemand de Bucarest, sous la houlette du romaniste Ernst Gamillscheg et avec une conférence du traducteur roumain de Hölderlin Ion Pillat ; diverses manifestations hölderliniennes dans les Flandres (cf. Elke Brem, / Jan Ceuppens, « Konstruktionen einer Erinnerungsgemeinschaft », in *Translation und Drittes Reich: Menschen, Entscheidungen, Folgen*, Frank & Timme, 2016, p. 262 et sq.) et plus largement en Belgique (cf. l'affiche publicitaire du centenaire à Gand conservée sous la cote AFF37544 aux Archives de la Contemporaine de Nanterre) ; enfin la lecture de traductions de poèmes de Hölderlin dans un théâtre de Lisbonne le 7 juin 1944, par l'universitaire et traducteur Paulo Quintela.

¹⁰ Paul Kluckhohn, *Hölderlin: Gedenkschrift zu seinem 100. Todestag (7. Juni 1943)*, im Auftrag der Stadt und der Universität Tübingen (Mohr); *Hölderlin-Ehrung in Stuttgart, Lauffen und Tübingen vom 6-7. Juni 1943*, Reichspropagandaamt Württemberg; Wilhelm Böhm, *Hölderlin: Zum 100. Todestag des Dichters am 7. Juni 1943*, Gronau, Jena / Leipzig; *Hölderlin: Gedichte, eine Auswahl zum 100. Todestag (7. Juni 1943)*, Gesellschaft der Bibliophilen, Weimar.

¹¹ En 1940 avait déjà paru dans la collection « Die bunten Hefte für unsere Soldaten » de Kohlhammer (Stuttgart) les *Vaterländische Gesänge* de Hölderlin. Nils Kahlefendts dénombre huit éditions du front sur Hölderlin en 1943 (Kahlefendt, Nils, « Kampfgefährte Hyperion: Eine Hölderlin-Feldpostausgabe im Zweiten Weltkrieg », in *Leipziger Jahrbuch zur Buchgeschichte*, n°4, 1994).

¹² Sur ce point, nous renvoyons à l'ouvrage de référence : Emmanuel Fraisse, *Les anthologies en France*, Paris, L'Harmattan, 2017.

¹³ La publication la plus marquante fut sans doute celle de Wilhelm Michel (*Hölderlins Wiederkunft*, Gallus, Vienne), en raison de la disparition de ce spécialiste de Hölderlin en avril 1942. L'ouvrage de Hans Gottschalk, *Das Mythische in der Dichtung Hölderlins* (Cotta'sche Buchhandlung, Stuttgart), fut réimprimé en lien avec la mort de l'auteur sur le front de l'Est. Quatre autres publications sortirent des presses en 1943 : Kurt Hildebrandt, *Hölderlin: Philosophie und Dichtung* (Kohlhammer, Stuttgart), Heinz Kindermann, *Hölderlin und das deutsche Theater* (W. Frick, Vienne), Herbert Thiele, *Hölderlin: Leben und Vermächtnis* (Pfleger, Metz) et Eugen Gottlob Winkler, *Der späte Hölderlin* (K. Rauch, Dessau).

¹⁴ Günther Mieth, « Hölderlin et la France », in *Études allemandes: L'Europe et la Révolution française*, n°4, Lyon, Université Lumière, 1990, pp. 64-66.

les représentations théâtrales, qui firent toutes deux la part belle aux poèmes et à la *Mort d'Empédocle*¹⁶.

La manifestation organisée à l'Institut allemand de Paris le mardi 8 juin 1943 n'eut vraisemblablement pas l'envergure que nous suggère aujourd'hui la publication qui en résulta : *Friedrich Hölderlin (1770-1843) : en commémoration du centenaire de sa mort le 7 juin 1843* (Sorlot). Elle se borna à une allocution du consul général Gerlach, directeur de la section culturelle de l'Ambassade d'Allemagne, à des intermèdes musicaux par le quatuor français Loewenguth (mouvements d'un quatuor de Beethoven), à un florilège en allemand lu par Herbert Günther (un habitué des tournées de lectures dans les Instituts allemands de province en 1942-43) et à une conférence¹⁷, de Max Kommerell, professeur à l'université de Marbourg. Lorsque, rendant compte de cette manifestation, le germaniste André Meyer écrivit que « Paris [pouvait] se glorifier d'être la seule ville, avec Tübingen, qui ait honoré le souvenir de Hölderlin, à l'occasion du centième anniversaire de sa mort, par la publication d'un mémorial », il entrait dans cette affirmation une grande part d'exagération destinée à consolider voire maintenir vivant le projet d'une collaboration intellectuelle franco-allemande mis à mal par la certitude de plus en plus nette de la déroute allemande. D'autres capitales européennes, Bruxelles ou Rome par exemple, ont-elles célébré Hölderlin en juin 1943 ? Les recherches le révéleront un jour. La sentence de Meyer laisse néanmoins transparaître l'aveu d'un échec : rares semblent avoir été de fait les villes de province à célébrer le nom inconnu de Hölderlin. La presse locale fait état d'une séance et lecture de pages de Hölderlin par Rolf-Frantz Peterson, directeur de l'Institut allemand de Dijon, le 28 juin 1943, tandis qu'Eckard Michels cite une commémoration similaire à l'Institut allemand de Besançon le 26 juin de cette même année¹⁸. Mais le public des Instituts allemands se prêtait-il à pareille célébration ? Eckard Michels note en effet que ce public se composait non d'étudiants et de professeurs, mais essentiellement de secrétaires et de commerçants qui avaient une conception utilitariste, voire opportuniste, de la fréquentation de l'institution et demeuraient au fond étrangers aux manifestations purement littéraires. Le 3 mars 1943, bien avant toute célébration, l'agrégé d'allemand André Drijard, en poste au lycée d'Aix, avait donné à la Société d'études germaniques de Marseille un cours public sur Hölderlin. Qu'en était-il de Bordeaux, dont on eût pu légitimement attendre une célébration en grande pompe ? Fait surprenant : *La Petite Gironde* n'évoque aucun événement, alors que la figure locale des études germaniques, le professeur Robert Pitrou, s'attacha à rappeler dans *La Gerbe* le mystérieux séjour du poète dans le port girondin. La participation bordelaise semble s'être bornée à deux articles du directeur de l'Institut allemand local, Arthur Schwinkowski (1908-1994), parus les 7 et 21 avril 1943 dans l'édition allemande et française de la *Pariser Zeitung*.

¹⁵ Outre la soirée de lecture de Heinz Hilpert au théâtre In der Josefstadt à Vienne, on retiendra à titre d'exemple la tournée de la comédienne Maria Wimmer à l'occasion de plusieurs commémorations hölderliniennes à Hambourg et Lübeck.

¹⁶ *La Mort d'Empédocle* fut représentée à l'issue de la fondation de la Hölderlin-Gesellschaft à Stuttgart, Tübingen et Lauffen am Neckar. Les annales théâtrales retiennent également la mise en scène de Günter Hadank pour le « Deutsches Theater ». Cette même pièce fut représentée à Vienne (Theater in der Josefstadt) le 7 juin 1943 dans la mise en scène de Heinz Hilpert, directeur du théâtre.

¹⁷ Le tapuscrit de 17 pages de cette conférence est conservé à la BNF, sous la cote 4-M PIECE-1301.

¹⁸ Eckard Michels, *op. cit.*, p. 203

Dans le domaine théâtral, la présence de Hölderlin fut surestimée par la recherche. La représentation d'*Empédocle* à la Comédie-Française pour le centenaire de Hölderlin¹⁹ ne fut jamais un spectacle de l'envergure des représentations de théâtre allemand en France en 1941 ou 1942 : *Empédocle* fut programmé pour septembre 1943 par Jean-Louis Vaudoyer et Pierre Bertin, sous la forme d'une populaire « Matinée poétique » consacrée à la lecture de pièces difficilement représentables par un comédien.

Si les manifestations autour de Hölderlin demeurèrent clairsemées, le domaine de l'écrit fut plus étoffé et, sans prétendre à la même envergure qu'en Allemagne, témoigna du désir de diffuser dans la presse principalement une parole sur la vie et l'œuvre de Hölderlin, accessoirement des traductions de ses poèmes illustrant le discours d'escorte. On trouvera synthétisées dans l'encadré ci-dessous les différentes publications sous forme d'articles et d'ouvrages (les traductions sont mentionnées en gras) :

Articles de presse (journaux, revues)

• Mars-avril 1943

- *Poésie* 43, n°13, mars-avr. : « **Aux Parques** », traduit par Maxime Alexandre.
- *Journal des Débats*, 13 mars : « Lectures (Hölderlin, par Maxime Alexandre) », par Mario Meunier
- *Comoedia*, 20 mars : « Deux poèmes de Hölderlin : *Diotima* et *Les dieux* », trad. par Guy Sonnier.
- *Nouvelle Revue Française*, 1^{er} avril : « Ainsi Ménon pleurait Diotima », trad. par René Lasne.
- *Pariser Zeitung*, 7 avril : « Hölderlin à Bordeaux », par Arthur Schwinkowski.
- *La Croix*, 10 avr. : « L'actualité littéraire : Friedrich Hölderlin et Rainer Maria Rilke », par Luc Estang
- *Pariser Zeitung*, 21 avril : « Hölderlin in Bordeaux : Zeugnisse und Vermutungen einer Lebenswende », par Arthur Schwinkowski.
- *Nouvelle Revue Française*, 1^{er} mai : « Patmos », trad. anonyme.

• Juin-juillet 1943

- *Panorama*, 3 juin : « Le centième anniversaire de la mort de Fr. Hölderlin », par Eugène Bestaux.
- *Pariser Zeitung*, 5 juin : « Hölderlin, der Deutsche und Europäer », par L.C. Richter (i.e. Liselotte Richter).
- *Comoedia*, 5 juin : « Connaître l'Europe : Fr. Hölderlin, le poète et son destin », par Johannes Hoffmeister. « Dans mon jeune âge » et « Aux Parques », trad. par André Banuls. « La moitié de la vie », trad. par Marie-Joseph Moeglin.
- *La Gerbe*, 10 juin : « Un grand poète : Hölderlin », par René Lasne. « Moitié de la vie », trad. par René Lasne.
- *Comoedia*, 12 juin : « Connaître l'Europe : Hölderlin et le monde antique », par Johannes Hoffmeister.
- *La Gerbe*, 17 juin : « Présences européennes : Germanisme et hellénisme chez Fr. Hölderlin », par André Meyer. « Chant de l'Allemand », trad. par René Lasne.
- *Panorama*, 17 juin : « Deux poèmes de Fr. Hölderlin : *Aux Parques* et *Le fleuve dans les chaînes* », trad. de René Lasne.

¹⁹ Marie-Agnès Joubert, *La Comédie-Française sous l'Occupation*, Paris, Tallandier, 1998, p. 265 : « Lorsqu'il fut question de célébrer le centenaire de Hölderlin, Vaudoyer parvint à retarder suffisamment l'échéance pour que le spectacle demeure encore, au moment où il démissionna, un simple projet. »

- *Comoedia*, 19 juin : « Hyperions Schicksallied », traduit par René Lasne.
- *Le Mot d'Ordre*, 23 juin : « Il y a cent ans mourait Friedrich Hölderlin », par Michel Seuphor.
- Traduction de 4 poèmes** (« Le fleuve jugulé », « Peu de science », « Les lignes de la vie », « Socrate et Alcibiade »).
- *Panorama*, 1^{er} juillet : « Hölderlin ou le feu du ciel », par René Lasne.
- *Révolution Nationale*, 10 juillet : « Hölderlin et la Grèce », par Christian Michelfelder.
- *Journal des Débats*, 17 juillet : « Hors de France : Hölderlin (pour le centième anniversaire de sa mort) », par Maurice Muret.
- *La Gerbe*, 29 juil. : « Hommage à Hölderlin », par René Lasne.
- *Comoedia*, 7 août : « Bibliothèque européenne : Hölderlin », par René Lasne.

• Septembre-décembre 1943

- *Pariser Zeitung*, 3 sept. : « Hölderlin der Europäer », par Walter Wehe.
- *Comoedia*, 2 oct. : « Connaître l'Europe : la poésie allemande », « **La nuit** », « **Âges de la vie** » et « **Sur la mort d'une enfant** », trad. par René Lasne.
- *Comoedia*, 9 oct. : « Hölderlin : *Poèmes / Gedichte* », par Christian Michelfelder.
- *Cahiers franco-allemands / Deutsch-französische Monatshefte*, sept.-déc. : « Die Entdeckung Hölderlins in Frankreich », par André Fraigneau.
- *La Gerbe*, 9 déc. : « Hölderlin en France », par Robert Pitrou.
- *Deutschland-Frankreich*, n°5 : « Hölderlin in Frankreich », par Adolf von Grolmann.

Ouvrages

- *Friedrich Hölderlin : 1770-1843*, plaquette de l'Institut allemand de Paris accompagnant la cérémonie du 8 juin 1943 et annonçant la parution du livre commémoratif suivant. Contenu : « La vie de Hölderlin », par Johannes Hoffmeister ; fac-simile de « Gesang des Deutschen » ; « **Chant de l'Allemand** » (bilingue), trad. de Maurice Boucher ; « **À l'éther** » (bil.), trad. de Maurice Boucher ; « **Aux Parques** » (bil.), trad. de René Lasne ; « **Les adieux** » (bil.), trad. de Maurice Boucher ; « **Ainsi qu'au jour de fête...** » (bil.), trad. de René Lasne ; « **Moitié de la vie** » (bil.), trad. de Marie-Joseph Moeglin.
- *Friedrich Hölderlin : En commémoration du centenaire de sa mort le 7 juin 1843*, textes réunis et présentés sur l'initiative de l'Institut allemand par Johannes Hoffmeister et Hans Fegers pour commémorer le centième anniversaire de la mort du poète, Sorlot.
- *Friedrich Hölderlin, Poèmes / Gedichte*, traduction, introduction et notes par Geneviève Bianquis, éditions Montaigne.²⁰

²⁰ Un recensement des poèmes de Hölderlin traduits dans ce volume ainsi que dans le volume de Sorlot et l'Anthologie de Lasne et Rabuse figure dans la base bibliographique en ligne effectuée sous la direction de Christine Lombez dans le cadre du programme Traductions sous l'Occupation (TSOcc, Université de Nantes). Mise en ligne prévue en 2019.

UNE RÉCEPTION AVORTÉE

Le tableau laisse apparaître deux grands axes qui déterminent l'importation de Hölderlin en 1943 dans l'espace français : d'une part la mobilisation d'une poignée de médiateurs de presse, pour nombre d'entre eux des enseignants partisans de la Collaboration qui font passer le discours avant la traduction ; d'autre part – et cela recoupe le premier élément mentionné – l'engagement visible de représentants des milieux scolaires et universitaires, qui constituaient la véritable cible des célébrations hölderliniennes. Si des points communs sont détectables entre l'année Hölderlin telle qu'elle fut commémorée en Allemagne et son équivalente française, points communs vantés à l'envi par un germaniste tel qu'André Meyer qui ne manqua pas souligner le séjour français du poète et mettre en parallèle Norbert von Hellingrath (1888-1916) et Joseph Claverie (1881-1914), deux acteurs de la renaissance hölderlinienne dans la sphère académique, ceux-ci ne doivent pas faire oublier le fossé séparant les deux réceptions et le caractère contraint de l'importation en France. Exalter Hölderlin pour gagner le cœur du grand public français fut un choix proprement irréaliste dont on mesure la folie à la difficulté et confidentialité de sa poésie (d'aucuns taxaient le poète d'ésotérisme) et à la gageure de toute traduction de ses poèmes. En raison de la barrière de la langue et de la traduction, le degré d'appropriation des textes par les Français fut subséquent autre que celui des Allemands – quand bien même l'allemand de Hölderlin divergeait grandement de la langue standard et ne facilitait donc pas la tâche au lecteur allemand lui-même –, et le message moral et politique instillé par les services de la propagande échappa, malgré le matraquage journalistique, à la très grande majorité des lecteurs français captivés par les défaites allemandes. Le catalogue que dresse Gerhard Kurz²¹ des valeurs investies par les nazis dans Hölderlin – l'héroïsme sacrificiel empédoclien illustré par les derniers vers de « La Mort pour la patrie » (eux-mêmes indéfectiblement liés au mythe de Langemarck²² puis aux Jeux Olympiques de 1936 à Berlin), la figure du génie méconnu déguisant son sage héroïsme sous l'accoutrement de la folie, le guide régénérateur de la jeunesse, détenteur de la mission sacrée du peuple allemand, l'héritier allemand de la pensée, du chant et de la race des Hellènes²³ – n'avait guère de sens hors

²¹ Gerhard Kurz, *op. cit.*, pp. 112-115.

²² La dernière strophe de l'ode « La Mort pour la patrie » de Hölderlin fut immortalisée dans la pierre de la Langemarck-Halle à Berlin, conjointement à un vers du poète Walter Flex tombé en 1917. La défaite de Langemarck en novembre 1914 possède la même force mythique que celle de Verdun côté français : en raison d'erreurs stratégiques de l'État-major allemand, de très nombreux soldats furent envoyés au sacrifice. Le désastre fut sublimé par la politique mémorielle sous la République de Weimar puis sous le Troisième Reich, avec l'inauguration de la Langemarck-Halle pour les Jeux olympiques de 1936. La dernière strophe de « La Mort pour la patrie » figura également dans *Stukas* (1941), un film de propagande ponctué d'airs de Wagner à la gloire de la Luftwaffe.

²³ Nous ne revenons pas sur ce catalogue bien détaillé par Gerhard Kurz. Mentionnons toutefois que dans la légende dorée hölderlinienne, certains traits moins agréables furent éliminés ou réinterprétés : la folie (relue comme signe de l'être d'exception, du génie hors du monde des philistins), l'enthousiasme pour les idées de 1789 (minimisé dans les discours des collaborateurs), enfin la « Scheltrede », philippique contre les Allemands, dans le roman épistolaire *Hypérion* (là encore réinterprétée comme un appel lancé par Hölderlin à une régénération urgente du peuple allemand). Cette « Scheltrede », au même titre que les sentences bien connues de Goethe, Heine ou Nietzsche contre les Allemands, avait été utilisée en 1919 à la une d'un des numéros de *l'Action française* afin de noircir l'image de l'Allemagne.

des frontières et de la communauté de destins allemands. Dans l'espace français de 1943, Hölderlin ne servait plus, politiquement parlant, qu'à mettre en évidence la bravoure de jeunes soldats allemands sacrifiés sur le front oriental et l'héroïsme humain de la civilisation germanique, en butte aux bombardements de la RAF : à la barbarie anglo-américaine étaient opposées les hautes valeurs du combat spirituel d'un Hölderlin. Ce vernis humaniste masquant l'état de guerre est bien visible dans les poèmes plus tardifs « Latrine » de Günter Eich ou encore « Europas Schande » de Günther Grass.

L'importation à toute force de Hölderlin en France illustre en vérité le virage de la politique culturelle allemande en 1943 et ses paradoxes : tandis qu'il s'était agi, de 1940 jusqu'aux premières défaites allemandes de fin 1942 et début 1943, de « détourner autant que possible la population de la politique » en faisant oublier le visage martial de l'Allemagne et de « maintenir une autonomie fictive » de la vie littéraire française²⁴, 1943 marquait le raidissement idéologique en réaction à la désaffection, voire l'hostilité affichées de la population française vis-à-vis de la culture germanique²⁵. Cette transition vers un conflit frontal impliquait la fin de l'autonomie fictive octroyée par l'Occupant aux Français, l'orientation de l'importation littéraire et donc la démonstration de force. Elle se manifesta, dans le domaine des traductions, par deux publications : l'*Anthologie de la poésie allemande des origines à nos jours* (éditions Stock) de René Lasne et Georg Rabuse, qui firent de leur propre aveu une « place d'honneur » à Hölderlin et, sortie quelques mois seulement après la commémoration du 8 juin 1943, avait pour but de séduire un public essentiellement scolaire ; et le volume du centenaire paru chez l'éditeur Sorlot, publication qui s'adressait aux milieux intellectuels universitaires.

Ce tournant de 1943 s'opérait également au niveau moral²⁶. Si la censure allemande avait fait preuve de libéralité esthétique et morale dans les premières années de l'Occupation, ne caviardant que les idées politiques, religieuses et raciales incompatibles avec les idéologèmes nazis, la mise en avant de Hölderlin se doublait désormais d'un discours ouvertement moraliste : Hölderlin était élevé en *exemplum* édifiant, son héroïsme sacrificiel chaudement recommandé à la jeunesse française. Hölderlin devait ainsi, dans l'esprit de l'Occupant et des collaborationnistes français, éradiquer les valeurs de la décadence prônées par le passé (Heinrich Heine et les émigrés : les frères Mann, Arthur Schnitzler, Stefan Zweig etc.) et incarner jusque dans son esthétique et sa syntaxe hellénisée l'austérité, le repli sur les origines antiques. Que Goebbels ait dans le même temps décidé d'alimenter le marché français en traductions de littérature triviale germanique ne laisse pas d'étonner : à cette dernière revenait la tâche de distraire, à Hölderlin celle de resserrer les rangs de plus en plus clairsemés des partisans d'un ordre moral sous hégémonie allemande.

²⁴ Isabelle Kalinowski, « Les limites du champ littéraire national : l'exemple de la réception de Hölderlin en France sous l'Occupation (1939-1945) », in Michael Einfalt / Joseph Jurt (dir.), *Le texte et le contexte. Analyse du champ littéraire français (XIX^e et XX^e siècles)*, Berlin, Spitz, 2002, p. 277.

²⁵ Eckard Michels, *op. cit.*, p. 278. À partir du nombre d'inscrits aux cours d'allemand des instituts allemands français, Eckard Michels note (*op. cit.*, p. 208) une régression drastique de leur fréquentation à partir de 1943, recul dû à la prise de conscience des Français de l'imminence de la défaite allemande et de la nécessité de prendre ses distances de toute activité désormais compromettante en lien avec l'Occupant.

²⁶ Eckard Michels, *op. cit.*, p. 124-125.

LA FONCTION ANCILLAIRE DE LA TRADUCTION

Le tableau de recensement met en lumière un autre fait, commun à la réception hölderlinienne en Allemagne et en France : le primat du discours d'escorte du médiateur et la relégation du texte (en version originale ou, en France, en traduction) au rang d'illustration du discours exégétique ou promotionnel. Tout semble fait pour que le texte de Hölderlin n'ait que très rarement d'existence indépendante (c'est le cas dans la *Nouvelle Revue Française* d'avril et mai, par exemple), et lorsqu'il ne s'agissait pas d'un discours introducteur, les pédagogues allemands préconisaient l'accompagnement musical²⁷, censé empêcher les esprits de se livrer à un décryptage raisonné du sens des poèmes : l'intellect devait laisser place à un état de grâce hypnotique, à un climat musical et religieux, à une compréhension infra-sémantique.

Étape légitime de l'importation d'un auteur étranger, la traduction fut donc cantonnée à un rôle ancillaire, nécessaire pour ne pas susciter l'incompréhension et le désintérêt contre-productif d'un lectorat de lettrés. La traduction impliquait en effet le renoncement au verbe hölderlinien originel, à cette force essentiellement musicale dont parle Maurice Boucher, elle effaçait le grand mystère de la parole. Ajoutons que les médiateurs eux-mêmes soulignèrent quelquefois l'infériorité des traductions : ainsi le germaniste André Meyer jugeant « sans flamme » les versions de Henri Plard dans le volume du centenaire de Sorlot, ou Karl Epting relayant dans sa préface à l'anthologie de Lasne et Rabuse l'opinion heideggérienne selon laquelle chaque mot de « *Hälfte des Lebens* » serait chargé de l'univers culturel germanique et donc intraduisible dans quelque autre langue que ce soit²⁸.

Les œuvres de Hölderlin traduites en 1943 furent relativement variées : les traducteurs rivalisèrent occasionnellement sur des poèmes de référence en proposant, dans une libre concurrence spontanée, des retraductions concomitantes (pour « *Moitié de la vie* », « *Aux Parques* » et d'autres titres) et se distinguèrent individuellement par des versions isolées de poèmes moins connus mais dictées par une envie, un tropisme (ainsi Michel Seuphor traduisant des poèmes humanistes et religieux, qui répondaient à sa veine personnaliste et à son évolution dans le sillage de Jacques Maritain). Cette réflexion première ne doit pas néanmoins faire oublier que la traduction prenait place dans un

²⁷ Hermann Binder, « Hölderlins Dichtung in der Schule », in *Iduna: Jahrbuch der Hölderlin-Gesellschaft*, 1, Tübingen, Mohr, 1944, p. 200 : « Il est certain, et la célébration du centième anniversaire de sa mort n'est pas seule à le prouver, que les célébrations scolaires revêtent un caractère sacré grâce à l'éminente musicalité de son langage poétique, et que le moyen le plus marquant de rendre service à sa mémoire et à sa compréhension est sans doute de faire résonner son verbe [...] à l'occasion de la commémoration, à l'issue d'un apprentissage strict et sous la directive d'un guide avisé, le tout encadré d'une musique pleine de noblesse. La méticuleuse organisation de ce genre de célébrations ouvre aux enseignants et écoliers un magnifique champ d'initiatives au service de la jeunesse et du peuple tout autant que du poète. Une représentation d'*Empédocle* [...] par des jeunes garçons et filles enthousiastes est elle-même de l'ordre du possible. »

²⁸ Karl Epting, in René Lasne, / Georg Rabuse, *Anthologie de la poésie allemande des origines à nos jours*, Paris, Stock, 1943, p. XI : « Une véritable traduction devrait non seulement rendre le mot lui-même, mais recréer le monde mystérieux qui est caché sous l'apparence. La langue française semble s'opposer à une telle entreprise. Un poème comme 'Moitié de la vie' de Hölderlin demeure intraduisible, parce qu'au-delà de sa signification littérale et sociale chaque mot découvre un univers qui, au moindre effleurement, se met à gronder comme la grande voix des orgues. La transposition de ce poème en français fait nécessairement l'effet d'une transcription pour piano. »

cadre référentiel orientant souvent le choix des œuvres. Les poèmes récupérés de façon fort suspecte par les nazis – « Chant de l'Allemand », « La Mort pour la patrie » – furent peu mis en vedette, seules la version française du « Chant de l'Allemand » par René Lasne flanquée de l'article « Germanisme et hellénisme chez Hölderlin » d'André Meyer dans *La Gerbe* et celle de la même ode par Maurice Boucher ouvrant le cycle des traductions dans l'ouvrage de Sorlot résultèrent d'une stratégie tendancieuse. En revanche, la méticuleuse sélection des pièces en traduction à communiquer au lectorat français et par conséquent certaines présences et absences témoignent de la réception désirée par l'Occupant et les collaborationnistes français : ainsi la présence, discursive plus que traductive, de *La mort d'Empédocle*²⁹ pour sa thématique héroïque et sacrificielle et la mise sous le boisseau de « Germanie », incarnation de l'Allemagne désarmée, ou de *Hypérion*, jugé trop critique envers le peuple allemand et trop peu viril (la fascination de Hypérion pour la Grèce et l'amour pour Diotime, écrit H. Haering³⁰, n'étaient qu'un stade de jeunesse sentimental, qu'il s'agissait de surmonter en suivant le chemin du sacrifice d'Empédocle). Il s'agissait enfin d'adapter de la façon la plus pertinente qui soit un poète exigeant (et traduit) au public français : les poèmes brefs et les plus accessibles furent réservés au discours de presse, ceux de plus d'envergure insérés dans des revues ou ouvrages à destination des milieux académiques. La réception de Hölderlin se fit enfin sur un mode plus fragmentaire. En effet, pour Gerhard Kurz, la compréhension se basait fréquemment sur quelques vers détachés du « flot continu du poème voire du flot continu de l'œuvre dans son entier », métamorphosés en « supports d'identification absolus »³¹ et donc manipulés selon un principe bien plus insidieux que celui de l'anthologie. Ce principe permit par exemple aux nazis (G. Schumann) comme à leurs adversaires (J. Becher) d'invoquer parfois le même poème de Hölderlin, « La Mort pour la patrie », dans leur combat respectif³².

LE VOLUME DU CENTENAIRE CHEZ SORLOT

Le volume de commémoration du centenaire, publié sous la direction de Hans Fegers, successeur de K. H. Bremer à la tête de la Section scientifique de l'Institut allemand parisien, et de Johannes Hoffmeister, lecteur d'allemand à la Sorbonne, manifesta la volonté de raffermir l'autorité de la philologie allemande dans un contexte

²⁹ *Empédocle* fut peu traduit sous l'Occupation, probablement en raison de l'existence d'une version française depuis 1929 (traducteur André Babelon, Gallimard). Henri Jourdan, lecteur à l'Université de Berlin et directeur de l'Institut français dans les années 30, projetait d'écrire une thèse sur les fragments de Hölderlin (Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin : lettres franco-allemandes, 1927-1933*, Paris, PIA, 2001, p. 238-240 et 253) et avait été pressenti dans les années 1930 par Aubier pour donner notamment une traduction de *La Mort d'Empédocle* dans la collection bilingue des classiques étrangers. Par ses positionnements politiques, H. Jourdan n'entraîna plus en ligne de compte pour traduire Hölderlin dans les années noires. Sur l'importance d'*Empédocle*, cf. également Jörg Ennen, « Hölderlin sur scène », in *Friedrich Hölderlin : Présences du poète*, Paris, Somogy éditions d'art et Strasbourg, BNUS, 2010, p. 170-182.

³⁰ Hermann Haering, « Hölderlin im Weltkrieg 1914-1918 », in *Iduna: Jahrbuch der Hölderlin-Gesellschaft*, 1, Tübingen, Mohr, 1944, p. 177-192.

³¹ Gerhard Kurz, *op. cit.*, p. 114 : « Sous l'empire de leur tropisme actualisateur, les lectures par les nationaux-socialistes détachent les éléments à potentialiser du 'flot continu' du poème, voire du 'flot continu' de l'œuvre dans son entier, pour les élever au rang de supports d'identification absolus... »

³² *Ibid.*, p. 110.

d'effritement politique et de démontrer qui était encore le maître céans. Un coup d'œil au sommaire révèle que la composition de l'ouvrage venait fortement muscler le maigre programme de la commémoration parisienne du 8 juin. Le fait le plus notable fut l'absence de la conférence pondérée de Max Kommerell³³ sur Hölderlin, qui céda la place à des contributions autrement idéologisées, signées par Johannes Hoffmeister et Kurt Hildebrandt³⁴, ainsi qu'à quelques pages de Heidegger inédites en français – reproduction et traduction pour lesquelles le philosophe affirma plus tard n'avoir pas donné son accord. À destins similaires, le travail de chercheur d'un Joseph Claverie ne fut pas mis en regard de celui d'un Hellingrath, et les spécialistes français contemporains, tels Pierre Bertaux et Henri Jourdan, furent passés sous silence, en raison de leurs positions politiques ou de leur vision de Hölderlin (Bertaux véhiculait l'image d'un Hölderlin Européen que les Allemands étaient à ses yeux les moins qualifiés à comprendre) ; seul Maurice Boucher, figure d'influence à la tête de l'Institut d'études germaniques de la Sorbonne, fut impliqué dans la célébration.

Maurice Boucher mis à part, les germanistes figurant au sommaire du volume, de jeunes étudiants de 20 à 25 ans qui avaient eu pour lecteur d'Université J. Hoffmeister et décroché l'agrégation avec Hölderlin au programme, comme nous le verrons plus loin, furent les petites mains qui œuvrèrent sur les traductions laissées par leur maître Maurice Boucher ou René Lasne et Eugène Bestaux. Tous avaient travaillé sans posséder la moindre idée du sommaire final et purent légitimement se sentir dupés au bout du compte : l'ouvrage, par son caractère érudit et touffu, correspondait certes à un format académique, mais certaines contributions étaient partiales, à l'image de celle de K. Hildebrandt (qui thématiza, dans son étude sur *Der Archipelagus*, la bataille de Salamine, victoire des Grecs sur les Perses et donc, entre les lignes, des Allemands sur les Russes), et illustraient la transition d'une politique culturelle objective vers de la propagande directe. Comme les traductions elles-mêmes au sein du discours d'escorte, le concours des germanistes français prit ainsi une autre signification dans le cadre idéologique qui l'encadrait. Y eut-il toutefois un public pour cette publication si savante ?, s'interroge Isabelle Kalinowski³⁵. Les débats interprétatifs autour de Hölderlin échappèrent parfaitement au public, même lettré, et le volume de Sorlot, même agrémenté de traductions, n'eut jamais la même efficacité que les médiateurs de presse qui, en filtre vulgarisateur, transmettaient au public les idéologèmes les plus marquants.

³³ Avec une grande sagacité, Max Kommerell refusa vraisemblablement d'accorder le droit de publication de sa conférence. En 1943, Kommerell prenait justement ses distances d'un Hölderlin héros du peuple et chef de guerre dont il avait véhiculé l'image dans son travail de 1928 *Der Dichter als Führer in der deutschen Klassik*. Sollicité par Paul Kluckhohn pour participer à la brochure commémorative du 7 juin à Tübingen, Kommerell refusa au prétexte que Hölderlin était « aujourd'hui sans doute le nom le plus abusivement exploité » et en qualifiant son propre travail de trop schématique. Dans le discours commémoratif qu'il tint à Marbourg en juillet 1943, le philosophe visa à une démythification de Hölderlin contraire aux velléités nazies. Cf. Claudia Albert, *op. cit.*, p. 251 ou Gerhard Kurz, *op. cit.*, p. 108.

³⁴ La contribution de Hildebrandt était issue d'une conférence (« Hölderlin Allemand et Européen ») tenue à l'Institut allemand parisien le 20 novembre 1942.

³⁵ Isabelle Kalinowski, *op. cit.*, p. 284.

L'ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ALLEMANDE

Avec vingt-cinq poèmes et fragments de Hölderlin traduits en français pour vingt-quatre poèmes de Goethe, l'agréé de lettres classiques René Lasne³⁶ entendait de son propre aveu « ménager une place d'honneur »³⁷ à Hölderlin dans le premier volume de son *Anthologie* bilingue. Le nombre de poèmes de Hölderlin, comme l'ouvrage en soi, devait selon lui créer une puissance de choc et démontrer au lecteur français – c'est là une des antiennes que le concepteur de l'*Anthologie* tenait de son financeur Karl Epting – son ignorance en matière de poésie allemande ou à tout le moins l'arbitraire de ses goûts littéraires. Dans le « reclassement des valeurs », Hölderlin, que Lasne feignait de dépeindre sous les traits d'un parfait inconnu en France, était l'opposé de Heinrich Heine dont la réception avait, toujours selon le collaborationniste, donné lieu à des abus dans les décennies précédentes, notamment dans le domaine scolaire. Hölderlin avait fonction de remède : à la poésie triviale, sensualiste et décadente de Heine rétorquait une haute et pure poésie, toute d'intellect et de valeurs antiques, aux satires contre l'Allemagne répondaient les chants à la gloire de la communauté allemande et d'une Germanie idéalisée, et le Souabe catholique exaltant la nature d'un âge pré-industriel devait éliminer des mémoires le Juif exilé dans la métropole parisienne.

L'argumentation simpliste masquait d'autres stratégies : que Lasne ait tant tenu à traduire (ou faire traduire) Hölderlin, un poète antiquisant, était imputable à son propre profil professionnel ; quant à l'Institut allemand, financeur de l'*Anthologie*, il voyait dans ce poète une figure plus facilement récupérable qu'un Goethe ou un Rilke, trop cosmopolites et trop connus dans l'espace français : Hölderlin était peu médiatisé, voire oublié, et l'abstraction voire l'exotisme hellénique dans lesquels il maintenait les événements historiques au sein de ses poèmes contribuait à faire émerger la composante héroïque de son lyrisme davantage qu'une vérité historique irréfutable³⁸. À mieux y regarder, l'intégration massive de la poésie de Hölderlin s'accordait également peu au projet que s'était fixé Lasne : hostile aussi bien à la prose narrative, symbole du pôle anglo-américain, qu'à la poésie concertée, représentant le byzantinisme décadent, l'agréé entendait mettre en évidence les origines de la poésie germanique à partir de concepts herdériens : le *Volkslied* et la *Naturpoesie*. Heine, en ce sens, épousait davantage cette ligne directrice que Hölderlin. Quant à faire croire que Hölderlin était un poète qui n'avait été

³⁶ Alexis Tautou, « René Lasne et l'*Anthologie de la poésie allemande* (1943) », in *Traduction, collaboration, résistance. Portraits de traductrices et de traducteurs sous l'Occupation*, sous la direction de C. Lombez, Presses de l'Université François Rabelais de Tours, collection « TraHis », 2019, à paraître.

³⁷ René Lasne, « Un millénaire de poésie », *La Gerbe*, 7 octobre 1943.

³⁸ Günther Mieth, *op. cit.*, p. 65 : « L'évolution historique rendra les implications politiques de son œuvre de plus en plus ambiguës [...]. Le document poétique qui fait le mieux saisir ce phénomène d'ordre philosophique est l'ode *La Mort pour la patrie*. Alors que la première ébauche a été à juste titre qualifiée d'essai de *Marseillaise* allemande, la version définitive a servi de justification idéologique, d'adjuvant et de point de repère poétique aux soldats allemands partis à la conquête d'autres pays pendant la Seconde Guerre mondiale. Cela ne fut possible que parce que, dans sa poésie lyrique, Hölderlin fait abstraction du processus historique, de sorte que la composante héroïque de son lyrisme, conçue d'abord dans un esprit révolutionnaire et progressiste, a pu revêtir par la suite une fonction réactionnaire. [...] Il n'est sans doute pas, dans la littérature mondiale, d'autre poète lyrique qui ait été mis au service de visées politiques et de conceptions du monde aussi opposées que Hölderlin, et cela en un même moment, en relation avec une seule et même conjoncture politique. »

que rarement traduit en français, et donc méconnu, le catalogue des libraires³⁹ infirmait l'allégation délibérément biaisée.

HÖLDERLIN GUIDE DE LA JEUNESSE

À l'heure où l'afflux de littérature triviale sur les étals français et l'exaltation du *Volkslied* dans les pages de l'*Anthologie* devaient flatter les goûts d'un public simple, Hölderlin était donc un produit d'importation à destination de *happy few*. Dans *La Gerbe* du 10 juin 1943, Lasne dénie lui-même à cette commémoration toute dimension populaire, écornant la vulgarité des « flonflons » de la propagande allemande :

Il ne sera jamais un poète populaire, et bien qu'il ait songé sans doute à donner à l'Allemagne sa Marseillaise, bien qu'il ait écrit *La Mort pour la patrie*, le *Chant de l'Allemand* et la *Germanie*. Il n'est point ce que nous nommons un poète national. Il lui manque pour cela les flonflons, l'aisance et une certaine vulgarité. Hölderlin a vécu sur les cimes.⁴⁰

Dans une lettre écrite à Lasne peu après les commémorations de Tübingen, le germaniste Wolfdietrich Rasch, qui avait effectué en novembre 1942 une tournée de conférences sur Herder dans les Instituts allemands français, trouvait même « curieux de voir ce poète que personne ou presque n'a reconnu de son vivant à présent célébré officiellement à si grands frais. »⁴¹ (Nous traduisons) Le germaniste André Meyer préférait quant à lui cultiver l'image d'un Hölderlin mystagogue, à aborder avec un respect religieux et dont il s'agissait de préserver l'aura des atteintes du commun, notamment de traductions trop nombreuses ou trop hâtives.

À la différence du cas Rainer Maria Rilke, cette religion instaurée autour de l'idole devait toucher en premier lieu la jeunesse allemande. Celle-ci, envoyée au sacrifice sur le front de l'Est, retrouvait les mots d'ordre de leurs parents durant la Première

³⁹ Peu de traductions de poèmes de Hölderlin étaient, il est vrai, disponibles au moment de la parution de l'*Anthologie* à la rentrée 1943 : quelques traductions de B. Groethuysen parues dans *Commerce* en 1925, les *Poèmes de la folie* en 1929 (traduction de Pierre-Jean Jouve, éd. Fourcade) et *L'Archipel* dans la « transposition en rythmes français » de Jean Tardieu, parue dans *Mesures* (1935) puis chez Gallimard. Cette absence de traduction de poèmes n'était pas un phénomène témoignant de mépris ou d'ignorance, mais un fait conjoncturel (on le retrouve dans la réception de Rilke à la même époque) imputable aux réticences des traducteurs sur la traduisibilité de la poésie. En 1929 et 1931, André Babelon avait respectivement traduit *La Mort d'Empédocle* (Gallimard) et *Hyperion* (Attinger). Fernand Aubier avait de son côté envisagé d'intégrer Hölderlin à la même période, dès le début de sa collection bilingue des classiques étrangers. Hölderlin était également connu par une conférence de Heidegger traduite en 1938 par Henry Corbin (Gallimard) ainsi que par trois thèses universitaires, signées chronologiquement par Joseph Clavierie (Alcan, 1921), Marie Crayssac (1924) et Pierre Bertaux (1936).

⁴⁰ René Lasne, « Un grand poète : Friedrich Hölderlin », *La Gerbe*, 10 juin 1943.

⁴¹ Wolfdietrich Rasch, lettre à René Lasne, 24 juillet 1943, Archives du Secrétariat général du Gouvernement et des services du Premier Ministre, Archives de l'État français et de la Direction Générale des Territoires Occupés, F/60/1555, Archives Nationales, Pierrefitte-sur-Seine: « Zum Gedenktag Hölderlins hat man eine grosse Feier in Tübingen gemacht, bei der ich auch anwesend war. Es war seltsam, den Dichter, den zu seinen Lebzeiten niemand erkannt hat, oder fast niemand, nun offiziell mit soviel Aufwand gefeiert zu sehen. »

Guerre : « Hölderlin dans le havresac », « mon fusil et mon Hölderlin »⁴² et « le livre dans la main du soldat vaut une cartouchière bien garnie » (déclaration de l'écrivain-soldat P.C. Ettighoffer dans sa conférence le livre allemand en guerre lors de la Semaine d'art allemand de Bordeaux en novembre 1943). En Allemagne comme en France, la Propagande comptait sur le corps enseignant, « meilleur facteur multiplicateur »⁴³, pour acquérir les étudiants à la cause hölderlinienne et fédérer ainsi l'avenir de la nation⁴⁴. Révélatrice fut de ce point de vue la mise à contribution de Maurice Boucher, professeur apprécié de ses élèves. Dans le premier numéro du *Hölderlin-Jahrbuch*, l'enseignant d'allemand Hermann Binder décrit d'après sa propre expérience les « hautes valeurs » incarnées par ce guide du peuple et éducateur de la jeunesse : sens du sacrifice, passage initiatique à l'âge adulte, authenticité, langue sacrée et prophétique, annonciatrice d'un nouvel ordre moral, musicalité magique du verbe, etc. L'enseignement de Hölderlin reposait sur des pédagogues d'élection, exaltés, fondant leur approche sur une communion ou plutôt une intuition musicale anti-méthodique (indépendamment de toute logique de décryptage sémantique) et plaçant leur confiance dans la « force inséminatrice » du verbe sacré. La méthode perdait toutefois de sa légitimité en présence d'une traduction qui, par son statut de traduction, plaçait le lecteur français dans une dynamique de compréhension. Quel impact l'Occupant pouvait-il dès lors attendre d'un poète aussi ardu sur la jeunesse française ? Même si les figures de Hellingrath tombé à Verdun en 1916 et de Claverie fauché dans la Meuse en 1914 furent explicitement mises en parallèle et parlaient à toute une génération de jeunes gens dont les parents avaient souffert lors du précédent conflit, les vertus du sacrifice pour la patrie touchaient en définitive davantage les jeunes résistants désireux de vaincre l'Allemagne, que les têtes brûlées s'engageant pour défendre l'Allemagne dans les rangs de la LVF.

HÖLDERLIN À L'AGRÉGATION D'ALLEMAND

Hölderlin figura au programme du plus prestigieux concours professoral pour la session de 1943⁴⁵. L'ouvrage d'étude était le volume *Gedichte : Gesamtausgabe* signé d'un

⁴² Paul Kluckhohn, « Hölderlin bei den Soldaten des Zweiten Weltkriegs », in *Iduna: Jahrbuch der Hölderlin-Gesellschaft*, 1, Tübingen, Mohr, 1944, p. 194. Comme pour le *Chant du cornette* Christoph Rilke, la lecture de morceaux choisis de Hölderlin était à la fois source de réconfort et expérience fédératrice en temps de guerre. Paul Kluckhohn recueillit dans son article plusieurs témoignages de soldats sur les fronts africain et oriental.

⁴³ Eckard Michels, *op. cit.*, p. 75. Comme le montre Eckard Michels (*op. cit.*, p. 144), certains jeunes directeurs et employés des instituts allemands en France occupaient parallèlement un poste de lecteur d'allemand dans l'université locale, noyant ainsi l'institution et tentant d'influencer directement la jeunesse. Dans son mémorandum pour sa défense devant la Commission d'épuration, Maurice Boucher évoqua par exemple le prosélytisme néfaste du lecteur parisien Johannes Hoffmeister, un des maîtres d'œuvre des célébrations hölderliniennes à Paris. Afin de séduire un public scolaire, les instituts allemands s'installaient dans certaines villes, comme Bordeaux, à proximité immédiate des lycées.

⁴⁴ Sur ce point, cf. Hermann Binder, « Hölderlins Dichtung in der Schule », in *Iduna: Jahrbuch der Hölderlin-Gesellschaft*, 1, Tübingen, Mohr, 1944, p. 196-202.

⁴⁵ Nos recherches n'ont pas encore permis d'établir le programme des concours d'allemand de cette session 1943 : outre la production poétique de Hölderlin jusqu'en 1802 et les *Hymnes à la Nuit* de Novalis figuraient probablement *La fiancée de Messine* de Schiller et plusieurs nouvelles allemandes du XIX^e siècle (dont Theodor Storm).

futur affidé de l'hitlérisme, *Will Vesper*, et paru en 1920 chez Reclam. Les poèmes retenus s'étendaient de 1792 à la césure bordelaise de 1802. Pour quelle raison le champ d'étude se bornait-il à la première partie de la vie de Hölderlin, excluant ce que l'on nomme conventionnellement les « poèmes de la folie » ? Des motivations philologiques prévalurent probablement, mais cet aspect de la « folie » du poète mit sans doute mal à l'aise le nouveau cabinet de l'Éducation nationale aux mains de l'ultra-collaborationniste Abel Bonnard. Il n'est pas aisé de reconnaître dans quelle mesure l'Occupant intervenait lors de la définition des programmes de concours et pouvait intégrer un nom comme celui de Hölderlin en perspective du centenaire. Le programme de la session 1944 prouve toutefois que l'on souhaitait en haut lieu se détacher des classiques questions au programme et s'attacher à des aspects plus tendancieux : outre les fragments dramatiques et les *Années de voyage de Wilhelm Meister* de Goethe ainsi que les poésies de Mörike figuraient *Soll und Haben* de Gustav Freytag et *Die Judenbuche* d'Annette Droste-Hülshoff, qui attiraient l'attention sur le rapport des Allemands aux Juifs (Luther agrémentait le programme d'histoire et pouvait alimenter la question), tandis que l'inscription au programme du théâtre de Gerhart Hauptmann n'était pas sans rappeler les 80 ans de l'écrivain ostentatoirement célébrés par l'Allemagne hitlérienne.

Désireux de fournir un ouvrage d'étude aux agrégatifs germanistes, l'éditeur Fernand Aubier réactiva brusquement des projets en sommeil : les poèmes de Hölderlin avaient été souvent donnés dans les concours d'enseignement des décennies précédentes, et Aubier avait, dans les débuts de sa collection bilingue germanique, pressenti de jeunes germanistes pour traduire Hölderlin, sans succès (Henri Jourdan avait par exemple renoncé aux fragments, et Pierre Litaize n'avait guère donné de nouvelles au directeur de collection Maurice Boucher). Alarmé de cette lacune traductive en novembre 1942, l'éditeur pédagogique contacta de toute urgence Geneviève Bianquis⁴⁶ qui venait de livrer en quatre mois⁴⁷ une version française des *Hymnes à la Nuit* et des *Cantiques* de Novalis pour la même session d'agrégation : destituée depuis 1940 de sa chaire à l'université de Dijon, l'universitaire-traductrice pourrait, selon les mots d'Aubier⁴⁸, mettre à profit son loisir forcé et se charger de traduire les poésies de Hölderlin dans le délai extrêmement court⁴⁹ imposé par les écrits du concours. Bianquis, qui préféra au volume de *Vesper* l'édition Hellingrath et mit son point d'honneur à donner également des poèmes postérieurs à 1802, releva tant bien que mal ce « tour de force »⁵⁰. Deux mois après avoir

⁴⁶ Cf. Alexis Tautou, « André Meyer, Robert Pitrou, Geneviève Bianquis, René Cannac et les autres : Les germanistes traducteurs », in *Traduction, collaboration, résistance. Portraits de traductrices et de traducteurs sous l'Occupation*, sous la direction de C. Lombez, Presses de l'Université François Rabelais de Tours, collection "TraHis", 2019, à paraître.

⁴⁷ Le dossier d'auteur de G. Bianquis dans le fonds Aubier-Montaigne indique que la traductrice accepta la traduction le 8 juillet 1942 et envoya son manuscrit mis au net le 1^{er} novembre 1942.

⁴⁸ Fernand Aubier, lettre à Geneviève Bianquis, 7 juillet 1942, IMEC : « Mademoiselle, Je viens d'apprendre tout récemment que votre activité universitaire était arrêtée ; permettez-moi de vous en exprimer mon regret sincère. Mais en même temps, je me demande si ce changement ne vous permettrait pas de collaborer de nouveau à la collection bilingue. »

⁴⁹ Fernand Aubier, lettre à Geneviève Bianquis, 25 novembre 1942, IMEC : « Chère Mademoiselle, On me presse de sortir les *Poèmes* de Hölderlin qui sont au programme de l'agrégation. Pourriez-vous mener ce travail de traduction et de préface aussi vite, pour la plus grande joie des candidats ? »

⁵⁰ Geneviève Bianquis, lettre à Fernand Aubier, 27 novembre 1942, IMEC : « Cher Monsieur, Il est difficile de traduire vite la poésie de Hölderlin qui est à la fois belle et très ardue. Pour arriver à paraître avant l'agrégation ce serait un tour de force. » Voir également la lettre du 3 décembre de la même année : « Cher

accepté de traduire Hölderlin, l'universitaire, qui avait annoncé une remise de manuscrit au mois de mars 1943, confia son sentiment de frustration face à la difficulté de la langue et de l'esthétique hölderliniennes :

Les poésies de Hölderlin me donnent un mal du diable. J'ai plus d'une fois failli vous écrire que j'y renonçais. C'est une entreprise paradoxale que de vouloir faire en quelques mois une traduction qui demanderait à être longuement mûrie. Car l'obscurité et l'incohérence de la pensée (surtout dans les derniers hymnes) n'ont d'égaux que l'obscurité de l'expression et l'arbitraire de la syntaxe. Donner de cela un équivalent ou un analogue en français n'est guère possible. Ma traduction sera plus une explication, une paraphrase qu'une transcription. J'ai déjà une fois traduit le tout, mais c'est à reprendre entièrement. À peine si je pourrai vous donner le ms. à Pâques, et il ne me satisfera certainement pas. De toute façon, il arrivera trop tard pour l'agrégation de cette année.⁵¹

La traduction, que précédait une volumineuse préface issue des nombreuses notes accumulées par l'universitaire au fil de son enseignement, parvint finalement à l'éditeur le 8 mai 1943. S'ensuivirent deux mois de navettes avec corrections d'auteur durant lesquels la traductrice, insatisfaite de sa version, ne ménagea pas autocritiques et amendements. L'ouvrage fut finalement imprimé le 29 août 1943 et assorti d'un avant-propos⁵² dans lequel Bianquis, sans fausse modestie et dans le seul souci de désamorcer des jugements injustes à son égard, évoque avec lucidité les conditions de traduction : la difficulté du texte original, l'insuffisance de ses traductions, plus précisément l'absence de recreation poétique au profit de la seule élucidation sémantique, le fréquent lissage syntaxique de la *harte Fügung* et de la logique primesautière de Hölderlin, enfin les délais de livraison incompatibles avec une traduction poétique digne de ce nom.

LES AMBIGUITÉS DU « MOUVEMENT » HÖLDERLINIEN

Paru si tardivement, l'ouvrage entièrement conçu pour le programme d'agrégation ne fut plus d'aucun secours pour les candidats de la session 1943. Il sortait en revanche à point nommé pour renforcer l'engouement hölderlinien orchestré par l'Occupant et les germanistes de la Collaboration. La visibilité éditoriale et scientifique du volume d'Aubier fut d'autant plus forte que, non content de s'inscrire dans le sillage du centenaire, il constituait le titre de référence sur un marché de traductions hölderliniennes surtout marqué par les florilèges et le caractère fragmentaire, voire décontextualisé. Bianquis avait été placée d'office à la retraite fin 1940, officiellement au

Monsieur, Je viens d'examiner l'édition Reclam de Hölderlin. En nous tenant dans la période indiquée au programme (et qui contient tout l'essentiel de l'œuvre), cela fait environ 150 pièces, les unes très brèves, les autres fort longues, 250 pages de cette édition. On peut gagner quelques pages en ne donnant qu'une version – la dernière – des pièces qui existent en 2 ou 3 rédactions successives, et en laissant de côté ce qui est trop fragmentaire ou moins important. Je vous prierais sur ce point de me faire confiance. En allant très vite – trop vite –, j'espère pouvoir vous envoyer le ms. – disons le 1^{er} mars ? mais c'est un rude coup de collier à donner. »

⁵¹ Geneviève Bianquis, lettre à Fernand Aubier, 30 janvier 1943, IMEC.

⁵² Friedrich Hölderlin, *Poèmes / Gedichte*, Paris, éditions Montaigne, 1943, p. 4-5.

nom de son statut de femme fonctionnaire de plus de 50 ans (loi du 14 octobre 1940), officieusement pour ses sympathies communistes et son adhésion au Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes dans l'entre-deux-guerres. Pour cette raison, son travail sur Hölderlin n'est pas sans surprendre : non seulement la parution pouvait être perçue comme un acte d'allégeance par l'auteur choisi, mais Karl Epting attendait justement des germanistes récalcitrants qu'ils fassent œuvre de collaboration par leur ardeur traductive⁵³. Bianquis, pourtant très prudente, ne vit manifestement aucun risque de récupération dans ce volume *Poèmes / Gedichte*, qui plus est doté de sa longue préface scientifique ; les échanges entre l'éditeur Aubier et sa traductrice révèlent en outre l'ignorance dans laquelle se trouvait l'universitaire dijonnaise concernant les commémorations hölderliniennes : le 7 juin, elle reçut ainsi d'un de ses correspondants parisiens⁵⁴ une coupure de presse annonçant la parution du volume du centenaire chez Sorlot et, après avoir pris de plus amples renseignements auprès d'Aubier, obtint de ce dernier un exemplaire de la plaquette commémorative diffusée le 8 juin. Ses remerciements, le 11 juin, démontrent l'innocence avec laquelle elle menait à bien son travail. L'idée de contribuer à un « mouvement » hölderlinien, conjointement au volume du centenaire de Sorlot, nous apparaît aujourd'hui, avec le recul, une imprudence :

Cher Monsieur, [...] Merci pour la plaquette de l'Institut allemand. Le volume annoncé en dernière page est celui que concerne la coupure que je vous ai envoyée. Il ne va sans doute pas tarder à paraître. Joint au mien, il créera un « mouvement » hölderlinien, je suppose.⁵⁵

Geneviève Bianquis avait sans doute, pour reprendre l'analyse d'Isabelle Kalinowski, « le sentiment de poursuivre [son] travail sans se laisser influencer par l'actualité politique »⁵⁶, alors même que le cadre référentiel nouveau conférait à son travail une signification nouvelle. L'universitaire n'était pourtant pas la seule à réagir de la sorte, la conclusion de Michel Seuphor dans un article du journal *Le Mot d'Ordre* « Il y a cent ans mourait Friedrich Hölderlin » le montre bien : « Aujourd'hui, Hölderlin est universellement connu et célébré comme le plus grand lyrique allemand. Le centenaire de sa mort n'a pas passé inaperçu. »⁵⁷ Au sein d'un journal marseillais accueillant en 1943 de plus en plus d'écrits de la Résistance, cette phrase traduisait la fracture qui pouvait exister entre les événements contrôlés de l'Institut allemand de Paris et la perception (étonnamment) innocente de ces événements depuis la province.

Occupant et collaborateurs trouvèrent la même ardeur et naïveté traductives que celle de G. Bianquis chez de jeunes germanistes, normaliens et souvent lauréats de l'agrégation à la session 1943. Cette jeune élite promise à l'enseignement représentait elle aussi un intéressant « facteur multiplicateur ». Trois normaliens de 22 à 24 ans furent

⁵³ Cf. Alexis Tautou, « Traduire et éditer Rainer Maria Rilke sous l'Occupation », in *Traducteurs dans l'histoire, traducteurs en guerre*, Christine Lombez (dir.), *Atlantide*, n°5, 2016, p. 58 (disponible en ligne).

⁵⁴ Geneviève Bianquis, lettre à Fernand Aubier, 7 juin 1943, IMEC : « M. Remy m'envoie la coupure ci-jointe. Avez-vous connaissance de cette publication ? C'est aujourd'hui le centenaire de la mort de Hölderlin – du moins de sa mort physique après 40 ans de ténèbres mentales ? »

⁵⁵ Geneviève Bianquis, lettre à Fernand Aubier, 11 juin 1943, IMEC.

⁵⁶ Isabelle Kalinowski, *op. cit.*, p. 276.

⁵⁷ Michel Seuphor, « Il y a cent ans mourait Friedrich Hölderlin », *Le Mot d'Ordre*, 23 juin 1943.

sollicités par leur lecteur d'allemand, Johannes Hoffmeister, afin de traduire, pour le volume de Sorlot et des articles dans *Comoedia* et *Panorama*, de la littérature critique et quelques lettres et poèmes de leur auteur au programme : Marie-Joseph Moeglin (1919-2011)⁵⁸, Henri Plard (1920-2004)⁵⁹ et André Banuls (1921-1990)⁶⁰. Dans *Les études et la guerre*, Stéphane Israël s'interroge sur l'implication de ces jeunes germanistes au-dessus de tout soupçon dans « un projet global de propagande intellectuelle au profit de l'Allemagne nazie » et impute leur participation à un mélange d'aveuglement, d'amour de la littérature et de docilité vis-à-vis de leur programme de concours et surtout de leur maître Maurice Boucher :

Il ne saurait s'agir d'un soutien à l'Allemagne nazie : d'origine alsacienne, Moeglin a eu à souffrir directement de l'ordre allemand ; quant à Plard, il s'est illustré à l'été 1942 en arborant dans tout Paris une étoile jaune cousue sur sa poitrine, ce qui lui a valu de passer trois mois à Drancy. Dès lors, il faut supposer que Moeglin et Plard se sont laissés séduire par la dimension intellectuelle du projet en refusant de prendre en compte ses implications politiques, selon la stratégie de « présence » que Philippe Burrin évoque à propos de certains universitaires dans son livre *La France à l'heure allemande*. Peut-être aussi Henri Plard a-t-il voulu remercier son professeur Maurice Boucher et le directeur de l'Institut allemand Karl Epting des démarches qu'ils ont accomplies pour obtenir sa libération de Drancy ? Quoi qu'il en soit, si nos deux germanistes n'ont pas voulu voir en 1943 la dimension politique que prenait fatalement leur participation à cet opuscule dans les circonstances de la France occupée, ils en étaient parfaitement conscients à un demi-siècle de distance : dans les entretiens qu'ils m'ont accordés, ils ont préféré ne pas mentionner ce fait de plume... dont la Bibliothèque des lettres de l'École normale a conservé un exemplaire.⁶¹

Après avoir enrôlé à sa cause de jeunes germanistes trentenaires comme André Meyer ou Pierre Velut, l'Occupant entendait impliquer des plus jeunes en les mettant à contribution dans un exercice de leur âge, la version, et leur offrant ainsi la première visibilité désirée. Le cas d'Augustin Taillé montre que le prosélytisme ne se bornait pas aux agrégés normaliens de Paris : le jeune Breton de 22 ans, ancien élève du Collège des Cordeliers de Dinan et détenteur en 1939 d'un prix d'éloquence décerné par une association catholique conservatrice, fut invité à traduire deux poèmes de Hölderlin qui accompagnèrent un article de Werner Matz (1907- ??), « Hölderlin paysagiste », publié le 6 juillet 1944 dans le périodique collaborationniste *Panorama*. Cette année-là, les jeunes germanistes parisiens ne désiraient manifestement plus voir leur nom associé à celui d'un

⁵⁸ Marie-Joseph Moeglin, issu de la promotion 1940 de l'ENS, fut agrégé d'allemand en 1943 et devint professeur au lycée Faidherbe de Lille et eut comme élève le germaniste Jean-Pierre Lefebvre.

⁵⁹ Henri Plard, issu de la promotion 1940 de l'ENS, fut agrégé à la session de 1943 et enseigna à l'Université libre de Bruxelles. Il est aujourd'hui connu comme traducteur d'Ernst Jünger.

⁶⁰ André Banuls, issu de la promotion 1941 de l'ENS, obtint l'agrégation d'allemand en 1946. Professeur à l'université de la Sarre, il fut spécialiste de Heinrich Mann.

⁶¹ Stéphane Israël, *Les Études et la guerre : Les normaliens dans la tourmente (1939-1945)*, Paris, éditions Rue d'Ulm, 2013, p. 251-252.

poète désormais placé haut sur le baromètre de la compromission : seule une traduction de Moeglin jouxta les traductions du jeune Taillé.

SE COMPROMETTRE EN TRADUISANT HÖLDERLIN ?

Hölderlin, sur lequel Goebbels avait jeté son dévolu, s'était mué à partir de l'été 1943 en potentiel chef d'accusation au nom duquel seraient, le moment venu, jugés les suspects de collaboration intellectuelle. C'est en ce sens qu'il faut comprendre une série de réactions, allant du souci d'anonymat à la nécessité de se justifier.

Dans la demande de réintégration qu'elle formula à la mi-septembre 1944, Geneviève Bianquis se sentit tenue de justifier son métier de traductrice durant les années noires et notamment la présence de Hölderlin parmi ses travaux d'alors⁶². Maurice Boucher fit quant à lui amende honorable dans le mémorandum qu'il rédigea pour sa défense devant la Commission d'épuration et reconnut ne s'être compromis, par ignorance, qu'en participant au volume du centenaire de Sorlot :

Article dans la *Festschrift* du centenaire de Hölderlin. C'est la seule publication que je serais tenté de regretter, parce qu'elle a paru chez Sorlot. Mais j'avais eu l'assurance que le recueil n'aurait aucun caractère politique et les noms des collaborateurs devaient le laisser penser : Hellingrath, premier spécialiste de Hölderlin, mort au front pendant la guerre 1914-18, Michel, auteur du dernier ouvrage important sur Hölderlin, Heidegger, et Hoffmeister, successeur de Lasson à la grande édition de Hegel. [...] Comme je l'ai dit plus haut : il fallait, de temps en temps, faire quelque chose : ce fut l'article sur Hölderlin qui m'avait été demandé à plusieurs reprises. Je n'en changerais d'ailleurs pas un mot, mais j'en regrette le cadre. Pour 1944, il me fut demandé un article sur Herder (pour le bicentenaire de sa naissance). J'ai refusé.⁶³

La nécessité de certains traducteurs de désormais taire leur nom en marge d'une traduction de Hölderlin et de se retrancher derrière la vague mais commode formule « traduit de l'allemand » était apparue très tôt en 1943. Un mois seulement après la traduction de « Ainsi Ménon pleurait Diotima » assumée par René Lasne, la *Nouvelle Revue Française* publiait le 1^{er} mai 1943 une version de l'hymne « Patmos », mentionnant en appendice : « Hölderlin (traduit de l'allemand) ». L'anonymat n'était pas commandé par le contenu apolitique de « Patmos » mais bien plutôt par le nom du poète. Le brouillon manuscrit de la traduction conservé à la Bibliothèque nationale de France⁶⁴ montre que le travail avait été accompli par Roger Gilbert-Lecomte et son ami Arthur Adamov. Alors que les deux poètes avaient, entre avril et novembre 1942, contribué à

⁶² Geneviève Bianquis, lettre au Ministre de l'Éducation nationale, 16 septembre 1944, Archives Nationales, F/17/26837. On trouvera les extraits saillants de cette lettre dans Alexis Tautou, « Traduire et éditer Rainer Maria Rilke sous l'Occupation », in *Traducteurs dans l'histoire, traducteurs en guerre*, Christine Lombez (dir.), *Atlantide*, n°5, 2016 (disponible en ligne).

⁶³ Maurice Boucher, Mémorandum pour sa défense devant la Commission d'épuration, F/17/16752, Archives Nationales, Pierrefitte-sur-Seine.

⁶⁴ NAF 28643, Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits.

faire connaître des figures du Romantisme allemand, notamment Hölderlin⁶⁵, au fil de six portraits dans la rubrique « Connaître l'Europe » de *Comoedia* (Adamov avait même évoqué Novalis sur la très allemande Radio-Paris à la mi-juin 1942), la série s'était brusquement arrêtée après l'article du 14 novembre 1942 sur Eduard Mörike. Adamov avait alors reçu une lettre de Paul Eluard lui conseillant de renoncer à collaborer avec *Comoedia*, cette « revue pétainiste »⁶⁶. En pleine année du centenaire Hölderlin et en pleine déroute allemande, les deux poètes s'en étaient scrupuleusement tenus à la recommandation d'Eluard, s'abstenant de revendiquer la traduction d'un poète promis un mois plus tard à une récupération médiatique.

Le choix de médiatiser et canoniser Hölderlin dans l'espace français de 1943 place le chercheur devant ce qu'il pourrait nommer, en s'inspirant des réflexions d'Isabelle Kalinowski sur la réception de Hölderlin en France, une nuée d'appropriations individuelles, obéissant à des motivations différentes et poursuivant des objectifs différents. Certaines de ces appropriations suscitent la perplexité et obligent donc le chercheur à prendre congé de jugements tranchés sur la logique et l'efficacité de la politique culturelle de l'Occupant comme sur le positionnement idéologique de ses multiples acteurs. Comment comprendre par exemple l'exaltation religieuse autour du nom de Hölderlin, alors même que les services de la Propagande souhaitaient désormais se tourner vers la littérature triviale et que les intellectuels collaborationnistes les plus extrémistes appelaient à cesser de se focaliser sur la traduction des auteurs classiques ? Comment comprendre le fait parfaitement surprenant de voir des entités diamétralement opposées, en l'espèce des collaborationnistes et une universitaire communiste, aspirer en l'absence de toute concertation à une unité, le « mouvement » hölderlinien, dans des desseins radicalement opposés ? Que l'on ajoute de notables récupérations – le concours des jeunes germanistes imprudents ou la traduction de *L'Archipel* du Résistant Jean Tardieu publiée dans l'anthologie de la Collaboration – et la complexité du paysage aura atteint son comble. Sans doute est-il donc logique de voir – comme le fait Isabelle Kalinowski – dans la réception de Hölderlin durant les années noires une juxtaposition de tentatives individuelles pour s'appropriier le poète et faire valoir la légitimité de chacune de ces appropriations, au sein d'une situation de libre concurrence discursive et (re-)traductive autorisée par le sésame du nom Hölderlin⁶⁷.

⁶⁵ Arthur Adamov / Roger Gilbert-Lecomte, « Image de Hölderlin : L'esprit au péril des hauteurs », *Comoedia*, 3 octobre 1942, n°67, p. 7.

⁶⁶ Alain et Odette Virmaux, préface de Roger Gilbert-Lecomte, *Poèmes et chroniques retrouvés*, Mortemart, Rougerie, 1982, p. 22 : « Entre avril et novembre 1942, l'hebdomadaire *Comoedia* publie, dans sa rubrique 'Connaître l'Europe', non pas quatre mais six articles en tout. Seulement deux d'entre eux sont signés du seul Adamov. [...] D'autre part, les signatures d'Adamov et de Gilbert-Lecomte disparaissent de *Comoedia* après l'article du 14 novembre 1942 sur Mörike. Interruption que rien n'a laissé prévoir : la fin du texte d'introduction avait même semblé annoncer toute une série d'articles sur les grands auteurs romantiques allemands ; mention était faite en particulier de Jean Paul, ce qui pouvait donner à croire qu'une étude lui serait consacrée. [...] Il faut admettre que la série prévue a été arrêtée un peu brusquement, et les raisons en sont connues grâce aux biographes d'Adamov : à la fin de 1942, celui-ci reçut une lettre de Paul Eluard, qui lui aurait conseillé de renoncer à 'collaborer à une revue pétainiste' ».

⁶⁷ Le nom de Hölderlin assurait les subsides émanant des autorités allemandes. Contrairement à la grande majorité des volumes de la collection bilingue de Fernand Aubier, *Poèmes-Gedichte* ne rencontra pas de difficultés matérielles (notamment en matière de stocks de papier) : le retard de parution ne fut imputable qu'à la difficulté du travail et aux nombreuses corrections d'auteur.

Ce faisceau d'appropriations aurait indéniablement pu bénéficier à la politique culturelle de l'Occupant, dans la mesure où était maintenue l'illusion d'une autonomie et d'une liberté d'expression (la présence de Bianquis eût suffi à dissiper tout soupçon d'instrumentalisation idéologique) où chacun pouvait trouver son compte : les jeunes germanistes agrégés contribuaient pour la première fois de leur carrière à une publication, l'helléniste René Lasne trouvait une matière antiquisante qui l'enchantait, et Geneviève Bianquis voyait l'occasion de concilier des besoins alimentaires, sa réputation de traductrice et son métier de pédagogue au service des étudiants et des programmes de concours. La Résistance, de surcroît, ne dénonça guère l'abus fait du nom et de l'œuvre de Hölderlin par le camp ennemi : le poète demeura absent de l'anthologie des *Bannis* (1944), dans laquelle Heine fut mis en lumière ; quant aux traductions très inégales de Michel Seuphor, parues dans *Confluences*, *Poésie 42* et *Le Mot d'Ordre*, elles n'étaient que la réédition opportuniste de travaux parus en 1938 dans la revue catholique suisse *Nova et Vetera*⁶⁸ et s'inscrivaient dans une mouvance exclusivement personnaliste⁶⁹, non dans le combat pied à pied contre une récupération idéologique. Pour toutes ces raisons, ce faisceau d'appropriations et de lectures individuelles de Hölderlin aurait pu bénéficier à l'Occupant... s'il n'avait été précisément utopique de fonder ou refonder en France un panthéon mémoriel sur un poète si ardu et une poésie tant réfractaire à la traduction.

Bibliographie

- Albert, Claudia (dir.), *Deutsche Klassiker im Nationalsozialismus: Schiller, Kleist, Hölderlin*, Stuttgart, J.B. Metzlersche, 1994.
- Albert, Claudia, „Nationalsozialismus und Exilrezeption“, in Kreuzer, Johann (dir.), *Hölderlin-Handbuch. Leben Werk Wirkung*, Stuttgart / Weimar, J.B. Metzler Verlag, 2011.
- Kalinowski, Isabelle, *Une histoire de la réception de Hölderlin en France (1925-1967)*, thèse de doctorat, sous la direction de Gérard Raulet, Paris 12, 1999.
- Kalinowski, Isabelle, « Les limites du champ littéraire national : l'exemple de la réception de Hölderlin en France sous l'Occupation (1939-1945) », in Einfalt, Michael / Jurt, Joseph (dir.), *Le texte et le contexte. Analyse du champ littéraire français (XIX^e et XX^e siècles)*, Berlin, Spitz, 2002.
- Kurz, Gerhard, « Hölderlin 1943 », in *Hölderlin und Nürtingen*, sous la direction de P. Härtling et G. Kurz, Stuttgart, Metzler Verlag, 1994.
- Lombez, Christine (dir.), *Traduction, collaboration, résistance. Portraits de traductrices et de traducteurs sous l'Occupation (1940-44)*, Tours, Presses de l'Université François-Rabelais, collection « TraHis », 2019 (à paraître).

⁶⁸ Michel Seuphor, « Poèmes de Friedrich Hölderlin (1770-1843) », in *Nova et Vetera : Revue catholique pour la Suisse romande*, vol. 13, n°1, Fribourg, 1938, p. 70-79 et p. 428.

⁶⁹ Le travail de Michel Seuphor, évoluant alors dans le voisinage de Jacques Maritain et Emmanuel Mounier, se rapproche de la lecture humaniste et spiritualiste du *Livre d'heures* de Rainer Maria Rilke que proposa à la même époque le poète Arthur Adamov. Cf. sur ce point Alexis Tautou, « Traduire et éditer Rainer Maria Rilke sous l'Occupation », in *Traducteurs dans l'histoire, traducteurs en guerre*, Christine Lombez (dir.), *Atlantide*, n°5, 2016 (disponible en ligne), p. 53-54.

- Merlio, Gilbert, « Les chassés-croisés franco-allemands dans la 'réception' de l'œuvre de Hölderlin », in Merlio, Gilbert / Pelletier, Nicole (dir.), *Bordeaux au temps de Hölderlin*, Bern/Berlin/Paris, Peter Lang, 1997.
- Michels, Eckard, *Das Deutsche Institut in Paris: 1940-1944, Ein Beitrag zu den deutsch-französischen Kulturbeziehungen und zur auswärtigen Kulturpolitik des Dritten Reiches*, Stuttgart, Steiner, 1993.
- Mieth, Günther, « Hölderlin et la France », in *Études allemandes : l'Europe et la Révolution française*, n°4, Lyon, Université Lumière, 1990.
- Tautou, Alexis, « Traduire et éditer Rainer Maria Rilke sous l'Occupation », in Lombez, Christine (dir.), *Traducteurs dans l'histoire, traducteurs en guerre, Atlantide*, n°5, Nantes, 2016 (disponible en ligne).
- Iduna: Jahrbuch der Hölderlin-Gesellschaft*, n°1 (*Hölderlin-Jahrbuch*), Tübingen, Mohr, 1944.
- Klassiker in finsternen Zeiten: 1933-1945*, Ausstellung des Deutschen Literaturarchivs, Marbach, Deutsche Schiller-Gesellschaft, 1983.
- Friedrich Hölderlin : Présences du poète*, Paris, Somogy éditions d'art / Strasbourg, BNUS, 2010.

Principal fonds d'archives

Dossier d'auteur de Geneviève Bianquis, archives Aubier-Montaigne, IMEC, Abbaye d'Ardenne, Saint-Germain-la-Blanche-Herbe, S01B03D08 (ancienne cote ABM 3.08).

LA REVUE *FONTAINE*
ET SES RÉSEAUX EN 1943

François Vignale

Université du Mans



Résumé : *Fontaine*, fondée à Alger en 1939, occupe en 1943 une place majeure dans le champ des revues littéraires légales en raison de son opposition déclarée à la Révolution nationale depuis juillet 1940. « Revue de la Résistance en pleine lumière », selon l'expression de son directeur Max-Pol Fouchet, elle est passée du statut de petite revue provinciale à celui de rivale directe de la NRF grâce à la qualité de ses sommaires où se côtoient Aragon, Éluard, Supervielle, Daumal ou Pierre Emmanuel et à l'intransigeance de ses positions. Si la question de l'importation de la littérature en langue étrangère a toujours été centrale dans le projet littéraire de *Fontaine*, cette orientation prend un relief très particulier avec les bouleversements apportés par le débarquement anglo-américain du 8 novembre 1942. En effet, *Fontaine* se trouve coupée de ses auteurs qui résident en métropole désormais entièrement occupée. Elle se trouve donc contrainte de réinventer une large partie de son projet éditorial qui repose désormais sur une dynamique d'importation de la littérature étrangère dont les manifestations les plus éclatantes sont les numéros spéciaux consacrés l'un à la littérature américaine en août 1943 et l'autre à la littérature britannique à l'été 1944 qui n'auraient pu être conçus et produits sans un solide réseau de collaborateurs et sans soutiens politiques au plus haut niveau chez les Alliés.

Mots-clés : *Fontaine*, soft power, résistance intellectuelle, propagande, revues littéraires.

Abstract: *Fontaine*, launched in Algiers in 1939, occupies a major place in the field of legal literary journals in 1943 because of its declared opposition to the *Révolution Nationale* since July 1940. "Revue de la Résistance en pleine lumière", according to the expression of its director Max-Pol Fouchet, it grew from a small provincial journal to a direct rival of the NRF thanks to the quality of its contents and collaborators featuring Aragon, Éluard, Supervielle, Daumal and Pierre Emmanuel, and to the intransigence of its positions. If importing foreign literature was always central to *Fontaine*'s literary project, this orientation took a very particular turn with the upheavals brought about by the Anglo-American landing of November 8, 1942. Indeed, *Fontaine* found itself cut off from its authors who lived in a now fully-occupied mainland France. It therefore had to rethink a large part of its editorial project, which was now based on foreign literature, with, strikingly, the special issues devoted to American literature in August 1943 and British literature in summer 1944, which could not have come into being without the help of a solid network of collaborators and political support at the highest level among the Allies.

Keywords: *Fontaine*, soft power, intellectual resistance, propaganda, literary journals.

Fontaine, fondée à Alger en 1939, occupe en 1943 une place majeure dans le champ des revues littéraires légales en raison de son opposition déclarée à la Révolution nationale depuis juillet 1940. « Revue de la Résistance en pleine lumière », selon l'expression de son directeur Max-Pol Fouchet, elle est passée du statut de petite revue provinciale à celui de rivale directe de la NRF grâce à la qualité de ses sommaires où se côtoient Aragon, Éluard, Supervielle, Daumal ou Pierre Emmanuel et à l'intransigeance de ses positions.

La question de l'importation de la littérature en langue étrangère a toujours été centrale dans le projet littéraire de *Fontaine* et dans l'esprit de Max-Pol Fouchet. Avant-guerre, la revue publie des poèmes traduits de l'arabe puis, pendant la période de Vichy à Alger, des textes traduits anciens et contemporains (Rilke, Hölderlin, Gertrude Stein...). Cette pratique prend un relief très particulier avec les bouleversements apportés par le débarquement anglo-américain du 8 novembre 1942.

En effet, *Fontaine* se trouve privée de ses débouchés commerciaux¹ et coupée de ses auteurs qui résident pour la plupart sur l'autre rive de la Méditerranée alors que la revue a acquis un prestige immense en raison de son attitude exemplaire, qui la fait sortir de la précarité. Elle se trouve donc contrainte de réinventer une large partie de son projet éditorial et de son modèle économique dans un contexte politique au départ particulièrement trouble. Cette nouvelle ligne éditoriale passe par une dynamique d'importation de la littérature étrangère qui mobilise des réseaux particuliers en participant d'un système d'échange réciproque permettant à *Fontaine* de conforter sa position en même temps qu'elle l'inscrit dans le dispositif de « soft power » mis en place par les Alliés au travers du Psychological Warfare Branch (PWB)².

Nous nous intéresserons dans cette étude aux numéros parus ou dont le projet a été lancé en 1943, c'est-à-dire le numéro double consacré à la littérature américaine, l'édition anthologique et le numéro triple consacré à la littérature britannique et aux circonstances dans lesquelles ils ont été conçus.

LES CONSÉQUENCES DU DÉBARQUEMENT ANGLO-AMÉRICAIN

C'est durant ces jours de novembre 1942 où règne la confusion que Max-Pol Fouchet fait une rencontre décisive pour l'avenir de *Fontaine*, celle de Patrick Waldberg, proche du mouvement surréaliste à Paris dans les années 1930. Ce dernier fait partie des premières troupes débarquées à Sidi-Ferruch. Il n'appartient cependant pas aux régiments combattants mais à l'Office of War Information (OWI), chargé de la propagande. Cette rencontre qui semble fortuite ne l'est pas tant que cela, puisqu'il apparaît très vite que les services alliés pensent à lui confier la direction de la rédaction de *L'Écho d'Alger*. Cela ne se réalisera cependant pas en raison du contexte politique local : Alain de Sérigny, le directeur en fonction, réussit à conserver sa place avec l'appui des autorités vichystes qui demeurent encore puissantes. Cet échec dans la tentative de prendre le contrôle de la

¹ Fin 1942, environ 90 % des ventes sont réalisées en zone non occupée.

² Le Psychological Warfare Branch (PWB), placé sous le Haut-Commandement allié, regroupe l'Office of War Information (OWI) américain et le Political Warfare Branch britannique.

rédaction d'un des principaux quotidiens algérois est en fait assez relatif car il permet à Max-Pol Fouchet de bénéficier de contacts au plus haut niveau dans l'appareil de propagande américain en Afrique du Nord. Lesquels lui seront utiles quand il s'agira de trouver du papier pour faire paraître le n°25 de *Fontaine*, tâche en théorie impossible puisque les stocks algériens sont très fortement contingentés. Une intervention des services de propagande alliés permet à Max-Pol Fouchet de contourner la difficulté. Le 12 décembre 1942, un courrier du Lieutenant-colonel Johnstone, adjoint du Colonel Hazeltine, responsable du Psychological Warfare Branch (PWB) à Alger est envoyé au Haut-commissariat en Afrique française :

SERVICE D'INFORMATION DU G.Q.G. ALLIE
HOTEL DE CORNOUAILLES

Alger, le 12 décembre 1942.

Les autorités anglo-américaines, après être entrées en contact avec M. M. P. Fouchet, directeur de la revue *Fontaine*, en accord avec lui, considérant que *Fontaine* sera un lien efficace entre les Français de l'Empire et ceux résidant aux États-Unis et en Angleterre, et que, par sa haute tenue intellectuelle et littéraire, elle mérite d'être connue dans les pays anglo-saxons, se déclarent favorables à sa diffusion en Amérique du Nord, en Amérique du Sud et dans les territoires britanniques.³

Ce soutien est rendu encore plus nécessaire après l'assassinat de l'Amiral Darlan fin décembre 1942, qui déclenche une vague d'arrestations dans les milieux opposés au duumvirat Giraud/Darlan. Max-Pol Fouchet, recherché par la Police algéroise trouve ainsi refuge à l'Hôtel de Cornouailles - siège du PWB - pendant le mois de janvier 1943. C'est durant ces semaines qu'il compose le sommaire de ce n°25 qui contient pour la première fois depuis 1940 des textes en provenance de Grande-Bretagne et des États-Unis, premier signe d'une politique éditoriale durable. Les auteurs publiés sont Robert Burns, William Saroyan et Dylan Thomas. Présentée à la censure en février 1943, cette livraison sera intégralement censurée sur instruction de Pierre Boutang, ancien membre de l'Action Française mais cadre de l'administration giraudiste. Le numéro finit tout de même par paraître à la mi-mars 1943, alors que la prise du pouvoir par les Gaullistes se rapproche de jour en jour.

Le numéro suivant (26, mai 1943) s'inscrit également dans cette veine mais avec des objectifs très différents. En publiant des traductions d'œuvres d'écrivains combattants alliés, il s'agit de dépasser l'image répandue du « GI » ou du « Tommy » ce que traduit très bien dans cette même livraison, Yvonne Genova. Membre du noyau dur de la revue depuis la fin de 1940, épouse de Jean Roire (administrateur de *Fontaine*), professeur communiste révoquée par Vichy, en introduction à une recension de la thèse de Cecil Arthur Hackett portant sur *Le Lyrisme de Rimbaud*, elle présente la situation de la manière suivante :

La présence des armées alliées en Afrique du Nord est, pour les Français volontiers sédentaires et mal informés sur les autres peuples, l'occasion

³ Lieutenant-Colonel Johnstone. Lettre au Colonel Hazeltine. 12 décembre 1942. AN F41 802.

d'approcher, en un pittoresque mélange, à la fois des individus à l'originalité fruste et charmante et des êtres d'élite, dont l'intelligence semble l'expression d'une civilisation infiniment délicate. Et c'est une joie pour nous de découvrir, chez certains d'entre eux, une connaissance exquise de notre littérature et de notre poésie, une intimité profonde avec les chefs d'œuvre les plus rares de notre culture.⁴

Signe également que *Fontaine* se trouve de plus en plus intégrée dans le dispositif de propagande alliée est la publication, dans la partie « Chronique », d'une lettre de Robert Sherwood, très proche conseiller du Président Roosevelt, qui donne à la revue crédit de son attitude lui offrant reconnaissance et protection.⁵ C'est cependant avec le numéro double consacré aux écrivains et poètes des États-Unis que cette tendance prend tout son éclat.

« ÉCRIVAINS ET POÈTES DES ÉTATS-UNIS » (AOÛT 1943)

Le projet de consacrer un numéro de la revue à la littérature américaine est antérieur au débarquement du 8 novembre 1942. Max-Pol Fouchet s'en ouvre dans une lettre à Jean Wahl en septembre 1942. Ce dernier, évadé de Drancy et bénéficiant d'une invitation de la Fondation Rockefeller, est arrivé aux États-Unis au début de l'été 1942.

Êtes-vous à bon port ? Je le souhaite avec ferveur. C'est vous dire combien je serais heureux d'avoir de vos nouvelles. Ne m'en privez pas. Maintenons le contact. Ne pourriez-vous aussi nous tenir au courant des lettres américaines ? Si vous y trouviez de l'ennui, sans doute vous serait-il possible de nous trouver un correspondant ? Mais je me permets de vous tenir comme l'âme de *Fontaine* là-bas. Et vous savez combien l'on attend ici votre parole, et que *Fontaine* est la plus digne de la porter.

Aussi bien voudrais-je consacrer un numéro à la littérature américaine. Mais comment joindre les Faulkner, les Caldwell, les Hemingway, les Steinbeck et autres ? Ce projet me tient au cœur. Je le crois réalisable, malgré tout, et vous entendez ce que je veux dire par là. Je vous tiendrais au courant. Mais je requiers votre aide.⁶

Le fait de s'intéresser à la littérature américaine alors que le contexte politique l'interdit peut passer pour une fuite en avant. C'est également une manière d'affirmer encore plus fortement que la revue n'abandonne en aucune manière le terrain de la littérature qu'elle met au service de la défense de la liberté. C'est ce qui apparaît dans le texte qui ouvre la livraison :

De quoi s'agissait-il ? De prouver, et de prouver par un acte, que la pensée française était aux côtés de ceux qui, défenseurs de la liberté, défendaient la

⁴ Yvonne Genova, « À propos du *Rimbaud* de C.-A. Hackett », *Fontaine*, n°26, mai 1943, p. 108.

⁵ « Documents pour servir à l'histoire de ce temps », *Fontaine*, n°26, mai 1943, p. 104.

⁶ Max-Pol Fouchet, Lettre à Jean Wahl. 10 septembre 1942. IMEC WHA 18.40.

pensée tout court. Il ne s'agissait de rien d'autre, et de rien de moins, que d'un acte de présence. [...]

Aussi bien était-ce prouver l'excellence du climat démocratique pour la vie de l'esprit et, par comparaison avec les pays totalitaires dont l'intellectualité se trouvait contrainte à l'exil ou à la servitude, que seuls les régimes de liberté permettent de s'épanouir et de foisonner aux facultés créatrices de l'homme.⁷

L'arrivée à Alger des troupes américaines permet la réalisation de cette livraison. Le contact est renoué avec Jean Wahl qui en devient la cheville ouvrière. Sans aucun doute aidé à Alger par Patrick Waldberg, Max-Pol Fouchet commence par disposer du soutien matériel de l'OWI pour établir des communications rapides et fiables avec l'universitaire réfugié aux États-Unis, comme en témoigne une lettre de transmission d'un télégramme de Max-Pol Fouchet à Jean Wahl datée du 16 janvier 1943. Dans celui-ci, le directeur de *Fontaine* charge Jean Wahl de la collecte des textes sur place :

HEUREUX VOS NOUVELLES STOP FONTAINE CONTINUE MALGRE
DIFFICULTES ACCRUES STOP POURSUIVEZ TOUTES DEMARCHES
POUR NUMERO CONSACRE A LITTERATURE AMERICAINE STOP
VOUS SUGGERE CE PLAN DETUDES SUR PRINCIPAUX ASPECTS ET
AUTRES SUIVIES TEXTES STOP FAIRE TABLEAU AUSSI COMPLET QUE
POSSIBLE STOP ENTENDU POUR POETES ET CRITIQUES STOP
ESSENTIEL TEXTES SOIENT INEDITS EN FRANCAIS STOP ENVIRON
TROIS CENTS PAGES STOP
SERAIT BON PUBLIER ET SHORT STORIES ET FRAGMENTS STOP
AFFECTIONS FOUCHET⁸

Le courrier de transmission est signé par Edward Barrett, responsable du bureau d'information de l'OWI (Chief Overseas News and Features Bureau), c'est-à-dire par un homme haut placé dans l'organigramme de ce service. Ceci démontre l'intérêt porté tant au projet de *Fontaine* qu'au destinataire de ce télégramme par les services de propagande américains.

Le numéro 27-28 (juillet-août) paraît le 12 août 1943, soit moins d'un an après la première définition du projet et sept à huit mois après la reprise des contacts avec les États-Unis. Ce délai est particulièrement court si l'on songe à l'éloignement, aux difficultés avec le pouvoir dans lesquelles la revue se débat encore au printemps 1943 et tout simplement aux problèmes matériels qui persistent en Algérie. Le fascicule représente un total de 230 pages. Il est composé de trois parties distinctes : des préfaces, un ensemble de proses qui comprend des essais à caractère littéraires et des textes de fiction et une partie poétique. Les écrivains mobilisés constituent une parfaite illustration de l'Amérique rooseveltienne et progressiste. C'est donc l'image d'une Amérique à la pointe du combat contre le fascisme et le totalitarisme que l'on cherche à promouvoir ici. Le soutien dont bénéficie Max-Pol Fouchet ne concerne pas que les questions de

⁷ Max-Pol Fouchet, « Avertissement », *Fontaine*, n°27-28, août 1943, p. 4.

⁸ Max-Pol Fouchet, Télégramme à Jean Wahl. Janvier 1943. IMEC WHA 18.40.

communications avec l'autre rive de l'Atlantique. Il touche également à l'allocation d'un contingent de papier permettant une diffusion importante de ce volume. Dans une lettre à Albert Béguin, Georges Blin – relais de Max-Pol Fouchet à Tanger – indique que « la première édition a été tirée à 8 000 exemplaires »⁹. Ce chiffre, tout à fait considérable, est impossible à atteindre dans le contexte de pénurie qui touche encore l'Afrique du Nord sans qu'un déblocage exceptionnel du contingent d'importation en provenance précisément des États-Unis n'intervienne. En effet, compte tenu de la restriction de l'aire de diffusion de la revue à l'Afrique du Nord principalement, l'un des buts recherchés par les services de propagande américains est de toucher en grande majorité la population européenne dans un contexte où les cicatrices nées de l'attitude des autorités américaines dans l'affrontement entre Giraud et de Gaulle sont encore vives dans l'esprit de certains. Il s'agit donc de montrer un autre visage de l'Amérique et peut-être de contribuer à mettre – modestement – en place les conditions d'une réconciliation. C'est ce qui ressort d'une lettre de Max-Pol Fouchet à Henri Bonnet, Commissaire à l'Information du Comité Français de Libération Nationale (CFLN), datée du 15 août 1943 :

Monsieur le Ministre,

Le numéro de *Fontaine* consacré à la littérature des États-Unis vient de paraître ; vous le recevrez en même temps que ce mot. Nous avons pensé qu'il serait utile qu'une manifestation d'amitié franco-alliée répondît à cette publication. Nos amis du PWB sont tout acquis à ce projet. Mais il va sans dire que cette manifestation ne prendra tout son sens que si vous nous faites l'honneur de la présider.¹⁰

L'ÉDITION MINIATURE (DÉCEMBRE 1943)

En septembre 1943, Max-Pol Fouchet se rend à Londres afin de préparer deux projets distincts : la production d'une édition miniature de *Fontaine* et la préparation d'un numéro spécial consacré aux écrivains et poètes de Grande-Bretagne. Pour ce qui de l'édition miniature, le projet est de produire un volume anthologique qui pourrait être diffusé en France occupée. L'objet final est un fascicule de dimensions réduites (127 x 83 mm) de 80 pages imprimé sur papier bible. En dehors de la nature même de l'objet et des buts pour lesquels il a été produit, un certain nombre de points importants sont à relever. Sur le plan de la forme, la couverture comporte une mention indiquant que cette « édition miniature est offerte par la Revue du Monde libre, 28 Newgate Street, London, EC1 », c'est-à-dire précisément l'adresse du Political Warfare Executive. Le sommaire ne contient aucun texte même publié sous pseudonyme d'un écrivain ou d'un poète qui résiderait en France occupée. Dans le même ordre d'idée, la place des auteurs francophones est extrêmement réduite puisqu'ils ne sont que neuf sur un total de seize auteurs, c'est-à-dire qu'ils ne représentent qu'une petite majorité du groupe mobilisé pour l'élaboration de ce volume.

⁹ Georges Blin, Lettre à Albert Béguin, 4 octobre [1943]. Fonds Albert Béguin. Bibliothèque municipale de La Chaux de Fonds.

¹⁰ Max-Pol Fouchet, Lettre à Henri Bonnet, 15 août 1943. AN F41 823.

L'éditorial, intitulé « Ce dont il s'agit », explique une partie du projet de cette livraison particulière. Il débute par une présentation de la revue et de ses combats qui est une manière de renouer les liens interrompus avec la France occupée. Le texte cite ensuite de longs extraits de la lettre que Robert E. Sherwood avait envoyée à Max-Pol Fouchet un peu plus tôt dans l'année 1943, ce qui lie encore un peu plus ce fascicule particulier à l'effort de propagande allié. Au total, le combat que la France doit mener est le même que celui des alliés, mais en utilisant la force de ses intellectuels qui est une de ses principales armes. Ce qui frappe ici, c'est que le sommaire qui devrait en toute logique refléter cette prise de position d'une France dont la dimension intellectuelle n'a pas faibli en dépit de l'Occupation ne l'illustre pas vraiment. Comme toute anthologie, le fascicule ne comporte pas d'inédits en dehors de l'éditorial que nous avons détaillé plus haut. La première partie est composée de textes parus dans les numéros 25, 26 et 29 de la revue – à l'exception des poèmes d'Alexandre Blok parus dans le n°24, soit des textes parus antérieurement à la publication de ce mince volume.¹¹ La deuxième partie est exclusivement composée de textes parus dans le numéro spécial sur la littérature américaine.¹² C'est ce dernier point qui est problématique car il invalide le fait que ce numéro à destination des combattants clandestins en priorité soit la représentation de ce qu'a pu produire la Résistance intellectuelle française. Cela fait au contraire songer à certains des buts affichés de la dynamique d'importation de la littérature anglo-saxonne à l'œuvre à Alger depuis quelques mois déjà. C'est un peu comme s'il fallait, par l'intermédiaire de ce fascicule parachuté dans les containers d'armes qui alimentent les maquis, préparer les esprits à la présence sur le territoire de représentants d'une autre culture, reproduire, mais en les anticipant cette fois, les efforts de sensibilisation déployés par les services de propagande alliés en Afrique du Nord. Cette édition a été tirée à environ 150 000 exemplaires puis parachutée sur la France occupée en décembre 1943.

« ASPECTS DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE DE 1918 À 1940 » (AUTOMNE 1944)

Le second numéro spécial de la période est consacré à l'automne 1944 à la littérature britannique et il fait pendant au numéro américain, même si les circonstances de son élaboration et son ampleur les différencient fortement. Le projet trouve son origine à l'occasion d'un voyage que Max-Pol Fouchet entreprend en Grande-Bretagne du 13 septembre au 24 octobre 1943, soit exactement un mois après la sortie du numéro spécial consacré à la littérature américaine. Il y est invité par le British Council. Le but de ce voyage était « d'élaborer un numéro de *Fontaine* qui serait consacré à la littérature anglaise de 1918 à 1940, littérature insuffisamment connue en France ».

¹¹ Le sommaire de la première partie est le suivant : Max-Pol Fouchet : « Une seule patrie », « La république comme volonté et comme imagination » ; Henri Hell, « Trahison et fidélité des lettres françaises » ; Fernand Auberjonois, « Première étape du long voyage » ; Philippe Soupault, « Ode à Londres bombardée » ; C.-A. Hackett, « Race et racisme » ; Yvonne Genova, « Une inoubliable leçon d'amour » ; Alexandre Blok, « Sur les champs de Koulikovo » ; Julien Green, « Au seuil des temps nouveaux ».

¹² La seconde partie est composée de textes de : Jean Wahl, « Préface » ; André Gide, « Interview imaginaire » ; Denis de Rougemont, « Rhétorique américaine » ; Carl Sandburg, « L'homme aux doigts brisés » ; Frederic Prokosh, « Chant » ; Archibald MacLeish, « Les Morts d'Espagne » ; Langston Hughes, « Nostalgie blues » ; William Carlos Williams, « Dialogue sur la formation de Québec ».

Comme dans le cas du numéro spécial sur la littérature américaine, la revue a bénéficié d'une aide importante des autorités britanniques. Dans sa préface, Max-Pol Fouchet remercie le British Council pour son assistance. Mais, en réalité, c'est l'ensemble des services de propagande britanniques qui ont été mobilisés. On ignore cependant si cette intervention a eu lieu sur demande de Max-Pol Fouchet ou bien si elle lui a été proposée. Dans une lettre à son correspondant du Political Warfare Executive à Alger, Sylvain Mangeot précise assez bien les choses :

Comme Fouchet vous l'a certainement dit, nous l'avons rencontré un certain nombre de fois quand il était ici et, mis à part le fait de réaliser une édition miniature d'extraits de *Fontaine* pour la France, nous allons agir comme des agents de collecte pour un numéro « anglais » de *Fontaine*. Mademoiselle Kathleen Raine, qui travaille dans les services éditoriaux de John McMillan a été nommée responsable de cette tâche et elle vous enverra un certain nombre de manuscrits que je vous demanderai d'être bien aimable de transmettre. Nous considérons tous que ce numéro anglais de *Fontaine* est une forme de propagande qui mérite tous les encouragements possibles et je pense qu'il est totalement justifié d'utiliser notre système de communication pour cet usage : autrement l'acheminement des manuscrits serait trop long et soumis à des aléas.¹³

Ce courrier, à l'en-tête du Département politique du Foreign Office, lui confère un caractère très officiel. Là encore, comme dans le cas du numéro américain de 1943, la décision de soutenir les efforts de la revue est prise à un niveau élevé. Les motivations des autorités britanniques telles qu'elles apparaissent dans le contenu de cette lettre sont assez analogues à celle de l'OWI. Il s'agit de mettre en valeur le mieux possible ce qu'a pu produire la Grande-Bretagne en matière de littérature. Ceci montre que la position éminente de *Fontaine* dans le champ des revues demeure et qu'elle constitue un excellent véhicule aux yeux des autorités britanniques.

DES RÉSEAUX AUTONOMES

Les relations avec les écrivains résidant dans les pays alliés sont nettement plus simples, dans la mesure où, comme nous l'avons vu, la revue peut s'appuyer sur les réseaux de communication mis en place par les différents services de propagande, quand ces auteurs n'adressent pas directement leurs textes à Alger. Ceci n'empêche pas la revue de mettre en place son propre réseau de correspondants dans les puissances alliées. En Grande-Bretagne, ce rôle est confié à Jacques-B. Brunius à l'automne 1943. Ce dernier joue un rôle important dans les services de propagande à destination de la France libre. Né en 1906, il fut proche de Jean Renoir, René Clair et Luis Bunuel qui lui confièrent des rôles dans « L'Âge d'or » ou « Le Crime de monsieur Lange ». Durant la Drôle de Guerre, il gagne l'Angleterre afin de participer à des projets cinématographiques. À la défaite de juin 1940, il rejoint la Section française de la BBC pour laquelle il participe activement au programme « Les Français parlent aux Français ». Lié autant aux services de propagande qu'aux surréalistes, il est parfaitement indiqué pour remplir la fonction de

¹³ Sylvain Mangeot, Lettre au Major Hamilton. 30 octobre 1943. IMEC FNT 3.1.

correspondant littéraire de *Fontaine* en Grande-Bretagne. Son nom figure dans l'ours de la revue en tant que « correspondant général pour l'Angleterre » à partir du n°30 (novembre 1943), c'est-à-dire après le retour de Max-Pol Fouchet à Alger.

Aux États-Unis, cette tâche qui vise à rassembler des textes en vue de les transmettre directement à la revue est confiée à Jean Wahl. C'est Max-Pol Fouchet qui propose à ce dernier de s'occuper de ce travail dès septembre 1942 :

Ne pourriez-vous aussi nous tenir au courant des lettres américaines ? Si vous y trouviez de l'ennui, sans doute vous serait-il possible de nous trouver un correspondant ? Mais je me permets de vous tenir comme l'âme de *Fontaine* là-bas. Et vous savez combien l'on attend ici votre parole, et que *Fontaine* est la plus digne de la porter.¹⁴

La réponse de Jean Wahl lui parvient plus d'un an plus tard, en octobre 1943 :

Voulez-vous toujours une chronique des Lettres Américaines ? Je pourrais m'occuper de nommer un collaborateur au mois de décembre, quand j'irai à New-York.¹⁵

Le caractère particulièrement tardif de cette réponse montre bien que les délais d'acheminement du courrier, dans un sens comme dans l'autre, entre l'Afrique du Nord et les États-Unis conduisent à un recours nécessaire aux infrastructures mises en place par l'OWI. En effet, les délais de réalisation du numéro spécial n'ont pas excédé quelques semaines quand un échange de correspondance privée prend quant à lui plusieurs mois.

La revue se trouve donc dans une situation de dépendance très étroite vis-à-vis des réseaux détenus par les services alliés officiels pour ses approvisionnements en textes provenant des écrivains réfugiés dans les puissances alliées, ce qui rend la question de son autonomie éditoriale prégnante. C'est ce qui explique parfois en partie les tensions survenues entre les services d'information du CFLN, puis du Gouvernement Provisoire de la République Française (GPRF) et la revue.

L'année 1943 fut pour *Fontaine* pleine de paradoxes. Alors qu'elle se trouve dotée d'un prestige immense, de finances florissantes et en position de monopole dans l'Algérie libérée, elle n'en est pas moins fortement menacée. La rupture avec la métropole désormais complètement occupée, les jeux politiques algérois dans lesquels elle est parfois un enjeu sont autant de facteurs de fragilisation potentielle. Surtout, en dépit de la profondeur, de l'ancienneté et de la sincérité de son ouverture à la littérature étrangère, elle apparaît clairement comme un élément majeur de la politique de « soft power » déployée par les services de propagande alliés au moment même où les gaullistes cherchent à affirmer leur pouvoir et à s'affranchir de la tutelle anglo-américaine. Cette hostilité se manifestera début 1944 par le lancement de *L'Arche* puis de *La Nef* quelques mois plus tard, lesquelles sont directement inféodés à la France combattante, marquant ainsi la fin de l'apogée de la revue dirigée par Max-Pol Fouchet. Il n'en demeure pas moins que ces deux numéros spéciaux publiés en 1943 et en 1944 feront date parce qu'ils

¹⁴ Max-Pol Fouchet, Lettre à Jean Wahl. 10 septembre 1942. IMEC WHL 18.40.

¹⁵ Jean Wahl, Lettre à Max-Pol Fouchet. 3 octobre 1943. IMEC FNT 7.51.

constituent pour bien des auteurs présents dans les sommaires la toute première traduction en langue française.